
VELUT
ÆVO
ARBOR

L'AMI
DES
ENFANS.

JUILLET 1783. N°. 7.

L'AMI DES ENFANS.

Cet Ouvrage a commencé le premier Janvier 1782, & il en a paru un volume le 1er de chaque mois.

Le prix des douze volumes eſt toujours de 13₶ 4 *s* pour Paris, & de 16₶ 4 *s* pour la Province, rendus franc de port par la poſte.

La ſouſcription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1er Janvier de cette même année. Le prix & les conditions ſont les mêmes que pour 1782.

Ceux qui deſireront l'ouvrage entier, paieront pour les deux années enſemble 26₶ 8 *s* pour Paris, & 32₶ 8 *s* pour la Province, franc de port.

Il faut avoir ſoin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

On trouve à la même adreſſe, les *Lectures pour les Enfans, ou Choix de petits Contes, également propres à les amuſer & à leur inſpirer le goût de la vertu,* 4 vol. petit format, 4₶ 16 *s* port franc par la poſte.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR M. BERQUIN.

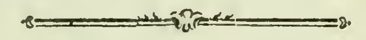
JUILLET 1783. N°. 7.

A PARIS,

Au Bureau de l'Ami des Enfans.

Rue de l'Université, au coin de celle du Bac, N°. 28.

S'adresser à M. LE PRINCE, *Directeur.*



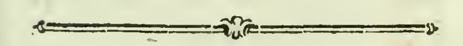
M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



L'HOMME EST BIEN,

COMME IL EST.



(M. DE LEYRIS *porte un perroquet empaillé, & montant ſur un fauteuil, il l'accroche à un cordon déja ſuſpendu au plancher.*)

JE ne crois pas que cet eſpiegle de Fréderic puiſſe maintenant y atteindre. On ne peut avoir rien en sûreté contre ce petit garçon.

(*Il remet le fauteuil à ſa place, & ſort.*)

FRÉDERIC (*entrant un moment après.*)

Où eſt-ce donc que mon papa vient de fourrer notre pauvre défunt de Jacquot ? Il l'avoit dans les mains, lorſqu'il eſt entré ici, & je l'ai vu ſortir les mains vuides.

(*Il regarde de tous côtés ; enfin, en levant les yeux, il apperçoit le perroquet ſuſpendu au plancher.*)

Ah ! bon ! le voilà.

(*Il prend auſſi-tôt la courſe, & bondit de toutes ſes forces ; mais il s'en faut de plus de trois pieds qu'il ne s'éleve à la hauteur de l'oiſeau.*)

Si j'étois auſſi leſte que notre Minet !

(Il va prendre un fauteuil, monte deſſus, & ſe trouve trop court. Il ſe dreſſe ſur la pointe des pieds, il ſaute, tout cela inutilement. Il deſcend, court chercher un gros volume in-folio *de Plutarque, le met ſur le fauteuil, grimpe ſur le livre, tend le bras.)*

Je ne ſaurai jamais l'attraper. J'aurois pourtant bien voulu voir comment on lui a rempli le ventre de paille. Eſſayons en ſautant.

(*Au moment où il plie ſur ſes jambes pour s'enlever, Maurice entre dans le ſallon, l'apperçoit, & lui chante :*)

Oh, comme il y viendra! Oh, comme il y viendra! Je te le donne en mille. Un petit bout-d'homme

comme toi, atteindre là-haut! Allons, deſcends, que je monte. Je n'aurai pas beſoin du Plutarque, moi.

(*Il le tiraille par le pan de ſon habit, le fait deſcendre, monte à ſa place, éleve les deux bras, & ſe voit encore fort loin de Jacquot.*)

FRÉDERIC (*pouſſant un grand éclat de rire.*)

Eh bien! toi qui faiſois le fier, je t'aurois cru auſſi grand que le Saint Chriſtophe de Notre-Dame, à t'entendre.

MAURICE.

Oui, mais ſi je montois ſur le livre?

(*Il y monte, ſe trouve un peu plus près du perroquet, mais pas*

aſſez pour le ſaiſir. Fréderic ſaute autour du fauteuil en ſe moquant de lui.)

MAURICE.

Ce n'eſt pas ma faute ; c'eſt que ce gros Plutarque n'eſt pas encore aſſez gros. Voyez pourtant ! S'il y avoit eu quelques grands-hommes de plus dans l'antiquité, Jacquot étoit à moi.

FRÉDERIC.

Je l'aurois bien eu le premier.

MAURICE.

Ce n'eſt pas que je m'en ſoucie beaucoup.

FRÉDERIC.

Oh, non ! pas plus que le renard de la fable ne ſe ſoucioit des rai-

fins. Le perroquet est peut-être trop verd ? n'est-ce pas ?

MAURICE.

Je le vois aussi bien d'ici.

FRÉDERIC (*ironiquement.*)

Oui, c'est le vrai point de vue. Ecoute, mon frere, je ne crois pas qu'il y ait bien de la différence entre nous deux, au moins ; & tu es plus vieux de trois ans.

MAURICE.

Voyez donc la vanité de ce petit mirmidon ! Est-ce que tu voudrois te mesurer avec moi ?

FRÉDERIC.

Voyons un peu.

(Ils se mettent sur la même ligne, devant un miroir, épaule contre

épaule, & tendent leurs membres autant qu'ils peuvent. Fréderic ſe hauſſe ſur la pointe des pieds. Maurice, étonné de le voir de ſa taille, regarde en bas, & s'apperçoit de la ſupercherie.)

MAURICE.

Ah, le fripon ! je le crois bien de cette maniere. Appuie tes talons à terre.

(*Fréderic paroît alors bien au-deſſous de ſon frere, & dit avec humeur, en frappant du pied :*)

C'eſt bien triſte d'être ſi petit !

M. DE LEYRIS (*qui eſt rentré depuis un moment.*)

Parce qu'on ne peut pas atteindre le perroquet, n'eſt-ce pas, Fréderic ?

FRÉDERIC.

Vous nous avez donc vu faire, mon papa?

M. DE LEYRIS.

Non, mais tes pieds l'ont écrit ſur la couverture de mon Plutarque.

MAURICE.

Si nous avions été auſſi grands que vous, nous aurions vu de plus près notre pauvre Jacquot.

M. DE LEYRIS.

Oui, pour le tourmenter juſqu'après ſa mort, comme vous l'avez fait pendant ſa vie. Il n'y a pas de mal que vous ne ſoyez pas aſſez grands pour cela.

MAURICE.

MAURICE.

Oh ! quel plaiſir, mon papa, ſi j'étois de votre taille !

M. DE LEYRIS.

Je te connois : alors même tu ne ſerois pas content.

MAURICE.

Il eſt vrai que j'aimerois encore bien mieux être comme le géant qu'on montroit cet hiver à la foire.

FRÉDERIC.

Le beau Ragotin, vraiment ! Quand on fait des ſouhaits, & qu'il n'en coûte rien, il ne faut pas ſe ménager. Tu ſais notre plus haut ceriſier ? Voilà comme je voudrois être grand, moi.

M. DE LEYRIS.

Et pourquoi donc ?

FRÉDERIC.

C'eſt que je n'aurois beſoin ni d'échelle, ni de perche, lorſque les ceriſes viendroient à mûrir. Imagines-tu, mon frere, comme il ſeroit doux de porter ſa tête au-deſſus des arbres en ſe promenant dans le verger, & de pouvoir cueillir les poires & les pêches, comme nous cueillons les groſeilles. Cela ne ſeroit pas malheureux, au moins ?

MAURICE.

On pourroit auſſi regarder par la fenêtre les gens qui demeurent au troiſieme. (*En ſouriant.*) Il y

auroit de quoi leur faire de belles frayeurs.

FRÉDERIC.

Je ne craindrois plus les voitures, quand j'irois dans les rues. Je n'aurois qu'à écarter les jambes; tiens, comme cela. (*Il les écarte.*) Je verrois paſſer là-deſſous les chevaux, le cocher, le carroſſe, les domeſtiques, & je leur ſourirois de pitié.

MAURICE.

Tu ſais la petite riviere qui coule au bas du jardin? On a beſoin d'un canot pour la traverſer, ou il faut aller chercher à un quart de lieue le pont du village. Pſt! d'une enjambée, ou d'un ſaut à

pieds joints, on ſe trouveroit de l'autre côté.

FRÉDERIC.

Et puis l'on ſeroit bien plus fort, ſi l'on étoit ſi grand. Qu'il vînt un ours à ma rencontre, en traverſant la forêt, je lui tordrois le cou, comme à un pigeon, ou je le jetterois à deux cens pieds en l'air, & il ſeroit ſi occupé de ſa chûte en retombant, qu'il oublieroit de ſe relever.

MAURICE.

Il ne faudroit plus auſſi de bœufs pour labourer la terre : on tireroit la charrue ſoi-même ; & en dix pas, on ſeroit au bout du champ. Tenez encore, je vis l'autre jour

plus de cinquante hommes qui enfonçoient des pilotis pour faire une chauſſée. Comme ils travailloient ! Eh bien, avec un grand marteau, comme on pourroit alors en porter, un homme ſeul auroit fait toute leur beſogne en un jour. N'eſt-il pas vrai, mon papa ?

M. DE LEYRIS.

Voilà qui eſt fort bon à dire ; mais avec tous ces beaux ſouhaits, vous n'êtes que des fous.

MAURICE.

Comment, des fous ?

M. DE LEYRIS.

Oui, de croire que vous feriez alors plus heureux que vous ne l'êtes.

MAURICE.

Mais ſi nous devenions capables de faire plus de choſes que nous n'en faiſons à préſent ?

FRÉDERIC.

Par exemple, ne ſeroit-ce pas fort commode de pouvoir atteindre bien haut, & de faire d'un ſeul pas bien du chemin ?

M. DE LEYRIS.

Avant que je te réponde, dis-moi, en te donnant cette taille prodigieuſe, voudrois-tu que tout ce qui t'entoure, demeurât auſſi petit qu'il l'eſt aujourd'hui ?

FRÉDERIC.

Sans doute, mon papa.

MAURICE.

Oui, rien que nous trois de géans.

M. DE LEYRIS.

Grand-merci, je ſuis content de ma taille, & je m'y tiens.

FRÉDERIC.

Il faudroit pourtant que vous fuſſiez toujours plus grand que nous, autrement ce ſeroit aux enfans de donner le fouet à leur pere.

M. DE LEYRIS.

Je vois qu'il eſt fort heureux pour moi de ne pas être expoſé à ce danger.

FRÉDERIC.

Oh! non, je vous ferois grace.

Je me ſouviendrois que vous m'en avez fait ſi ſouvent !

MAURICE.

Vous ne voulez donc pas grandir avec nous autres ?

M. DE LEYRIS.

Non. Parlons pour vous ſeuls, & voyons ce qui en réſulteroit. D'abord, Fréderic, ſi, comme tu le deſirois tout-à-l'heure, tu étois auſſi grand que notre plus haut ceriſier, dis-moi, comment pourrois-tu te gliſſer dans notre verger qui eſt ſi plein ? Il te faudroit donc marcher à quatre pattes, & encore aurois-tu bien de la peine à y pénétrer.

FRÉDERIC.

Bon ! je n'aurois qu'à mettre le pied contre le premier arbre qui me gêneroit, je le briſerois comme un tuyau de bled , pour me faire place.

M. DE LEYRIS.

Voilà un parti bien ſenſé. A meſure qu'il te faudroit plus de fruits pour ſatisfaire ton appétit, tu détruirois les arbres qui les portent. Mais ſortons de chez nous. La plupart des chemins ſont bordés d'ormeaux , dont les branches les plus élevées ſe joignent & s'entrelacent. Les hommes d'une taille ordinaire peuvent y paſſer à leur aiſe , & ils trouvent ces berceaux

de verdure bien agréables dans les ardeurs du midi : pour toi ; tu ſerois obligé d'aller ſans ombrage à travers les champs. Et puis, que deviendrois-tu, quand il ſe préſenteroit une épaiſſe forêt ſur ton paſſage ? C'eſt là que tu aurois un furieux abattis à faire pour t'y frayer une route.

FRÉDERIC.

Il ne m'en coûteroit pas plus que de faire à préſent un trou dans la haie.

MAURICE.

Je déracinerois les chênes, comme ce Roland le Furieux dont vous m'avez conté l'hiſtoire.

M. DE LEYRIS.

Je plaindrois fort les hommes condamnés à vivre dans le même ſiecle que vous. Pourſuivons. Avec les grandes jambes dont vous ſeriez pourvus, il vous viendroit ſans doute dans la tête de voyager.

FRÉDERIC.

Comment donc, mon papa ! je voudrois aller au bout de l'univers.

M. DE LEYRIS.

Tout d'une haleine, ſans doute : car où trouverois-tu ſur la route une maiſon, une chambre, un lit aſſez grands pour te recevoir ? Il te faudroit coucher à la belle étoile ſur une meule de foin dans les nuits les plus orageuſes. Cela ſeroit-il

bien agréable ? Qu'en penses-tu, Frédéric ?

FRÉDERIC.

Hélas ! je me trouverois comme le pauvre Gulliver à Lilliput.

MAURICE.

Ce n'est pas encore tout-à-fait bien arrangé. Non, il faudroit que tous les autres hommes fussent aussi grands que nous.

M. DE LEYRIS.

Voilà qui est plus généreux. Mais comment la terre suffiroit-elle à nourrir tant de monstrueux colosses ? Dans une contrée où mille personnes subsistent aujourd'hui, à peine pourroit-il en subsister vingt. Nous mangerions chacun notre

bœuf en deux jours, & il nous faudroit une demi-tonne de lait pour notre déjeûner ſeulement.

MAURICE.

Oh ! c'eſt que je voudrois que les bœufs devinſſent plus gros auſſi.

M. DE LEYRIS.

Et de ces bœufs-là, combien en pourrois-tu faire paître dans notre prairie ?

MAURICE.

Vraiment, fort peu.

M. DE LEYRIS.

Je vois que, faute de place, nous manquerions bientôt de bétail.

MAURICE.

Il n'y a qu'une choſe à faire,

c'eſt d'agrandir en même-tems l'univers.

M. DE LEYRIS.

Rien ne t'embarraſſe, à ce qu'il me ſemble. Pour te hauſſer de quelques coudées, tu étends, d'un ſeul mot, toute la nature. C'eſt d'une fort belle imagination; malgré cela, je penſe toujours que tu n'y trouverois pas un grand avantage.

MAURICE.

Comment donc, s'il vous plaît?

M. DE LEYRIS.

Sais-tu ce que c'eſt que la proportion?

MAURICE.

Non, mon papa.

M. DE LEYRIS.

Mets-toi près de ton frere. Qui eſt le plus grand de vous deux ?

MAURICE.

Vous le voyez bien ; il ne me va pas à l'oreille.

M. DE LEYRIS.

Viens maintenant à mon côté. Qui eſt le plus petit ?

MAURICE.

C'eſt moi, par malheur.

M. DE LEYRIS.

Tu es donc à la fois grand & petit ?

MAURICE.

Non, je ne ſuis ni grand, ni

petit, à proprement parler. Je ſuis grand pour Fréderic, & petit pour vous.

M. DE LEYRIS.

Et ſi nous devenions tous les trois enſemble dix fois plus grands que nous ne le ſommes, ſerois-tu plus petit pour moi, ou plus grand pour ton frere, que tu ne l'es à préſent pour l'un & pour l'autre ?

MAURICE.

Non, mon papa, ce feroit toujours la même différence.

M. DE LEYRIS.

Eh bien, voilà ce que c'eſt que la proportion, une gradation proportionnelle.

MAURICE.

Ah ! je conçois à préſent.

M. DE LEYRIS.

En ce cas, revenons à ton idée. Si tout devient à proportion plus grand dans la nature, tu te retrouveras toujours au point d'où tu es parti. Tu ne ſeras pas aſſez grand pour faire peur aux gens du troiſieme, en les regardant par la fenêtre ; tu ne pourras ni enjamber les rivieres, ni enfoncer les pilotis à coups de marteau, encore moins tordre le cou à un ours, ou le jetter à deux cens pieds en l'air. Il ſeroit toujours beaucoup plus gros que toi.

MAURICE.

J'en conviens.

M. DE LEYRIS.

Fréderic, nous as-tu écoutés ?

FRÉDERIC.

Oui, mon papa.

M. DE LEYRIS.

Et as-tu bien compris ce que c'eſt que la proportion ?

FRÉDERIC.

Oh oui ! c'eſt lorſque l'un devient grand, & que l'autre grandit auſſi ; enſorte que cela ne fait jamais ni plus, ni moins.

M. DE LEYRIS.

Pourrois-tu m'en donner un exemple ?

FRÉDERIC.

Je crois bien qu'oui. (*Après*

avoir réfléchi un moment.) Tenez, j'aurai beau avoir trois ans de plus dans trois ans, mon frere ſera toujours l'aîné, parce qu'il aura encore trois ans de plus que moi.

M. DE LEYRIS.

A merveille, mon fils. Ainſi, quand tu ſerois devenu auſſi grand que notre ceriſier, le ceriſier auroit grandi à ſon tour de toute la différence qui eſt actuellement entre vous deux.

FRÉDERIC.

C'eſt clair.

M. DE LEYRIS.

Pourrois-tu alors cueillir les ceriſes avec la main comme tu cueilles les groſeilles ?

FRÉDERIC.

Non, mon papa, il me faudroit reprendre ma perche & mon échelle ; non pas les mêmes, car il faudroit qu'elles fussent aussi plus grandes, à proportion.

M. DE LEYRIS.

Et les voitures passeroient-elles toujours entre tes jambes ?

FRÉDERIC.

Non certes. Je serois encore obligé de me ranger contre la muraille pour leur céder le milieu du pavé.

M. DE LEYRIS.

Quels avantages auriez-vous donc retiré de ce bouleversement général que votre orgueil auroit introduit dans l'univers ?

MAURICE.

Je ne ſais guere.

M. DE LEYRIS.

Vos ſouhaits étoient donc inſenſés, puiſque leur accompliſſement n'auroit pu vous rendre plus heureux?

MAURICE.

Vraiment, mon papa, vous avez raiſon. Il auroit mieux valu ſouhaiter d'être petits, petits, tout-à-fait petits.

FRÉDERIC.

Quoi, mon frere! comme les petits hommes de Gulliver?

MAURICE.

Certainement.

M. DE LEYRIS.

Ha, ha ! voilà encore une étrange fantaiſie. Et quels ſeroient tes motifs pour cette réduction ?

MAURICE.

D'abord, c'eſt qu'on n'auroit jamais à craindre de diſette. Une poignée de grain ſuffiroit pour faire ſubſiſter pendant vingt-quatre heures toute une famille.

M. DE LEYRIS.

Effectivement, ce ſeroit une grande économie.

MAURICE.

Et puis il ne reſteroit plus aucun ſujet de guerre. Une place comme notre jardin, ſeroit aſſez

étendue pour bâtir une ville conſidérable. Les hommes ayant mille fois plus d'eſpace qu'il ne leur en faudroit pour ſe mettre bien à leur aiſe, ne chercheroient plus à s'égorger pour quelques pouces de terrein.

M. DE LEYRIS.

Je n'en répondrois guere, connoiſſant leur folie. Mais ne troublons point, par des craintes funeſtes, un ſi bel arrangement. Je vois refleurir la paix & l'abondance; &, graces à tes ſoins, l'âge d'or eſt ramené ſur la terre.

MAURICE.

Oh ! ce n'eſt pas tout. Notre Précepteur dit que les petites créa-

tures ont quelque choſe de plus délicat & de plus parfait que les grandes ; que leur vue eſt bien plus perçante, leur ouïe plus fine, leur odorat plus sûr & plus exquis. Cela eſt-il vrai, mon papa ?

M. DE LEYRIS.

Oui, en général.

MAURICE.

Ainſi l'homme verroit, entendroit, ſentiroit une infinité de choſes dont il ne ſe doute pas avec ſes ſens groſſiers.

M. DE LEYRIS.

Ces avantages ſont aſſez précieux ; je t'avoue cependant que j'aurois du regret de renoncer, pour

les

les acquérir, à cet empire univerſel que nous nous ſommes établis ſur tout ce qui reſpire.

MAURICE.

Il ne ſeroit pas perdu pour cela. Vous m'avez dit ſouvent que l'homme regne encore plus par ſon intelligence que par ſa force.

M. DE LEYRIS.

Il eſt vrai, parce que ſa force eſt exactement combinée avec ſon intelligence. Mais donne à un Lilipucien le génie le plus vaſte & le plus hardi. Donne-lui même nos inventions & nos arts au point de perfection où ils ſont portés ; crois-tu qu'il fût en état de ſe ſervir de nos inſtrumens les plus ſouples,

& d'imprimer le premier mouvement à notre plus légere machine ? Comment pourroit-il se défendre contre les bêtes sauvages, lorsque son chien même l'écraseroit innocemment sous ses pieds ?

MAURICE.

Oui, mais si tout devient à proportion plus petit autour de lui ? C'est là que je vous attends.

M. DE LEYRIS.

Pour te confondre toi-même, car, dès ce moment, il perd les avantages que tu voulois lui procurer. Ses petites moissons ne le garantiront plus de la famine ; ses guerres, sans être moins fréquentes, ni moins acharnées, n'en seront

que plus ridicules. Les animaux inférieurs auront toujours des organes plus fins & des ſenſations plus délicates : & peut-être qu'avec ſa petiteſſe riſible, il voudra s'aviſer encore, comme toi, de réformer la création.

MAURICE.

Mon papa, vous êtes auſſi trop difficile : on ne peut rien ajuſter avec vous.

FRÉDERIC.

C'eſt que tu n'y entends rien, mon frere. Il n'y auroit qu'un moyen de mettre les choſes au mieux.

M. DE LEYRIS.

Eſt-ce que tu t'en mêles auſſi, toi?

FRÉDERIC.

Tout auſſi bien qu'un autre.

M. DE LEYRIS.

Voyons ton plan, je te prie; cela doit être curieux.

FRÉDERIC.

Il ne s'agiroit que d'avoir un corps plus dur, dur comme du fer.

M. DE LEYRIS.

Pourquoi donc ?

FRÉDERIC.

Voyez la piquure que je me ſuis faite au doigt. Cela ne paroît rien, & je ne puis vous dire combien elle me fait ſouffrir.

M. DE LEYRIS.

Je te plains, mon pauvre ami.

FRÉDERIC.

Et ce trou que je me fis il y a un mois à la tête, en tombant ſur l'eſcalier ? Il n'y a pas huit jours qu'il eſt fermé. Tenez, tâtez, c'eſt ici.

M. DE LEYRIS.

Il eſt vrai.

FRÉDERIC.

Oh! quel plaiſir ce ſeroit de pouvoir jouer avec Azor, ſans qu'il me mordît, & avec Minet, ſans craindre ſes égratignures! Enſuite quand je ſerois grand, & que j'irois à la guerre, je me moquerois des balles & des boulets; & les ſabres ſe briſeroient ſur ma tête, au lieu

de l'entamer. Ne ſeroit-ce pas fort heureux ?

M. DE LEYRIS.

J'en conviens.

FRÉDERIC.

Il ne manqueroit plus rien à l'homme. Il ſeroit parfait alors. Qu'en dites - vous , mon papa ?

M. DE LEYRIS (*tirant une orange de ſa poche*)

Tiens, Fréderic, ſens cette orange.

FRÉDERIC.

Oh ! quelle bonne odeur ! Elle doit être excellente à manger. Eſt-ce que vous me la donnez pour avoir arrangé les choſes mieux que mon frere ?

M. DE LEYRIS.

Non, elle n'eſt pas pour toi.

MAURICE.

Pour moi, donc ?

M. DE LEYRIS.

Non plus. Je la deſtine à quelqu'un de plus parfait que vous deux.

MAURICE.

Et à qui donc, s'il vous plaît ?

M. DE LEYRIS.

A cette figure de negre qui eſt ſur ma cheminée.

FRÉDERIC.

Vous voulez rire, mon papa ? Elle ne peut ni voir, ni manger, ni ſentir.

M. DE LEYRIS.

Elle eſt pourtant de bronze.

FRÉDERIC.

Et c'eſt préciſément pour cela.

M. DE LEYRIS.

Quoi donc, tu aurois ſacrifié la douceur de ſentir, de manger & de voir, à la ſatisfaction de ne pas te caſſer la tête en tombant de deſſus ma cheminée? Car tu n'aurois été bon qu'à y figurer.

FRÉDERIC.

Ce n'eſt pas ainſi que je l'entends. J'aurois voulu être vif avec mon corps de fer.

M. DE LEYRIS.

Et comment un corps de fer

pourroit-il être animé par le ſang & par ces liqueurs qui ſont la ſource de la vie ? Comment ſes nerfs pourroient-ils avoir cette ſoupleſſe & cette ſenſibilité qui nous rendent l'uſage de nos membres ſi facile, & le plaiſir de nos ſens ſi délicieux.

FRÉDERIC.

C'eſt triſte. Je vois que mon arrangement ne vaut pas mieux que celui de mon frere.

MAURICE.

Mais, mon papa, vous qui vous entendez ſi bien à détruire nos ſyſtêmes, faites-nous-en donc qui ſoient plus raiſonnables que les nôtres.

M. DE LEYRIS.

Et pourquoi veux-tu que j'en faſſe ? Je ſuis très-ſatisfait de celui que je trouve établi. Oui, mes enfans, je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut ſervir à ſon bonheur. D'une conformation ſupérieure à celle de tous les animaux, il dompte, avec ſon génie, le petit nombre de ceux dont les forces ſurpaſſent les ſiennes. S'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qui devancent l'un dans ſa courſe, & il monte ſur le dos de l'autre pour le diriger. Privé de l'aîle de l'oiſeau, il en donne à l'arbre immobile qui végete dans les forêts, &

s'en fait porter juſqu'aux bornes du monde. Sa vue, moins perçante que celle de l'inſecte, n'eſt pas auſſi bornée à l'eſpace étroit où il ſe meut; ſes regards peuvent embraſſer un immenſe horizon, & contempler les grandes merveilles de la nature. Comme l'aigle, il ne fixe pas le ſoleil; mais il invente des inſtrumens qui ſemblent le rapprocher de cet aſtre, pour meſurer ſa diſtance, & obſerver ſa poſition au milieu d'une foule innombrable d'étoiles obſcurcies par ſa ſplendeur. Tous ſes autres ſens lui procurent auſſi des jouiſſances continuelles, & veillent également à ſes plaiſirs & à ſa ſûreté. Un noble ſentiment de ſon génie lui fait ten-

ter chaque jour, avec ſuccès, de nouvelles découvertes. Il déſarme le tonnerre, ou lui marque la place qu'il doit frapper. Il combat les élémens l'un par l'autre, oppoſe la douce chaleur du feu au ſouffle glacé de l'air, & défend la terre de la fureur des eaux. Tantôt il deſcend dans les plus ténébreuſes profondeurs de ſon ſéjour, pour en rapporter de riches métaux qu'il épure, & dont il forme, par un mêlange ingénieux, des ſubſtances nouvelles. Tantôt il gravit les roches informes ſuſpendues ſur ſa tête, les précipite dans les vallées, & les releve en édifices ſomptueux, ou en pyramides hardies, qui vont cacher leurs ſommets dans les nues.

La ſociété qu'il forme avec ſes ſemblables, pour la ſatisfaction réciproque de leurs beſoins, le fait jouir, en récompenſe de ſon travail, des travaux de cent millions de bras empreſſés à lui procurer les douceurs de la vie. Il trouve à chaque pas ſous ſa main les productions de tout l'univers. Les ſciences élevent ſon ame, & agrandiſſent ſon eſprit; les beaux arts adouciſſent ſes peines, & le délaſſent de ſes labeurs. La mémoire & la réflexion lui forment une expérience de celle de tous les ſiecles qui ſe ſont écoulés. Avec le doux ſentiment de ſon exiſtence perſonnelle, ſon cœur jouit encore dans les autres par la compaſſion & la bienfaiſance, les

liaisons du sang & de l'amitié. Sa félicité ne dépend que de lui seul au milieu de tout ce qui l'entoure, puisqu'on la trouve dans l'exercice modéré de ses forces, & l'usage constant de sa raison. S'il la trouble quelquefois en cherchant à s'élancer trop loin de lui-même, il n'en doit accuser que sa folie. Ce n'est plus qu'un enfant comme vous, qui, au lieu de jouir paisiblement des douceurs attachées à sa condition, & d'en supporter les maux avec courage, se tourmente par des prétentions désordonnées, ou se dégrade par une honteuse pusillanimité.

L'ÉDUCATION

A LA MODE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Mde. BEAUMONT.
LÉONOR, *sa niece.*
DIDIER, *son neveu.*
M. VERTEUIL, *tuteur des deux enfans.*
M. DUPAS, *maître de danse.*
FINETTE, *femme-de-chambre.*

La Scene se passe dans un sallon de l'appartement de Mde. Beaumont.



L'ÉDUCATION A LA MODE.

DRAME EN UN ACTE.



SCENE I.

Mde. BEAUMONT, M. VERTEUIL.

Mde. BEAUMONT.

NON, M. Verteuil, je ne puis vous le pardonner. Pendant cinq ans n'être pas venu nous voir une ſeule fois, moi, ni votre pupille !

M. VERTEUIL.

Que voulez-vous ? Les devoirs de mon état, la foibleſſe de ma ſanté, la crainte des incommodités de la route......

Mde. BEAUMONT.

Quinze lieues ! un grand voyage !

M. VERTEUIL.

Très-grand pour moi, qui ne me déplace pas aiſément. Mes infirmités ne me permettent pas plus de courir le monde, que de m'y promettre encore un long ſéjour.

Mde. BEAUMONT.

Et à quel motif devons-nous enfin cette héroïque réſolution ?

M. VERTEUIL.

Au deſir de voir les enfans de feu mon ami, Léonor & Didier.

Mde. BEAUMONT.

Ah! Léonor! Léonor! on devroit accourir, pour la voir un inſtant, des deux bouts de l'univers. Tant de talens! tant d'eſprit!

M. VERTEUIL.

Vous m'inſpirez une bien forte envie de la connoître. Où eſt-elle? que j'aie le plaiſir de l'embraſſer.

Mde. BEAUMONT.

Elle eſt encore à ſa toilette.

M. VERTEUIL.

Comment! à l'heure qu'il eſt? Et Didier, pourquoi n'eſt-il pas

venu de sa pension, chez vous, pour m'attendre ?

Mde. BEAUMONT.

Il étoit un peu tard hier lorsque vous m'avez fait annoncer votre arrivée. Les domestiques ont été fort occupés ce matin ; & la femme-de-chambre n'a pu quitter un instant ma niece.

M. VERTEUIL.

Faites-moi le plaisir d'envoyer chercher tout de suite Didier. Dans l'intervalle je monterai chez sa sœur.

Mde. BEAUMONT.

Non, non, mon cher M. Verteuil ; vous pourriez lui causer quelque saisissement, je cours la prévenir. (*Elle sort.*)

SCENE II.

M. VERTEUIL.

MDE. Beaumont éleve, à ce que je vois, ſa niece, ainſi qu'on l'a élevée elle-même, à s'atiffer comme une poupée, & ſe tenir toujours en parade. Encore ſi ces frivolités ne lui ont pas fait négliger des ſoins plus eſſentiels !

SCENE III.

Mde. BEAUMONT, M. VERTEUIL.

Mde. BEAUMONT.

VOUS allez la voir descendre dans un moment, elle n'a plus qu'une plume à placer.

M. VERTEUIL.

Comment ! une plume ? Et croyez-vous qu'une plume de plus ou de moins m'embarrasse beaucoup ? Son impatience de me voir ne devroit-elle pas être aussi vive que la mienne ?

Mde. BEAUMONT.

Auſſi vive certainement. C'eſt le deſir qu'elle auroit de vous plaire......

M. VERTEUIL.

Ce n'eſt peut-être pas au moyen de ſa plume qu'elle ſe flatte d'y parvenir. Et avez-vous eu la bonté d'envoyer chercher votre neveu ?

Mde. BEAUMONT (*d'un air impatient.*)

Oh ! mon cher neveu ? Vous aurez toujours aſſez le tems de le voir.

M. VERTEUIL.

Vous m'en parlez comme ſi je n'en devois pas recevoir une grande ſatisfaction.

Mde. BEAUMONT.

Ce n'eſt pas qu'il ſoit méchant ; mais c'eſt que cela ne ſait pas vivre.

M. VERTEUIL.

Comment donc ? Eſt-il impoli, ſauvage, groſſier ?

Mde. BEAUMONT.

Non pas tout-à-fait. On dit qu'il a déja la tête meublée d'une quantité de choſes ſavantes ; mais pour cette aiſance, ce bon ton, cette fleur de politeſſe......

M. VERTEUIL.

Si ce n'eſt que cela, il ſera bientôt formé. Et ſon cœur ?

Mde. BEAUMONT.

Je ne le crois ni bon ni méchant. Mais Léonor, de quelles perfections elle eſt ornée! quelles manieres enchantereſſes! Je ne le vois pas ſouvent, lui.

M. VERTEUIL.

Et pourquoi donc?

Mde. BEAUMONT.

De peur de le détourner de ſes études. Auſſi bien, lorſqu'il eſt ici, je ne le trouve pas aſſez attentif aux leçons de ſavoir vivre qu'on lui donne; il ne ſait pas non plus s'exprimer avec grace. Je l'ai mené quelquefois dans un cercle de femmes; il n'a pas trouvé un mot heureux à placer.

M. VERTEUIL.

C'eſt que la converſation a roulé apparemment ſur des choſes qui lui ſont étrangeres.

Mde. BEAUMONT.

Un jeune homme bien élevé ne doit jamais trouver rien d'étranger parmi les femmes.

M. VERTEUIL.

Un ſilence modeſte ſied fort bien à ſon âge. Son rôle eſt maintenant d'écouter pour s'inſtruire, & ſe mettre en état de parler à ſon tour.

Mde. BEAUMONT.

Bon ! voulez-vous en faire une poupée qui ne peut ſe mouvoir

avant que ſes rouages ne ſoient montés ? Oh ! il faut entendre jaſer Léonor ! C'eſt une aiſance, un eſprit, une vivacité ! On a de la peine à ſuivre ſes paroles.

M. VERTEUIL.

Nous verrons qui ſera le plus digne de ma tendreſſe. Vous vous ſouvenez que je promis à leur pere mourant de les regarder comme ma propre famille. Je veux remplir cette parole ſacrée. Comme je ne peux ſavoir combien de tems encore le ciel me donne à paſſer ſur la terre, je ſuis venu ici pour voir ces enfans, étudier leur caractere, & régler en conſéquence les dernieres diſpoſitions que je me propoſe de faire en leur faveur.

Mde. BEAUMONT.

O le plus fidele & le plus généreux des hommes ! Mon frere, jusques dans sa tombe, sera touché de vos bienfaits. Et moi, comment pourrois-je vous exprimer ma reconnoissance au nom de ses enfans ?

M. VERTEUIL.

Ce que vous appellez un bienfait n'est qu'un devoir. Votre digne pere me fit autrefois partager l'heureuse éducation qu'il donnoit à son fils. C'est à ses soins que je dois la fortune que j'ai acquise. Je n'ai point d'enfans ; ses petits-fils m'appartiennent ; & ils ont droit, pendant ma vie, & après ma mort, à

des biens que je n'ai cherché à étendre que pour les en enrichir.

Mde. BEAUMONT.

En ce cas Léonor, comme la plus aimable......

M. VERTEUIL.

Si je fais quelque diſtinction, ce ne ſera point pour de frivoles agrémens, ce ſeront les qualités & les vertus qui décideront mes préférences.

Mde. BEAUMONT.

Ah ! la voici qui vient.

SCENE IV.

Mde. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR (*dans une parure au-dessus de son état & de son bien.*)

M. VERTEUIL (*étonné.*)

COMMENT ! c'est Léonor ?

Mde. BEAUMONT.

Vous êtes surpris, je le vois, de la trouver si charmante. Tu nous as fait un peu attendre, mon cœur.

LÉONOR (*faisant à M. Verteuil une révérence cérémonieuse.*)

C'est que Finette n'a jamais pu

réussir à placer mes plumes. Je les ai bien ôtées dix fois. Enfin, je l'ai renvoyée de dépit, & je me suis coëffée moi-même. Je suis enchantée, M. Verteuil, de vous voir en bonne santé.

M. VERTEUIL (*allant vers elle, & lui tendant les bras.*)

Et moi, ma chere Léonor..... (*Elle se détourne avec un air dédaigneux.*) Eh bien, est-ce que tu crains de me regarder comme ton pere ?

Mde. BEAUMONT.

Oui, Léonor, comme ton pere, & notre bienfaiteur. (*A M. Verteuil.*) Il faut lui pardonner, je vous

prie. Elle eſt élevée dans la modeſtie, & dans la réſerve.

M. VERTEUIL.

Elle ne les auroit point bleſſées en recevant les témoignages de mon amitié. Je lui dois auſſi de tendres reproches pour avoir tardé ſi long-tems à ſatisfaire mon impatience.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, Monſieur, j'étois dans un état à ne pouvoir paroître devant vous avec bienſéance.

M. VERTEUIL.

Une jeune Demoiſelle doit être toujours en état de paroître avec bienſéance devant un honnête homme. Un déshabillé modeſte & dé-

cent, est toute la parure qui lui convient pour cela dans la maison.

Mde. BEAUMONT.

Oui, mais pour recevoir un hôte comme vous, le respect demande....

M. VERTEUIL.

Une plume de moins, & quelque empressement de plus à venir au-devant d'un ami qui fait quinze lieues pour nous voir. Oui, je l'avoue, mon cœur auroit été mille fois plus flatté de voir mes enfans; car ils le sont par la tendresse qu'ils m'inspirent, & par mon amitié pour leur pere; de les voir, dis-je, accourir à moi les bras ouverts, & m'accabler de leurs touchantes caresses.

Mde. BEAUMONT.

C'eſt la vénération dont vous l'avez d'abord ſaiſie.......

M. VERTEUIL.

N'en parlons plus. Tu me recevras une autre fois avec plus d'amitié, n'eſt-ce pas, ma chere Léonor ? Tu n'es pas au moins fachée de ce que j'oſe te tutoyer ? Je ne t'ai pas appellé autrement dans ton enfance ; les cinq années que j'ai paſſées ſans te voir, n'ont produit aucun changement dans mon cœur. J'eſpere bien, après ton mariage, te traiter encore avec cette douce familiarité.

LÉONOR.

Ce ſera beaucoup d'honneur pour moi.

M. VERTEUIL.

Point de ces complimens de cérémonie. Dis-moi que cela te fera plaisir. Mais comme tu t'es formée, depuis que je ne t'ai vue ! Une taille élégante, des manieres aisées, un noble maintien.......

Mde. BEAUMONT.

Oh ! charmante ! adorable !

M. VERTEUIL.

Tous ces avantages cependant ne sont rien sans les graces de la pudeur & de la modestie, le charme de l'affabilité, l'expression ingénue des mouvemens de l'ame, & la culture des talens de l'esprit.

Mde. BEAUMONT.

Oui, oui, de ces talens qui don-

nent de la conſidération dans le grand monde.

M. VERTEUIL.

Dans le grand monde, Madame? Eſt-ce que Léonor doit s'y produire? Je n'ai plus rien à deſirer, ſi elle poſſede ſeulement les qualités qui peuvent l'honorer dans une ſociété choiſie, & dans l'intérieur de ſa maiſon, devant ſa conſcience & aux regards de Dieu.

Mde. BEAUMONT.

Oh ſûrement! cela s'entend de ſoi-même, M. Verteuil. Je veux dire qu'elle eſt en état de ſe préſenter par-tout avec honneur. Viens, ma chere Léonor, fais-nous entendre

tendre quelque jolie piece ſur ton claveſſin.

LÉONOR.

Non, ma tante, cela pourroit déplaire à M. Verteuil.

M. VERTEUIL.

Que dis-tu, ma chere enfant? Je ſuis très-ſenſible au charme de la muſique, & je ne connois point d'amuſement plus convenable à une jeune Demoiſelle.

Mde. BEAUMONT.

Eh quoi de plus digne de notre admiration que ces talens enchanteurs, le deſſin, la danſe, la muſique! Léonor, cette charmante ariette! tu ſais bien?

(Léonor va d'un air boudeur au clavessin, prélude un moment, & commence une sonate.)

Mde. BEAUMONT.

Non, non, il faut aussi chanter. Elle a une voix, M. Verteuil ! Vous allez l'entendre. Si vous saviez combien d'applaudissemens elle a reçus dans le dernier concert ! Mais elle a un peu d'amour-propre, & il faut se mettre à ses pieds.

M. VERTEUIL.

J'espere bien que j'obtiendrai quelque chose sans cette cérémonie. N'est-il pas vrai, Léonor ?

LÉONOR.

Vous n'avez qu'à ordonner, Monsieur.

M. VERTEUIL.

Non, cela n'eſt pas dans mon caractere ; je t'en prie ſeulement.

LÉONOR (*bas à ſa tante, en ouvrant ſon cahier avec dépit.*)

Je vous ai là une grande obligation.

Mde. BEAUMONT (*bas à Léonor.*)

Au nom du Ciel, mon cœur, obéis ; ta fortune en dépend.

M. VERTEUIL.

Si elle n'eſt pas en voix aujourd'hui, je peux attendre.

(*Léonor chante en s'accompagnant ſur le Claveſſin :*)

Vermeille roſe,
Que le Zéphir, &c.

(*Et à peine a-t-elle fini, que Mde. Beaumont s'écrie, en battant des mains :*)

Bravo ! bravo ! braviſſimo !

M. VERTEUIL.

En effet, ce n'eſt pas mal pour un enfant de ſon âge. J'aurois pourtant deſiré une chanſon plus rapprochée des principes que vous lui inſpirez ſans doute.

Mde. BEAUMONT.

Eh bien, Monſieur, n'en ſentez-vous pas la morale ? (*Elle chante :*)

Mais ſur ta tige
Tu vas languir
Et te flétrir, &c.

C'eſt-à-dire, qu'une jeune perſonne doit ſe produire dans le monde, ſi elle veut tirer quelque avantage de ſes talens, & ne pas mourir ignorée au fond de ſa retraite.

M. VERTEUIL.

Croyez-moi, Madame, c'eſt-là, de préférence, qu'un époux digne d'elle viendra la chercher.

(*Il apperçoit un deſſin ſuſpendu à la tapiſſerie, repréſentant une jeune bergere ſurpriſe dans ſon ſommeil par un faune. Il le conſidere avec étonnement.*)

Mde. BEAUMONT.

Ha, ha! comment le trouvez-vous?

M. VERTEUIL.

Fort bien, ſi Léonor l'a fait ſans le ſecours de ſon maître.

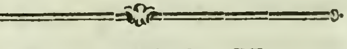
Mde. BEAUMONT.

Véritablement, il l'a un peu retouché.

M. VERTEUIL.

Je crois qu'il auroit pu mieux

faire encore en lui choisissant un sujet plus heureux, quelque trait de bienfaisance, une action vertueuse, qui auroit élevé son ame, en perfectionnant son talent.



SCENE V.

Mde. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE (*à M. Verteuil.*)

MONSIEUR, vos malles viennent d'arriver. Les ferai-je porter dans votre appartement ?

M. VERTEUIL (*à Mde. Beaumont.*)

Vous avez donc la bonté de me loger, Madame ?

Mde. BEAUMONT.

Je m'en fais autant d'honneur que de plaisir.

M. VERTEUIL.

Je vous en remercie. Je vais donner un coup-d'œil à mes affaires ; & je reviens. (*Il sort avec Finette.*)

SCENE VI.

Mde. BEAUMONT, LÉONOR.

LÉONOR.

BON ! le voilà dehors. Je respire.

Mde. BEAUMONT.

Doucement, doucement, Léonor, qu'il ne puisse vous entendre.

LÉONOR.

Qu'il m'entende, s'il veut. Je

ſuis ſi piquée, que je briſerois volontiers mon claveſſin, & que je mettrois en pieces tous mes deſſins & mes cahiers de muſique.

Mde. BEAUMONT.

Calme-toi donc, mon enfant, tu as beſoin ici de toute ta modération.

LÉONOR.

C'eſt bien aſſez, je crois, de m'être poſſédée en ſa préſence. Ne l'avez-vous pas vu ? Ne l'avez-vous pas entendu ?

Mde. BEAUMONT.

Les perſonnes de ſon âge ont leurs bizarreries.

LÉONOR.

Pourquoi donc m'y expoſer ? Il ne falloit pas me faire chanter

devant lui. Je ne le voulois pas. Voilà ce que c'eſt de faire toujours à ſa tête comme vous. Mais il n'a qu'à y revenir.

Mde. BEAUMONT.

Ma chere Léonor, je t'en conjure. Tu ignores peut-être que ta fortune dépend abſolument de M. Verteuil ?

LÉONOR.

Ma fortune ?

Mde. BEAUMONT.

Hélas ! oui. Faut-il que je t'avoue ce que tu tiens déja de ſes bontés ?

LÉONOR.

Oh ! je le ſais. De petits préſens qu'il me fait de loin en loin. Je puis fort bien me paſſer de ſes cadeaux.

Mde. BEAUMONT.

Ah ! ma chere enfant, ſans lui, tu ſerois bien malheureuſe. Ce que ton pere t'a laiſſé pour héritage eſt ſi peu de choſe ! De mon côté, je n'ai qu'un revenu très-médiocre. Comment aurois-je pu, avec ces ſeuls moyens, fournir aux dépenſes de ton éducation.

LÉONOR.

Eſt-il poſſible, ma tante ? Quoi ! c'eſt à M. Verteuil que je ſuis ſi redevable ? S'occupe-t-il auſſi de mon frere ?

Mde. BEAUMONT.

C'eſt lui qui paie également ſa penſion & ſes maîtres.

LÉONOR.

Vous me l'aviez toujours caché.

Mde. BEAUMONT.

Pourvu que rien ne manquât à tes besoins, que t'importoit cette connoissance? Tu vois par-là combien il est important de le ménager, de lui montrer des égards & du respect. Mais ce n'est pas tout, il a voulu vous voir, ton frere & toi, avant d'écrire son testament, afin de régler ses dispositions en votre faveur.

LÉONOR.

Oh! que je suis à présent fâchée de lui avoir montré de l'humeur & du dépit!

Mde. BEAUMONT.

C'est aussi fort mal de sa part.

Écouter froidement ta voix brillante ! Ne pas être tranſporté de plaiſir à ton exécution ſur le claveſſin ! Quoi qu'il en ſoit, il faut que tu le flattes ; autrement toutes ſes préférences ſeront pour Didier.

LÉONOR.

Ah ! il les mérite mieux que moi, je le ſens.

Mde. BEAUMONT.

Que dis-tu ? C'eſt bien peu te connoître. Et quelle ſeroit ta deſtinée ! Un homme ſait toujours faire ſon chemin dans le monde. Mais une femme, quelle reſſource peut-elle avoir ?

LÉONOR.

Il eſt vrai. Vous me faites ſentir

par-là que j'aurois dû apprendre des choſes plus utiles que le deſſin, la danſe & le claveſſin.

Mde. BEAUMONT.

Folle que tu es! Avec la fortune que tu peux te promettre, qu'eſt-ce qu'une jeune Demoiſelle doit deſirer de plus que des talens agréables pour briller dans la ſociété? Il ne s'agit que d'intéreſſer M. Verteuil en ta faveur. Avec des attentions & des complaiſances, nous en ferons ce qu'il nous plaira.

SCENE VII.

Mde. BEAUMONT, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE.

MADEMOISELLE, M. Dupas vous attend pour vous donner leçon.

Mde. BEAUMONT.

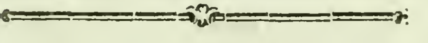
Dis-lui de monter ici. (*Finette sort.*)

LÉONOR.

Non, ma tante, renvoyez-le, je vous en prie. Si j'allois encore déplaire à M. Verteuil!

Mde. BEAUMONT.

Comment donc ! il faut qu'il te voie danſer. Tu danſes avec tant de graces ! Tu lui tourneras la tête, j'en ſuis sûre. (*Elle court après.*) Entrez, entrez, M. Dupas.



SCENE VIII.

Mde. BEAUMONT, LÉONOR, M. DUPAS.

Mde. BEAUMONT (*à M. Dupas.*)

N'EST-IL pas vrai, Monſieur, que ma niece danſe comme un Ange ?

M. DUPAS (*en s'inclinant.*)

Comme un Ange, Madame, à vous obéir.

Mde. BEAUMONT.

Son tuteur aſſiſtera peut-être à la leçon. Songez, Monſieur, à faire briller le talent de Léonor de tout ſon éclat.

M. DUPAS.

Oui, Madame, & le mien auſſi, je vous en réponds.

(*M. Verteuil paroît.*)

SCENE IX.

Mde. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, M. DUPAS.

Mde. BEAUMONT (*prenant M. Verteuil par la main.*)

VENEZ vous aſſeoir à mon côté, M. Verteuil. Je veux que vous voyiez danſer Léonor. C'eſt un vrai Zéphir. M. Dupas, cette allemande nouvelle de votre compoſition.

LÉONOR.

Mais je ne la danſerai pas toute ſeule.

Mde. BEAUMONT.

M. Dupas la danſera avec toi,

je vais la frédonner. N'ayez pas peur ; je vous conduirai bien.

M. VERTEUIL.

Permettez-moi, Madame, de demander de préférence un menuet.

M. DUPAS.

Je ne pourrai y mettre beaucoup de graces, s'il faut que je joue en même-tems.

M. VERTEUIL.

Ce n'eſt pas de vos graces qu'il s'agit, Monſieur, c'eſt de celles de Léonor.

M. DUPAS.

Vous en jugeriez beaucoup mieux dans une entrée de chaconne.

M. VERTEUIL.

De chaconne, dites-vous ? Fi donc !

M. DUPAS.

Quoi, Monſieur ! la haute danſe !

M. VERTEUIL.

Léonor ne doit pas figurer ſur un théatre. C'eſt un menuet que j'ai demandé.

M. DUPAS.

Comme il vous plaira, Monſieur. Allons Mademoiſelle.

(Léonor danſe le menuet. M. Dupas la ſuit en jouant de ſa pochette. Il s'interrompt de tems en tems pour lui dire :)

Portez votre tête plus haute..... Les épaules effacées..... Déployez

mollement vos bras...... En cadence..... Un air noble, voyez moi.

M. VERTEUIL (*quand le menuet est fini.*)

Fort bien, Léonor, fort bien. (*à M. Dupas.*) Monſieur, votre leçon eſt finie pour aujourd'hui.

(*M. Dupas fait un ſalut profond à la compagnie, & ſe retire.*)

LÉONOR (*bas à Mde. Beaumont.*)

Eh bien, ma tante, vous voyez les grands complimens que j'ai reçus ?

Mde. BEAUMONT.

Quoi M. Verteuil, vous n'êtes pas enchanté, ravi, tranſporté ! Vous n'y avez ſûrement pas fait attention, ou vous êtes encore ſi fatigué de votre voyage.....

M. VERTEUIL.

Pardonnez-moi, Madame ; j'ai déja marqué ma ſatisfaction à Léonor. Mais voulez-vous que j'aille m'extaſier ſur un pas de danſe ? Je réſerve mon enthouſiaſme pour des perfections plus dignes de l'exciter.

SCENE X.

Mde. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER *(s'élançant dans le ſallon, court vers M. Verteuil, lui ſaute au cou, & l'embraſſe avec tendreſſe.*

O MON cher M. Verteuil, mon tuteur, mon pere, quelle joie j'ai de vous voir !

Mde. BEAUMONT.

Que veut dire cette pétulance ? Eſt-ce qu'il faut étouffer ſes amis ?

M. VERTEUIL.

Laiſſez-le faire, Madame. Les tranſports de ſa joie me flattent bien plus que des révérences froides & compaſſées. Viens, mon cher Didier, que je te preſſe contre mon cœur. Quels doux ſouvenirs tu me rappelles ! Oui, les voilà, ces traits nobles, & cette figure aimable qui diſtinguoient ton pere.

Mde. BEAUMONT.

Pourquoi n'avoir pas mis votre habit de taffetas, & votre veſte brodée? On ne fait pas des viſites en frac.

DIDIER.

Mais, ma tante, pour m'habiller,

il m'auroit fallu un peu de friſure. C'eſt un quart-d'heure, au moins, que j'aurois perdu. Non, je n'aurois jamais eu la patience d'attendre.

M. VERTEUIL.

J'aurois eu bien du regret auſſi, je l'avoue, de voir un quart-d'heure plus tard cet excellent enfant.

Mde. BEAUMONT.

Eh bien, Monſieur, vous n'avez donc rien à nous dire, à votre ſœur, ni à moi? Vous ne nous avez pas ſeulement ſouhaité le bonjour.

DIDIER.

Daignez me pardonner, ma chere tante; j'étois ſi joyeux d'embraſſer mon tuteur! (*à Léonor, en lui tendant la main.*) Tu ne m'en veux pas, Léonor?

LÉONOR (*féchement.*)

Non, Monfieur.

M. VERTEUIL.

Veuillez l'excufer, Madame, à ma confidération. Je ferois fâché d'être pour lui un fujet de reproche.

Mde. BEAUMONT (*à part.*)

Je n'y faurois tenir plus long-tems. (*A M. Verteuil.*) Voulez-vous bien permettre, Monfieur? J'aurois quelques ordres à donner à la maifon.

M. VERTEUIL.

Ne vous gênez pas, Madame, je vous en fupplie.

Mde. BEAUMONT (*bas à Léonor.*)

Eft-ce que tu veux être témoin de leur infupportable entretien? (*Haut.*) Suivez-moi, Léonor; j'ai befoin de vous.

LÉONOR.

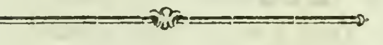
LÉONOR.

Non, ma tante, je resterai avec M. Verteuil, s'il a la bonté de me le permettre.

M. VERTEUIL.

Très-volontiers, mon enfant.

(Mde. Beaumont sort avec un air de dépit.)



SCENE XI.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

M. VERTEUIL.

Eh bien, mon cher Didier, est-on content de toi dans ta pension ?

DIDIER.

C'est à mon maître de vous le dire.

Je ne me crois pourtant pas mal dans ſon amitié.

M. VERTEUIL.

Quelles ſont à préſent tes études ?

DIDIER.

Le Grec & le Latin, d'abord, enſuite la Géographie, l'Hiſtoire & les Mathématiques.

LÉONOR (*à part.*)

Voilà bien des choſes dont je ſavois à peine le nom.

M. VERTEUIL.

Et y fais-tu quelques progrès ?

DIDIER.

Oh ! plus j'apprends, plus je vois que j'ai encore à m'inſtruire. Je ne ſuis pas le dernier de mes camarades, toujours.

M. VERTEUIL.

Et le deſſin, la danſe, la muſique ?

DIDIER.

De tout cela un peu aussi. Je m'applique davantage dans cette saison à la musique & au dessin, parce que le maître dit qu'il ne faut pas faire trop d'exercice dans l'Été. En revanche, pendant l'Hiver, je pousse plus vigoureusement la danse, parce que l'exercice convient mieux alors.

M. VERTEUIL.

Voilà qui me paroît fort bien entendu.

DIDIER.

D'ailleurs je ne peux pas y donner beaucoup de temps. Je ne m'en occupe guere que dans mes heures de récréation, ou après avoir fini mes devoirs. L'essentiel, dit le maître, est de former mon cœur, & d'enrichir

mon esprit de belles connoissances, pour vivre honorablement dans le monde, me rendre utile à mon pays & à mes semblables, & devenir heureux moi-même par ce moyen.

M. VERTEUIL (*le prenant dans ses bras.*)

Embrasse-moi, mon cher Didier.

LÉONOR (*à part.*)

Si c'est là l'essentiel, ma tante l'a bien négligé.

DIDIER.

Oh! mon cher M. Verteuil, je ne suis pas tout-à-fait si bon que vous l'imagineriez peut-être.

M. VERTEUIL.

Comment cela, mon ami?

DIDIER.

Je suis un peu étourdi, un peu dissipé.

Par exemple, je brouille quelquefois mes heures, & je fais dans l'une ce que j'aurois dû faire dans l'autre. J'ai de la peine à me corriger de quelques mauvaiſes habitudes; & je retombe par légéreté dans des fautes qui m'ont cauſé dix fois du repentir.

M. VERTEUIL.

Et y retomberas-tu encore ?

DIDIER.

Vraiment non, ſi j'y penſe; mais j'oublie preſque toujours mes bonnes réſolutions.

M. VERTEUIL.

Je ſuis fort aiſe, mon ami, que tu remarques toi-même tes défauts. Reconnoître ſes défauts eſt le premier pas vers le bien. Qu'en penſes-tu, Léonor ?

LÉONOR.

Je pense que je ne suis ni étourdie, ni dissipée; & que je n'ai pas les défauts de mon frere.

M. VERTEUIL.

D'autres peut-être?

LÉONOR.

Ma tante ne m'en a jamais rien dit.

M. VERTEUIL.

Elle devroit être la premiere à les appercevoir. Mais la tendresse nous aveugle quelquefois sur les imperfections de nos amis. Je ne dis pas cela pour te fâcher.

LÉONOR (*à part.*)

Le vilain homme! il flatte mon frere; & il n'a que des choses désagréables à me dire.

M. VERTEUIL.

Restez ici, mes enfans, je vais voir

ſi mon domeſtique a tiré mes effets de la valiſe. J'ai quelque choſe pour vous, & je ſerai bientôt de retour.

(*Il ſort.*)

DIDIER.

Oui, oui, nous vous attendrons. Ne tardez pas long-tems.

SCENE XII.

LÉONOR, DIDIER.

LÉONOR.

Il peut garder ſes cadeaux. Ce ſont de belles choſes, je crois, qu'il nous apporte.

DIDIER.

Que dis-tu, Léonor? Tout ce que tu as dans ton appartement, & ſur ta perſonne, ne te vient-il pas de notre

cher bienfaiteur ? Ah ! quand il ne me donneroit qu'une bagatelle, je ſerois toujours ſenſible à ſa bonté.

LÉONOR.

Non, je ſuis ſi dépitée contre lui, contre moi, contre ma tante !...... Je crois que je battrois tout l'univers.

DIDIER.

Comment ! & moi auſſi ? Qu'as-tu donc, ma pauvre ſœur ? *(il lui prend la main.)*

LÉONOR.

Si tu avois été auſſi maltraité ?

DIDIER.

Toi maltraitée ? Et par qui ? Ma tante ne te laiſſe pas prendre l'air de peur de t'enrhumer ; & je crois qu'elle mettroit volontiers la main ſous tes pieds, pour t'empêcher de toucher la terre.

LÉONOR.

Oui, mais M. Verteuil ! C'eſt un homme ſi groſſier !

DIDIER.

Comme tu parles, ma ſœur ? Il eſt au contraire, ſi indulgent ! ſi bon !

LÉONOR.

Je n'ai rien fait à ſa fantaiſie : mon chant, mon deſſin, ma danſe, tout cela n'eſt rien pour lui ; il mépriſe ce que je ſais, & me parle de choſes eſſentielles que j'aurois dû apprendre.

DIDIER.

Ecoute, je crois qu'il a raiſon.

LÉONOR.

Il a raiſon ? Et ma tante, elle a tort, n'eſt-ce pas ? Qu'eſt-ce qu'il entend par ſes choſes eſſentielles ?

DIDIER.

Je peux te le dire ſans être bien ſavant.

LÉONOR.

Oh oui, toi ! qu'eſt-ce donc ?

DIDIER.

Dis-moi, Léonor, lis-tu quelquefois?

LÉONOR.

Sans doute, quand j'ai le tems.

DIDIER.

Et que lis-tu alors ?

LÉONOR.

Des comédies pour aller au ſpectacle, ou un gros recueil de chanſons pour les apprendre par cœur.

DIDIER.

Vraiment, voilà de bonnes lectures pour ton âge ! Crois-tu qu'il n'y ait pas de livres plus inſtructifs ?

LÉONOR.

Quand il y en auroit, où trouver un moment pour les lire ? Ma toilette du matin & mon déjeûner m'occupent jusqu'à dix heures. Ensuite, vient le maître de danse jusqu'à onze; après lui le maître de dessin. Nous dînons. A quatre heures ma leçon de musique; puis je m'habille pour le soir; puis nous allons faire des visites, ou nous en recevons; & puis nous voilà au bout de la journée.

DIDIER.

Est-ce tous les jours la même chose ?

LÉONOR.

Sans contredit.

DIDIER.

Oh bien, mon maître a des filles, grandes à-peu-près comme toi; mais

leur tems eſt tout autrement partagé que le tien.

LÉONOR.

Comment donc, mon frere?

DIDIER.

D'abord à ſix heures, l'été; à ſept heures, l'hiver, elles ſont habillées pour tout le jour.

LÉONOR.

Elles ne dorment donc point, ou elles ſont aſſoupies dans la journée?

DIDIER.

Elles ſont plus éveillées que toi. C'eſt qu'elles ſe couchent à dix heures.

LÉONOR.

A dix heures au lit?

DIDIER.

Sûrement, pour ſe lever de bonne heure le lendemain. Tandis que tu dors

dors encore, elles ont déja reçu des leçons de Géographie, d'Hiſtoire, & de Calcul. A dix heures elles prennent l'aiguille ou la navette; & vers midi elles s'occupent avec leur mere de tous les détails de la maiſon.

LÉONOR (*d'un air de mépris.*)

Eſt-ce qu'on en veut faire des femmes de charge ?

DIDIER.

J'eſpere qu'une ſi bonne éducation leur procurera un ſort plus heureux. Mais ne doivent-elles pas ſavoir commander aux domeſtiques, ordonner un repas, conduire un ménage ?

LÉONOR.

Et l'après-midi s'occupent-elles encore ?

DIDIER.

Pourquoi non ? Elles ont leur écriture, & leur claveffin. Le foir on fe raffemble autour d'une table, & l'une d'elles lit à haute voix *les Converfations d'Emilie*, ou le *Théâtre d'Éducation*, tandis que les autres travaillent au linge du ménage, ou à leurs ajuftemens.

LÉONOR.

Elles ne prennent donc jamais de récréation ?

DIDIER.

Que dis-tu ? Elles s'amufent mieux que des reines. Tous ces travaux font entremêlés de petits jeux, d'entretiens agréables. Elles rendent auffi & reçoivent quelquefois des vifites; mais toujours leur fac à ou-

vrage à la main. Je ne les ai jamais vues oisives un moment.

LÉONOR.

Ah ! c'est apparemment ce qu'entendoit M. Verteuil. Ma tante dit cependant que c'est une éducation commune, qui ne convient qu'à des enfans bourgeois.

DIDIER.

Oui, comme nous le sommes. Mais quand elles seroient de condition, ces instructions-là ne leur seroient pas inutiles. Il faut bien qu'elles connoissent le travail d'une maison, pour le faire exécuter par leurs domestiques. Si elles n'y entendent rien, tout le monde s'accordera pour les tromper ; & plus elles seront riches, plutôt elles seront ruinées.

LÉONOR.

Tu m'épouvantes, mon frere. J'ignore abſolument tout cela. A peine ſais-je manier une aiguille. Cependant je viens d'apprendre que nous n'avons rien que ce que nous tenons de M. Verteuil.

DIDIER.

Tant pis, ma chere Léonor; car s'il venoit à nous abandonner, ou ſi nous avions le malheur de le perdre... Mais peut-être que ma tante eſt riche ?

LÉONOR.

Oh non, elle ne l'eſt pas. Elle me l'a dit tout-à-l'heure. A peine auroit-elle de quoi vivre elle-même. Que deviendrions-nous tous les deux ?

DIDIER.

Je ſerois un peu embarraſſé d'abord,

Mais je mettrois ma confiance en Dieu, & j'eſpere qu'il ne m'abandonneroit pas. Il ſe trouve toujours des perſonnes généreuſes dont nous gagnons l'amitié par nos talens, & qui ſe ſont un plaiſir de nous employer. Par exemple, dans quelques années, lorſque je ſerois un peu plus avancé dans ce que j'apprends, je pourrois montrer à des enfans moins inſtruits que moi, ce que je ſaurois. Je m'inſtruirois tous les jours davantage ; & avec du courage & de la conduite, l'habitude du travail & de l'application, on s'ouvre tôt ou tard un chemin pour arriver à la fortune.

LÉONOR.

Et moi, que me ſerviroient mon chant & mon claveſſin, mon deſſin

& ma danſe ? Je mourrois de miſere avec ces vaines perfections.

DIDIER.

Voilà pourquoi notre tuteur demandoit ſi l'on ne t'avoit pas fait apprendre des choſes plus utiles que celles qui ne ſervent qu'au plaiſir & à l'agrément.

LÉONOR.

Oui, & quelquefois au chagrin : car lorſque je danſe, ou que je fais de la muſique dans la ſociété, ſi l'on ne me donne pas autant de louanges que je m'en crois digne, je ſuis d'une humeur. . . . . . Je t'avouerai que je m'y ennuie auſſi fort ſouvent.

DIDIER.

Et de quoi vous entretenez-vous donc ?

LÉONOR.

De modes, de parure, de comédies, de promenade, d'hiſtoires de la ville. Nous répétons dans une maiſon ce que nous avons appris dans l'autre, mais tout cela eſt bientôt épuiſé.

DIDIER.

Je le crois. Ce ſont des ſujets bien pauvres, quand on penſe à tout ce que la nature offre d'admirable à nos yeux, & à tout ce qui ſe paſſe autour de nous dans la grande ſociété de l'univers. Voilà les objets dignes de nous occuper, & qui peuvent nous apprendre à réfléchir ſur nous-mêmes.

LÉONOR.

Tu viens de m'en convaincre. Quoique plus jeune de deux ans, tu

es déja bien plus formé que moi. Oh ! combien ma tante a négligé de choses utiles dans mon éducation.

SCENE XIII.

Mde. BEAUMONT, LÉONOR, DIDIER.

Mde. BEAUMONT (*qui a entendu les dernieres paroles de Léonor.*)

ET quelles sont donc les choses utiles que j'ai négligées dans ton éducation, petite ingrate? Mais je m'apperçois que c'est ce vaurien de Didier.....

DIDIER.

Votre serviteur très - humble, ma chere tante, je vais rejoindre

M. Verteuil dans ſon appartement.

(*Il ſort.*)

SCENE XIV.

Mde. BEAUMONT, LÉONOR.

Mde. BEAUMONT.

Ce petit coquin ! Son tuteur une fois parti, qu'il s'aviſe de remettre le pied dans ma maiſon ! Mais qu'eſt-ce donc qu'il t'a conté pour te faire croire que ton éducation étoit négligée ?

LÉONOR.

Cela eſt vrai auſſi, ma tante. Les connoiſſances eſſentielles qu'une jeune perſonne bien élevée doit poſſéder, m'en avez-vous fait inſtruire ?

Mde. BEAUMONT.

Eh, ma divine Léonor ! que manque-t-il à tes perfections, toi qui es la fleur de toutes nos jeunes Demoiselles ?

LÉONOR.

Oui, je sais les choses qui ne sont propres qu'à m'inspirer de la vanité ; mais celles qui ornent l'esprit, la Géographie, l'Histoire, le Calcul, en ai-je seulement une idée ?

Mde. BEAUMONT.

Pédanterie que tout cela ! Je serois au désespoir de t'avoir fait rompre la tête de ces balivernes. Elles ne sont bonnes, tout au plus, que pour un écolier de latin. As-tu jamais entendu rien de pareil dans les cercles de femmes où je te mene ?

LÉONOR.

J'en conviens. Mais pourquoi du moins ne m'avoir pas fait connoître les travaux dont une perſonne de mon ſexe doit s'occuper ? Sais-je manier l'aiguille ou la navette ? Serois-je en état de conduire un ménage ?

Mde. BEAUMONT.

Auſſi n'ai-je pas voulu faire de toi une marchande de modes, ou une cendrillon.

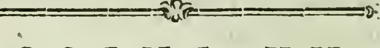
LÉONOR.

Mais ſi nous venions à perdre M. Verteuil, ſi je tombois dans la miſere, quelles ſeroient mes reſſources pour gagner ma vie ?

Mde. BEAUMONT.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, je puis, d'un ſeul mot, calmer tes in-

quiétudes. L'argent ne te manquera jamais. Tu nageras dans l'abondance. J'ai si bien tourmenté M. Verteuil pour qu'il t'instituât son héritiere, qu'il va faire aujourd'hui son testament en ta faveur. Mais le voici qui vient lui-même. Je te laisse avec lui. Il veut t'instruire de ses dispositions. (*Elle sort.*)



SCENE XV.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER (*courant à Léonor.*)

TIENS, tiens, ma sœur, regarde. (*Il lui fait voir une montre.*)

LÉONOR,

LÉONOR.

Comment ! une montre d'or.

DIDIER.

Oui, comme tu vois. O M. Verteuil ! je ſuis tranſporté de plaiſir. Permettez-vous que j'aille la faire voir à mon maître ? Je cours, & je reviens comme le vent.

M. VERTEUIL.

Je le veux bien. Dis-lui que je ne te l'ai pas donnée pour flatter puérilement ta vanité, mais pour t'apprendre à diſtinguer les heures de tes exercices, & t'empêcher de les confondre.

DIDIER.

Oh ! cela ne m'arrivera plus maintenant.

M. VERTEUIL.

Demande-lui congé pour la journée, & annonce-lui ma visite dans l'après-midi.

DIDIER.

Fort bien, fort bien.

(*Il sort en courant.*)

SCENE XVI.

M. VERTEUIL, LÉONOR

(*qui paroît triste & pensive.*)

M. VERTEUIL.

QU'AS-TU donc, ma chere Léonor? Pourquoi cet air abattu?

LÉONOR.

Ce n'est rien, Monsieur, rien du tout.

M. VERTEUIL.

Es-tu fâchée de ce que ton frere a une montre ?

LÉONOR.

Elle lui durera long-tems, je crois ! Il ſaura bien comment la gouverner !

M. VERTEUIL.

Je viens de lui en apprendre la maniere, & ce n'eſt pas difficile. Tu ſais qu'il en avoit grand beſoin.

LÉONOR (*d'un ton ironique.*)

Certainement je n'en ai pas beſoin, moi.

M. VERTEUIL.

Je l'ai penſé. Il y a une pendule dans la maiſon.

LÉONOR.

Cependant mes égales ont auſſi des montres dans notre ſociété.

M. VERTEUIL.

Tant mieux; tu pourras leur demander l'heure qu'il eſt.

LÉONOR.

Et quand les autres me le demanderont à moi, je pourrai leur dire que je n'en ſais rien.

M. VERTEUIL.

Léonor! Léonor! Tu es une petite envieuſe. Mais pour te faire voir que je ne t'ai pas oubliée.... (*Il lui donne un étui.*)

LÉONOR (*en rougiſſant.*)

O M. Verteuil!

M. VERTEUIL.

Eh bien! Tu ne ſais pas l'ouvrir? (*Il l'ouvre lui-même, & en tire des boucles d'oreilles de diamans.*) Es-tu contente à préſent?

LÉONOR.

Oh ! si vous étiez aussi content de moi !

M. VERTEUIL.

Je ne puis te cacher que je ne le suis pas tout-à-fait. Nous voilà seuls. Il faut que je te parle avec franchise. Ta chere tante n'a rien épargné pour te procurer des talens agréables. Je reconnois, à ces soins, son goût & sa tendresse. J'aurois seulement desiré qu'elle se fût occupée de t'en donner en même-tems de plus solides.

LÉONOR.

Mon frere me l'a déja fait sentir ; mais qui pourroit m'instruire de ce que j'ignore ?

M. VERTEUIL.

Je connois une digne personne qui

prend en pension de jeunes Demoiselles pour les former dans tout ce qui convient à ton âge & à ton sexe.

LÉONOR.

Ma tante m'a pourtant dit que vous me mettriez en état de n'en avoir pas besoin.

M. VERTEUIL.

J'entends. Eh bien, je te laisse la liberté de suivre le genre de vie qu'elle t'a fait prendre, puisqu'il s'accorde avec tes goûts. Repose-toi sur ma tendresse. Après ma mort tu posséderas tous mes biens.

LÉONOR.

Tous vos biens, M. Verteuil ?

M. VERTEUIL.

Oui, Léonor. Hélas ! je crains qu'ils ne puissent encore suffire

pour t'empêcher de divre dans la miſere.

LÉONOR.

Que me dites-vous ?

M. VERTEUIL.

Es-tu en état de te rendre à toi-même le plus léger ſervice ? de travailler de tes mains, je ne dis pas à la moindre partie de ta parure, mais à tes premiers vêtemens ?

LÉONOR.

Je ne l'ai jamais appris.

M. VERTEUIL.

Il te faudra donc ſans ceſſe autour de toi une foule de perſonnes pour ſuppléer à ton ignorance & à ta pareſſe. Es-tu aſſez riche du bien de ton pere pour les ſoudoyer ?

LÉONOR.

Vous m'avez dit que non, M. Verteuil.

M. VERTEUIL.

D'ailleurs, quand viendra l'âge de t'établir, quel est l'homme raisonnable qui te prendroit pour des talens frivoles, inutiles à son bonheur ? Tu ne peux être recherchée que par rapport à la fortune dont tu apporterois la possession avec ta main. Ainsi je me vois de plus en plus dans la nécessité de t'assurer la mienne.

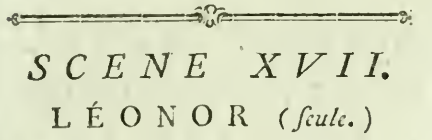
LÉONOR.

Mais, mon frere Didier ?

M. VERTEUIL.

Il faudra bien qu'il se contente de ce que je ferai pour lui pendant ma vie, & de ce que tu voudras

bien faire toi-même en sa faveur après ma mort. Qu'il s'instruise dans tous les moyens honorables de se former un état. Je lui en ai donné un exemple ; il n'a qu'à le suivre. Je te laisse réfléchir sur mes intentions. Je veux les communiquer à ton frere aussi-tôt qu'il sera de retour. (*Il sort.*)



SCENE XVII.

LÉONOR (*seule.*)

Oh, quelle joie ! héritiere de tous les biens de M. Verteuil ! Voilà ce que ma tante desiroit avec tant d'ardeur. Je voudrois bien savoir ce que va dire mon frere. Il sera jaloux,

Mais je ne l'oublierai pas certainement, pourvu qu'il me reste encore quelque chose après tous mes besoins. J'entends M. Verteuil qui revient avec lui. Je vais me cacher dans ce cabinet pour les écouter.

(Elle sort sans être apperçue de M. Verteuil, ni de son frere.)

SCENE XVIII.

M. VERTEUIL, DIDIER.

M. VERTEUIL.

TON maître est donc bien-aise que je t'aie fait ce cadeau ?

DIDIER.

Oui, mon cher tuteur, il en est

enchanté ; mais pour moi, cela me fait de la peine à préſent.

M. VERTEUIL.

En quoi donc, mon ami ?

DIDIER.

La pauvre Léonor ! Elle eſt peut-être fâchée de ce que j'ai une montre, & de ce qu'elle n'en a point. Je ne voudrois pas vous paroître indifférent pour vos bienfaits ; mais ſi j'oſois vous prier.....

M. VERTEUIL.

Généreux enfant, va, ſois tranquille. Elle a reçu des boucles d'oreilles qui valent deux fois ta montre.

DIDIER.

O mon cher M. Verteuil ! combien je vous remercie !

M. VERTEUIL.

Et je ne bornerai pas à ces bagatelles les témoignages de mon amitié.

DIDIER.

Ah ! tant mieux ! tant mieux !

M. VERTEUIL.

Je vois, avec regret, que son éducation n'est propre qu'à lui préparer des chagrins.

DIDIER.

Oui, ma chere tante imagine qu'un peu de dessin, de danse & de musique est tout ce qu'il y a de nécessaire dans le monde pour être heureux.

M. VERTEUIL.

C'est à ces frivoles agrémens qu'elle sacrifie le soin de cultiver son esprit, & d'inspirer à son cœur

les vertus qui peuvent ſeules lui attirer une véritable conſidération. Comme la raiſon de Léonor a été négligée, elle ſe contente aujourd'hui de quelques malins applaudiſſemens par leſquels on ſe joue de ſa vanité. Mais lorſque, dans le progrès des années, elle verra combien d'inſtructions utiles, & quel tems précieux elle a perdu, c'eſt alors qu'elle rougira d'elle-même, & qu'elle maudira ſes lâches flatteurs, qui paieront ſa haine par leurs railleries & leurs mépris.

DIDIER.

Oh, mon Dieu ! Vous me faites frémir pour elle.

M. VERTEUIL.

Et puis qui voudra ſe charger

d'une femme remplie d'orgueil & dépourvue de connoiſſances, qui, loin de pouvoir établir l'ordre & l'économie dans une maiſon, renverſeroit la fortune la mieux aſſurée, par le goût du luxe & une profonde incapacité, également indigne de l'eſtime de ſon époux, de l'attachement de ſes amis & du reſpect de ſes enfans. Il faudra donc qu'elle demeure ſur la terre, étrangere à tout ce qui l'entoure. Que deviendra-t-elle alors ſans mes ſecours?

DIDIER.

Oh! je vous en conjure, ne lui retirez pas vos bontés!

M. VERTEUIL.

Non, je veux au contraire aſſurer dès aujourd'hui ſon deſtin.

DIDIER.

Oui, mon cher M. Verteuil, procurez-lui une éducation plus ſoignée. Elle ne manque point d'intelligence ; & j'oſe vous répondre de la bonté de ſon cœur.

M. VERTEUIL.

Je le voudrois ; mais dans ſon amolliſſement pourra-t-elle adopter des principes plus ſéveres ? Non, je vois qu'il vaut mieux m'occuper d'elle pour le tems où je ne ſerai plus.

DIDIER.

Ne me parlez point de ce malheur, je vous prie. Les larmes me viennent aux yeux d'y penſer. Non, vous vivrez encore long-tems pour notre avantage. Le Ciel ne

voudra pas nous ravir ſi-tôt un ſecond pere.

M. VERTEUIL.

Je ſuis ſenſible à ta tendreſſe ; mais la prévoyance de la mort n'en avance point le moment fatal. Le ſort de ta ſœur me cauſe de plus vives inquiétudes. Enfin, j'ai réſolu de lui laiſſer tout ce que je poſſede, pour qu'elle ait au moins de quoi ſe préſerver de l'indigence.

DIDIER (*lui prenant la main.*)

Oh ! je vous remercie mille & mille fois. Combien je me réjouis ! Irai je lui annoncer cette heureuſe nouvelle ? Mais non, il vaut mieux qu'elle l'ignore. Qu'elle apprenne d'abord des choſes utiles,

comme ſi elle devoit vivre de ſon travail. Elle en ſaura gouverner plus ſagement ſa fortune. O ma chere ſœur ! Je puis donc eſpérer de te voir heureuſe !

M. VERTEUIL.

Tu es un bien digne enfant ! Ta raiſon ne me charme pas moins que ta générosité. Viens, mon cher Didier, que je t'embraſſe. — Moi, ne te rien laiſſer, & donner tout à ta ſœur ? Comment pourrois-je commettre une telle injuſtice ? Cette penſée étoit bien loin de mon eſprit. Je voulois ſeulement te mettre à l'épreuve. C'eſt toi qui ſeras mon héritier univerſel ; & je cours faire mon teſtament à ton avantage.

DIDIER.

Non, non, M. Verteuil, gardez vos premieres intentions. Laiſſez tout à ma ſœur. J'en deviendrai plus ſtudieux & plus appliqué. J'acquerrai des talens utiles. Je ſerai un honnête homme. Avec cela, je ne ſuis pas inquiet de mon avancement.

M. VERTEUIL.

Raſſure-toi ſur le compte de Léonor : je lui laiſſerai un petit legs, pour qu'elle ne manque jamais du néceſſaire.

DIDIER.

Eh bien, faiſons un échange. Le petit legs à moi, comme un ſouvenir de votre amitié, & le reſte pour ma ſœur.

SCENE XIX.

M. VERTEUIL, DIDIER, LÉONOR (*qui s'élance hors du cabinet, & court ſe jetter au cou de ſon frere.*)

LÉONOR.

O MON frere, mon cher Didier! ai-je mérité de ta part? . . . .

DIDIER.

Tout, ma chere Léonor, ſi tu veux répondre à mes ſouhaits, & à ceux de notre digne bienfaiteur.

LÉONOR.

Oui, je le ferai, je le ferai. Je

vois combien la différence de notre éducation a élevé ton ame au-dessus de la mienne, quoique je sois l'aînée. Disposez de moi, M. Verteuil selon votre amitié. Je veux aussi m'instruire, & prendre mon frere pour modele.

M. VERTEUIL.

Tu feras ton bonheur, si tu persiste dans cette sage résolution. Mais d'où naît ce changement dans tes idées ?

LÉONOR.

Ah! je viens d'entendre les vœux de Didier. Son noble désintéressement, son sacrifice généreux; j'ai tout entendu. Je n'ai plus contre lui aucun sentiment de jalousie. Il

ſera toujours mon guide & mon meilleur ami.

DIDIER.

Oui, ma ſœur, je veux l'être : j'en ferai toute ma gloire, tout mon plaiſir.

M. VERTEUIL.

De quels doux ſentimens vous me pénétrez l'un & l'autre ! O chers enfans ! je ne ſens plus de regret de n'en avoir pas eu moi-même. Vous êtes dans mon cœur comme ſi je vous avois donné le jour. Je crois voir votre pere qui, du haut du Ciel, treſſaille de joie de m'avoir laiſſé ces gages de ſa tendreſſe.

(*Léonor & Didier lui ſerrent les mains, & les arroſent de larmes.*)

LÉONOR.

Ne perdons pas un moment, mon cher bienfaiteur. Où eſt la perſonne dont vous m'avez parlé pour une meilleure éducation ?

M. VERTEUIL.

Je te la ferai bientôt connoître. Je me propoſe de paſſer encore quelques jours auprès de vous, pour préparer de loin l'eſprit de votre tante à ſeconder mes deſſeins. Il faut être bien attentifs à ne pas l'offenſer : elle mérite toujours vos reſpects & votre reconnoiſſance. Elle s'eſt mépriſe, Léonor, ſur le véritable objet de ton bonheur ; mais ſes plus vifs deſirs n'en étoient pas moins de te rendre heureuſe.

LÉONOR.

Oui, je le ſens ; mais je renonce dès aujourd'hui à toutes les futilités dont elle m'avoit occupée. Plus de muſique, de danſe, ni de deſſin.

M. VERTEUIL.

Non, ma chere amie, cultive toujours ces talens aimables. Songe ſeulement qu'ils ne forment pas tout le mérite d'une femme. Ils peuvent la faire recevoir avec agrément dans la ſociété, la délaſſer des travaux de ſa maiſon, & lui en faire aimer le ſéjour, ajouter un lien de plus à l'attachement de ſon mari, la guider dans le choix des maîtres qu'elle donne à ſes enfans, & accélérer leurs progrès. Ils ne ſont dangereux pour

elle, que lorsqu'ils lui inspirent une vanité ridicule, qu'ils lui donnent le goût de la dissipation & du mépris pour les fonctions essentielles de son état. Ce sont des fleurs dont il ne faut pas ensemencer tout son domaine; mais qu'on peut élever, pour ses plaisirs, à côté du champ qui produit d'utiles moissons.

FIN.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST,
Imprimeur du Roi, 1783.

L'AMI
DES
ENFANS.

AOUST 1783. N°. 8.

L'AMI DES ENFANS.

Cet Ouvrage a commencé le premier Janvier 1782, & il en a paru un volume le 1er de chaque mois.

Le prix des douze volumes eſt toujours de 13ᵗᵗ 4 *s* pour Paris, & de 16ᵗᵗ 4 *s* pour la Province, rendus franc de port par la poſte.

La ſouſcription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1er Janvier de cette même année. Le prix & les conditions ſont les mêmes que pour 1782.

Ceux qui deſireront l'ouvrage entier, paieront pour les deux années enſemble 26ᵗᵗ 8 *s* pour Paris, & 32ᵗᵗ 8 *s* pour la Province, franc de port.

Il faut avoir ſoin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

On trouve à la même adreſſe, les *Lectures pour les Enfans, ou Choix de petits Contes, également propres à les amuſer & à leur inſpirer le goût de la vertu*, 4 vol. petit format, 4ᵗᵗ 16 *s* port franc par la poſte.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR M. BERQUIN.

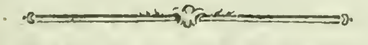
AOUST 1783. N°. 8.

A PARIS,

Au Bureau de l'Ami des Enfans.

Rue de l'Univerſité, au coin de celle du Bac, N°. 28.

S'adreſſer à M. LE PRINCE, *Directeur.*



M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

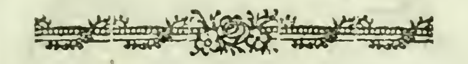
NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND; ou Recueil des pieces repréſentées avec ſuccès ſur les Théatres des Capitales de l'Allemagne.

Les 7 premiers vol ſe vendent 28 liv. port franc par la Poſte, & ſe trouvent au Bureau de l'Ami des Enfans, rue de l'Univerſité, N°. 28. S'adreſſer à M. LE PRINCE, Directeur.

Le nombre des volumes de cet Ouvrage eſt fixé à douze. Chaque volume ſe vend ſéparément 4 liv. franc de port par la Poſte.

Le 7e. vol. qui vient de paroître, contient Nathan *le* Sage. Tragédie repréſentée à Berlin *Leſſing*. Et Philotas, Tragédie, *Leſſing*.

Cet Ouvrage, dont il paroît réguliérement un vol. tous les trois mois, a été commencé par M. Friedel le premier Janvier 1782, & continué *depuis le troiſieme vol.* par MM FRIEDEL. & DE BONNEVILLE, *Auteur de quelques eſſais de Poéſie* publiés dans les Almanachs des Muſes 82 & 83; *le bonheur champêtre, quelques fragmens du livre de Job, & une Prophétie contre Tyr*.



LA BONNE MERE,

IMITATION

D'un Sonnet de FILICAJA, *Poëte Italien.*

Vois la tendre mere entourée
Des enfans qu'elle a mis au jour !
Auprès d'eux ſon ame enivrée
Treſſaille & de joie & d'amour.
Avec douceur ſa main légere
En flattant l'un, donne à ſon frere
Une étreinte contre ſon cœur ;
L'autre ſur ſes genoux s'élance ;
Son bras l'aide ; un pied qu'elle avance
Sert encor de ſiege à ſa ſœur.



Dans un regard, une careſſe,
Dans leurs baiſers, dans leurs ſoupirs,
Son cœur ſait lire avec adreſſe
Tous leurs mille petits deſirs.
Ils parlent tous. Et ſans rien dire,
Elle répond par un ſourire
A leurs mots demi-prononcés:
Elle veut prendre un air ſévere,
Et l'on voit combien elle eſt mere
Dans ſes yeux même courroucés.

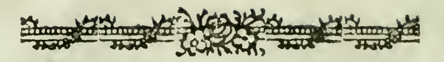


C'eſt ainſi que la Providence
Veille ſur le ſort des humains,
Et que ſon amour leur diſpenſe
Les tréſors ouverts dans ſes mains.
Les Grands, les Maîtres de la terre,
Le pauvre en ſon humble chaumiere,
Elle écoute tous les mortels.
Et ſa bonté conſtante & sûre
Partage à toute la nature
Ses dons & ſes ſoins paternels.



Que jamais l'homme ne l'accuſe
D'indifférence ou de rigueur,
Si quelquefois elle refuſe
Une grace chere à ſon cœur !
Ce n'eſt que pour nourrir ton zele,
Et pour te rendre plus fidele,
Qu'elle differe à t'exaucer ;
Ou plutôt ſa bonté ſuprême
Te fait une grace, alors même
Qu'elle ſemble te refuſer.

Par M. DE BONNEVILLE, *Edit.*



L'EMPLOI DU TEMS.

MARTIN, quoique ſimple compagnon, excelloit dans ſon métier. Il aſpiroit de tous ſes deſirs à devenir maître ; mais il lui manquoit une certaine ſomme pour ſe faire recevoir.

Un Marchand, qui connoiſſoit ſon induſtrie, voulut bien lui prêter cent écus pour trois ans, afin qu'il payât ſa maîtriſe, & qu'il achetât ce qui lui étoit néceſſaire pour ſe mettre en état de travailler.

On ſe figurera ſans peine la joie de Martin. Il voyoit déja dans ſon

imagination ſa boutique richement étoffée. Il avoit peine à compter le nombre de pratiques nouvelles qui s'empreſſeroient de l'employer, & tout l'argent que ſon travail alloit lui rapporter au bout de l'année.

Dans les tranſports extravagans de joie où le jettoient ces penſées, il apperçoit un cabaret. Allons, dit-il, en y entrant, il faut commencer à tirer de cet argent quelque plaiſir.

Il héſita quelques momens à demander du vin. Sa conſcience lui crioit à haute voix que le moment de jouir n'étoit pas encore arrivé ; qu'il falloit d'abord ſonger aux moyens de rembourſer, au tems preſcrit, les avances qu'on lui avoit

faites ; que jusqu'alors il n'étoit pas honnête d'en dépenser un sol, sans la plus grande nécessité. Il s'avançoit vers le seuil de la porte, prêt à céder à ces premiers mouvemens de droiture. Cependant, dit-il, en retournant sur ses talons, quand je dépenserois aujourd'hui trente sols pour me réjouir du bonheur qui m'attend, il me resteroit encore quatre-vingt-dix-neuf écus & demi. C'est plus qu'il n'en faut pour payer ma maîtrise, & me mettre en fonds ; & je puis, en un jour, réparer cette petite breche par mon travail.

C'est ainsi que déja le verre à la main, il cherchoit à étouffer ses reproches intérieurs. Mais, hélas !

le pauvre homme ! c'étoit le premier pas qui devoit l'entraîner à sa ruine.

Le lendemain une douce image du plaisir qu'il avoit goûté la veille dans le cabaret, vint se présenter à son esprit ; & il fit beaucoup moins de façons avec sa conscience pour dépenser encore trente sols de la même maniere. Il devoit lui rester quatre-vingt-dix-neuf écus.

Les jours suivans le goût de l'ivrognerie s'étoit si bien emparé de lui, qu'il prit, sans remords, trois écus l'un après l'autre, & les dépensa comme il avoit fait le premier. Car, se disoit-il à chaque séance, ce n'est que trente sols. Oh ! il m'en restera encore bien assez.

Telles étoient ſes paroles inſenſées pour répondre à la voix de ſa raiſon, qui, de tems-en-tems, ſe faiſoit entendre. Il ne conſidéroit pas que ſa fortune conſiſtoit en cent écus pleins, & que du ſage emploi de la moindre partie dépendoit l'utile deſtination de la ſomme entiere.

Vous voyez, mes amis, par quels degrés inſenſibles il ſe précipita dans une vie de débauche. Il ne trouvoit plus aucun plaiſir à travailler, uniquement occupé, comme il l'étoit, de ſa richeſſe actuelle, qui lui ſembloit inépuiſable. Cependant il ne tarda guere à s'appercevoir qu'elle diminuoit de jour en jour. Il ſentit avec effroi qu'il ne pouvoit plus

atteindre

atteindre ſon but, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence que ſon bienfaiteur lui prêtât cent nouveaux écus, après l'avoir vu diſſiper les premiers dans le déſordre.

Bourrelé de honte & de remords, plus il cherchoit à les étouffer dans le vin, plus il avançoit l'heure de ſa ruine. Enfin, il arriva ce funeſte moment, où dégoûté du travail, en horreur à lui-même, la vie lui devint inſupportable dans la perſpective de l'avenir effrayant qui s'ouvroit devant lui.

Il s'éloigna de ſa patrie, pourſuivi par les furies du déſeſpoir, & il alla ſe jetter dans un bande de voleurs, avec leſquels il commit toute ſorte de ſcélérateſſes. Mais le

ciel vengeur ne les laiſſa pas longtems impunies ; & une mort violente fut le dernier terme de ſes jours criminels.

Oh ! ſi le malheureux avoit écouté la premiere fois les avis de ſa raiſon, & les reproches de ſa conſcience ! tranquille aujourd'hui dans ſon état, il attendroit au ſein de l'aiſance & de l'honneur le repos d'une vieilleſſe fortunée.

Enfans, vous frémiſſez de ſa folie déplorable. Telle eſt cependant celle de la plupart des hommes dans l'emploi qu'ils font de la vie. Elle leur a été donnée pour la couler heureuſement dans les jouiſſances de la vertu ; & ils la prodiguent à toutes les diſſipations honteuſes du vice.

Ils penſent qu'il leur en reſtera toujours aſſez pour faire l'uſage glorieux aſſigné par le Créateur. Cependant les jours, les mois, les années s'écoulent, & ils ſe trouvent emportés par leurs paſſions au bout de leur carriere, ſans l'avoir remplie. Trop heureux encore ſi leur égarement ne les pouſſe pas à ſe plonger dans l'abyme du déſeſpoir.



LE FORGERON.

M. DE CREMY paſſant vers minuit devant l'attelier d'un pauvre Forgeron, entendit les coups redoublés de ſon marteau. Il voulut ſavoir ce qui le retenoit ſi tard à l'ouvrage, & s'il ne pouvoit gagner ſa vie du labeur de ſa journée, ſans le prolonger ſi avant dans la nuit.

Ce n'eſt pas pour moi que je travaille, répondit le Forgeron, c'eſt pour un de mes voiſins qui a eu le malheur d'être incendié. Je me leve deux heures plutôt, & je me couche deux heures plus tard tous les jours,

afin de donner à ce pauvre malheureux de foibles marques de mon attachement. Si je possédois quelque chose, je le partagerois avec lui ; mais je n'ai que mon enclume, & je ne puis pas la vendre, car c'est elle qui me fait vivre. En la frappant chaque jour quatre heures de plus qu'à l'ordinaire, cela fait par semaine la valeur de deux journées dont je puis céder le produit. Dieu merci, la besogne ne manque pas dans cette saison ; & quand on a des bras, il faut bien les faire servir à secourir son prochain.

Voilà qui est fort généreux de votre part, mon enfant, lui dit M. de Cremy ; car, selon toute

apparence, votre voiſin ne pourra jamais vous rendre ce que vous lui donnez.

Hélas ! Monſieur, je le crains pour lui plus que pour moi ; mais je ſuis bien sûr qu'il en feroit autant, ſi j'étois à ſa place.

M. de Cremy ne voulut pas le détourner plus long-tems de ſes occupations ; & lui ayant ſouhaité une bonne nuit, il le quitta.

Le lendemain, ayant tiré de ſes épargnes une ſomme de ſix cens livres : il la porta chez le Forgeron, dont il vouloit récompenſer la bienfaiſance, afin qu'il pût tirer ſon fer de la premiere main, entreprendre de plus grands ouvrages, & mettre ainſi en réſerve

quelques deniers du fruit de ſon travail pour les jours de ſa vieilleſſe.

Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque le Forgeron lui dit : Reprenez votre argent, Monſieur. Je n'en ai pas beſoin, puiſque je ne l'ai pas gagné. Je ſuis en état de payer le fer que j'emploie ; & s'il m'en faut davantage, le marchand me le donnera bien ſur mon billet. Ce ſeroit, de ma part, une grande ingratitude, de vouloir le priver du gain qu'il doit faire ſur ſa marchandiſe, lorſqu'il n'a pas craint de m'en avancer pour cent écus, dans le tems où je ne poſſédois que l'habit que j'ai ſur le corps. Vous avez un meilleur uſage à faire

de cette ſomme, en la prêtant ſans intérêt au pauvre incendié. Il pourra, par ce moyen, rétablir ſes affaires; & moi, je pourrai dormir alors tout mon ſaoul.

M. de Cremy n'ayant pu, malgré les plus vives inſtances, le faire revenir de ſon refus, ſuivit le conſeil qu'il lui avoit donné; & il eut le plaiſir de faire le bonheur d'une perſonne de plus que dans le premier projet de ſon cœur généreux.



L'ORPHELINE

BIENFAISANTE.

MADAME de Foubonne, après avoir perdu ſon mari, venoit encore de perdre un procès, au ſort duquel étoit attachée la plus grande partie de ſes biens. Elle fut obligée de vendre ce qui lui reſtoit de meubles & de bijoux; & en ayant placé le produit chez un banquier, elle ſe retira dans un village, pour y vivre avec économie de ſon modique revenu.

A peine avoit-elle paſſé quelques mois dans ſon obſcure retraite,

qu'elle apprit la fuite du dépositaire infidele des derniers débris de sa fortune. Qu'on se représente l'horreur de sa situation. Les chagrins & les maladies l'avoient rendue incapable de toute espece de travail; & après avoir passé ses plus belles années au sein de l'aisance & des plaisirs, il ne lui restoit d'autre ressource, dans un âge avancé, que d'entrer dans un hôpital, ou d'aller demander l'aumône.

Elle ne voyoit en effet autour d'elle personne qui daignât s'intéresser à son sort. Amenée par son époux d'un pays étranger, où elle avoit reçu la naissance, elle ne pouvoit solliciter des secours que d'un parent assez proche qu'elle avoit

attiré dans ſa nouvelle patrie, & dont elle avoit élevé la fortune par le crédit de ſon mari. Mais cet homme, d'une avarice ſordide, ne fut pas, comme on l'imagine, extrêmement ſenſible aux plaintes d'un autre, lorſ-qu'il ſe refuſoit à lui-même juſqu'aux premieres néceſſités de la vie.

Dans cette extrêmité cruelle, une jeune orpheline qu'elle avoit adop-tée pendant le cours de ſes proſ-pérités, & qu'elle n'avoit jamais pu ſe réſoudre à abandonner après ſes premiers revers, devint ſon Ange tutélaire. Les bontés dont Clotilde avoit éte comblée par Mde. de Fonbonne, firent naître dans ſon cœur le deſir généreux de lui en témoigner ſa reconnoiſſance.

Non, s'écria-t-elle, lorſque Mde. de Fonbonne lui propoſa de chercher un autre aſyle, non, je ne vous abandonne point tant que vous vivrez. Vous m'avez toujours traitée comme votre fille; & ſi j'ai deſiré de l'être dans votre bonheur, je le deſire encore plus dans vos peines.

Graces à vos largeſſes, je me vois abondamment pourvue de tout ce qui eſt néceſſaire à mon entretien. Vous m'avez donné des talens, je ferai ma gloire de les employer pour vous. Je ſais coudre & broder: avec de la ſanté & du courage, je puis gagner aſſez de pain pour nous deux.

Mde. de Fonbonne fut extrêmement touchée de cette déclaration. Elle

Elle embraſſa Clotilde, & conſentit à profiter de ſes offres.

Voilà donc Clotilde devenue à ſon tour la mere par adoption de ſon ancienne protectrice. Elle ne ſe bornoit pas à la nourrir du fruit d'un travail opiniâtre, elle la conſoloit dans ſa triſteſſe, la ſoulageoit dans ſes infirmités, & s'efforçoit, par les careſſes les plus tendres, de lui faire oublier les injuſtices du ſort.

La conſtance & l'ardeur de ſes ſoins ne ſe refroidirent pas un moment dans le cours de deux années que Mde. de Fonbonne jouit encore de ſes bienfaits; & lorſque la mort vint la ravir à ſa tendreſſe, elle donna les regrets les plus vifs de cette perte.

Quelques jours avant ce malheur

venoit auſſi de mourir ce riche avare, dont le cœur s'étoit montré ſi inſenſible à la voix du ſang & de la reconnoiſſance. Comme il ne pouvoit emporter avec lui ſes tréſors, il avoit cru réparer ſon ingratitude envers ſa parente, en les lui laiſſant par ſes dernieres diſpoſitions.

Mais ces ſecours étoient venus trop tard. Mde. de Fonbonne n'étoit plus en état d'en profiter. Elle n'avoit pas eu même la conſolation, en mourant, d'apprendre cette révolution dans ſa fortune, pour la faire tourner à l'avantage de la tendre Clotilde.

Cet héritage ſe trouvoit ainſi dévolu au domaine du Prince. Heureuſement les recherches ordinaires

en pareille occaſion firent parvenir à ſes oreilles la noble conduite de la généreuſe Orpheline.

Ah ! s'écria-t-il dans le premier mouvement de ſon cœur, elle eſt bien plus digne que moi de cet héritage. Je renonce à mes droits en faveurs des ſiens, & je me déclare ſon protecteur & ſon pere.

Toute la nation applaudit à ce jugement. Clotilde en recevant cette récompenſe pour ſa généroſité, l'employa à élever de jeunes orphelines comme elle, à qui elle ſe plaiſoit ſur-tout d'inſpirer les ſentimens qui la lui avoient méritée.



LES BOTTES

CROTTÉES.

Le jeune Conſtantin, fier de ſa haute naiſſance, ne ſe contentoit pas de mépriſer, dans ſon opinion, toutes les perſonnes d'une condition inférieure, il ſe donnoit quelquefois les airs de leur témoigner ouvertement ſes mépris. Il voyoit l'autre jour un domeſtique occupé à nettoyer les ſouliers de ſon pere. Fi, lui dit-il en paſſant, le vilain métier! Je ne voudrois pour rien au monde être décrotteur. Vous avez raiſon, Monſieur, lui répon-

dit Picard; auſſi j'eſpere bien n'être jamais le vôtre.

Le tems avoit été fort mauvais pendant toute la ſemaine, mais vers le midi le Ciel s'éclaircit, & Conſtantin obtint de ſon papa la permiſſion d'aller ſe promener à cheval; ce qui lui fit d'autant plus de plaiſir, que ſa cavalcade avoit été interrompue la veille par une pluie affreuſe; enſorte que ſes bottes n'avoient pas encore eu le tems de ſécher.

Tranſporté de ſa joie, il deſcendit précipitamment à la cuiſine, en criant d'un ton impérieux : Picard, je vais monter à cheval; cours nettoyer mes bottes. Eh bien! m'obéis-tu? Picard ne fit pas ſem-

blant de l'entendre, & continua tranquillement ſon déjeûner. Conſtantin eut beau s'emporter contre lui, & l'accabler des injures les plus groſſieres. Picard ſe contenta de lui répondre d'un grand ſang-froid : Je vous ai déja dit, Monſieur, que j'eſpérois bien n'être jamais votre décrotteur.

M. Conſtantin, voyant qu'il n'en pouvoit rien obtenir, malgré ſes menaces, retourna plein de rage vers ſon papa, lui porter des plaintes de cette déſobéiſſance. M. de Marſan qui ne pouvoit comprendre pourquoi ſon domeſtique refuſoit de remplir des fonctions compriſes dans ſon emploi, & dont il s'acquittoit tous les jours, ſans attendre

de nouveaux ordres, fit appeller Picard, qui lui raconta ce qui s'étoit paſſé entre Conſtantin & lui. Sa conduite fut approuvée de M. de Marſan; & après avoir blâmé celle de ſon fils, il lui dit qu'il n'avoit qu'à nettoyer ſes bottes de ſes propres mains, ou prendre le parti de reſter à l'hôtel. Il défendit en même-tems à tous les domeſtiques de l'aider dans cette opération. Cela vous apprendra, Monſieur, ajouta-t-il, combien il eſt cruel de ravaler des ſervices utiles à notre bien-être, dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnête, & des égards généreux. Si cet état vous paroît vil, vous l'anobiirez en l'exerçant aujourd'hui pour vous-même.

Cette ſentence convertit en un chagrin amer toute la joie que Conſtantin venoit d'éprouver. Il auroit bien voulu monter à cheval ; le tems étoit devenu ſi ſerein ! Mais décrotter lui-même ſes bottes ? Il ne pouvoit s'y réſoudre. D'un autre côté, ſon orgueil ne lui permettoit pas de ſortir avec des bottes crottées, pour être un objet de ridicule à tous les Cavaliers qu'il trouveroit ſur ſon chemin. Il s'adreſſa ſucceſſivement à tous les domeſtiques, dont il voulut corrompre, à prix d'argent, la fidélité ; mais aucun n'oſoit enfreindre les ordres de ſon maître. Ainſi Conſtantin fut obligé de reſter à la maiſon, juſqu'à ce que ſa fierté ſe fût enfin abaiſ-

ſée à remplir les conditions qu'on avoit exigées. Picard reprit de lui-même le lendemain ſes fonctions ordinaires : & Conſtantin, après les avoir exercées une fois, ne s'aviſa plus de chercher à les avilir.



LES CAQUETS.

AURÉLIE, quoique d'un naturel assez doux, avoit contracté un défaut bien cruel : c'étoit de rapporter publiquement tout ce qu'elle croyoit remarquer de mauvais dans les autres. L'inexpérience de son âge lui faisoit souvent interpréter d'une maniere fâcheuse les actions les plus innocentes. Un seul mot, une apparence légere lui suffisoient pour former d'injustes soupçons ; & à peine venoient-ils de s'établir dans son esprit, qu'elle couroit les ré-

pandre comme des faits avérés. Elle y ajoutoit même quelquefois les circonſtances que lui avoit prêté ſon imagination, pour ſe rendre la choſe vraiſemblable à elle-même. Vous devez penſer aiſément combien de maux furent produits par ſes récits indiſcrets. D'abord toutes les familles de ſon quartier furent brouillées enſemble. La diviſion ſe répandit enſuite dans chacune d'elles en particulier. Les maris & les femmes, les freres & les ſœurs, les maîtres & les domeſtiques étoient dans un état de guerre continuel. La confiance étoit ſoudain bannie des ſociétés où la petite fille entroit avec ſa mere. On n'oſoit plus ſe permettre devant elle le moindre

épanchement. Les perſonnes d'un caractere foible trembloient en ſa préſence, & n'en étoient pas plus diſpoſées à l'aimer. Celles qui avoient plus de fermeté dans l'eſprit, lui adreſſoient des reproches terribles. On en vint bientôt à lui fermer toutes les maiſons de la ville, comme à une malheureuſe créature atteinte de la peſte. Mais ni la haine, ni les humiliations ne pouvoient la corriger d'un défaut dont l'habitude s'étoit déja profondément enracinée dans ſon eſprit.

Cette gloire étoit réſervée à Dorothée, ſa couſine, la ſeule qui voulut encore recevoir ſes viſites, ou répondre à ſes invitations, dans l'eſpérance de la ramener d'un penchant

chant qui l'entraînoit au malheur de ſa vie entiere.

Aurélie étoit allée un jour la voir, & avoit paſſé une heure ou deux à lui raconter des hiſtoires malignes de toutes les jeunes Demoiſelles de ſa connoiſſance, malgré le dégoût que Dorothée témoignoit à l'écouter.

Maintenant, ma petite couſine, lui dit-elle, lorſqu'elle eut fini, faute de reſpiration, fais-moi auſſi des hiſtoires à ton tour. Tu vois une compagnie aſſez ridicule pour être en fonds d'anecdotes plaiſantes.

Ma chere Aurélie, lui répondit Dorothée, lorſque je vois mes amies, je me livre toute entiere au plaiſir de leur ſociété, ſans perdre

ma joie à remarquer leurs défauts. J'en reconnois d'ailleurs un ſi grand nombre en moi-même, que je n'ai guere le tems de m'embarraſſer de ceux des étrangers. Comme j'ai beſoin de leur indulgence, je leur accorde toute la mienne. J'aime mieux fixer mon attention ſur leurs bonnes qualités, afin de tâcher de les acquérir. Il me ſemble qu'il faut n'avoir rien à éclairer dans ſon propre cœur, pour porter le flambeau dans celui des autres. Je te félicite de cet état de perfection dont je ſuis malheureuſement bien éloignée. Continue, ma chere couſine, ces nobles fonctions d'un cenſeur charitable, qui veut rappeller le genre humain à la vertu, en lui montrant

la laideur du vice. Tu ne peux manquer de recueillir une bienveillance univerſelle pour des travaux ſi généreux.

Aurélie qui ſe voyoit devenue l'objet de la haine publique, ſentit aiſément les railleries piquantes de ſa couſine. Elle commença, dès ce moment, à faire des réflexions ſérieuſes ſur le danger de ſes indiſcrétions. Elle frémit d'horreur ſur elle-même, en retraçant devant ſes yeux tous les maux qu'elle avoit cauſés, & réſolut d'en arrêter le cours. Elle eut bien de la peine à ſe défaire de la coutume qu'elle avoit priſe, d'enviſager les choſes du côté ſeul qui pouvoit fournir matiere à des interprétations défavorables.

Mais quelles difficultés peuvent résister à une ferme & courageuse résolution ? Elle parvint enfin à ne tourner la pénétration de son esprit observateur, que vers les objets dignes de ses éloges ; & les jouissances odieuses de la malignité furent remplacées par une satisfaction bien plus pure & bien plus flatteuse. Elle étoit la premiere à présenter toutes les actions équivoques sous un point de vue qui les fît excuser. Lorsqu'elle ne pouvoit se les offrir à elle-même avec des couleurs favorables, peut-être, se disoit-elle, ne sais-je pas toutes les circonstances de cette aventure. On a eu sans doute des motifs louables que j'ignore. Enfin, si le cas n'étoit

ſuſceptible d'aucune indulgence, elle plaignoit le coupable, rejettoit ſa faute ſur une trop grande précipitation, ou ſur l'ignorance du mal qu'il pouvoit commettre.

Cependant elle fut bien long-tems encore à regagner les cœurs qu'elle avoit aliénés. Elle étoit déja parvenue à l'âge de s'établir, & perſonne ne ſe préſentoit pour l'épouſer. On l'avoit évitée avec tant de ſoin pendant des années entieres, qu'on avoit inſenſiblement perdu ſon ſouvenir, comme ſi ſa carriere eût été finie pour le monde.

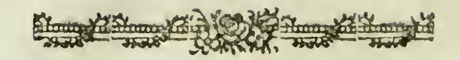
Elle ſe croyoit déja abandonnée à paſſer ſa vie dans une triſte ſolitude, privée des plaiſirs d'un heureux mariage, & d'une ſociété choiſie d'a-

mis, lorsqu'un étranger fort riche, adressé à son pere, l'ayant un jour entendu prendre le parti d'un absent qu'on accusoit, fut si touché de la bonté d'un caractere qui sympatisoit avec le sien, qu'il crut avoir trouvé la femme la plus propre à faire son bonheur. Il demanda sa main à ses parens, & mit à ses pieds la disposition de son cœur & de sa fortune.

Aurélie de plus en plus convaincue, par une double expérience, des désagrémens attachés au penchant cruel de dévoiler les fautes de ses semblables, & de la joie délicieuse qu'on trouve dans sa propre estime, & dans celle des gens de bien, en excusant, par une tendre indulgen-

ce, les foibleſſes de l'humanité ; propoſe tous les jours ſon exemple à ſes enfans, pour les garantir du malheur dont elle étoit prête à devenir la victime.

Elle m'a permis de le conſacrer dans de pareilles vues, à l'inſtruction de mes jeunes amies, s'il en eſt quelqu'une à qui cette leçon ſoit néceſſaire : ce que je ſuis bien éloigné de croire, d'après cette même leçon.



LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE.

VOICI le premier moment où je te vois ſeul, mon Charles. (*Charles veut baiſer la main de ſon pere : ſon pere l'embraſſe tendrement.*) Qu'as-tu fait depuis ſi long-tems que nous ſommes ſéparés ?

CHARLES.

Sans ceſſe tourmenté de mille & mille projets qui s'entre-détruiſoient les uns les autres, j'ai vécu dans

une irréfolution oifive, travaillant toujours, fans jamais rien faire, comme tous les jeunes gens d'une imagination ardente, qui n'ont point encore d'emploi qui les occupe.

LE PERE DE FAMILLE.

Je fuis content de te voir defirer le travail, & un état affuré; mais, mon fils, il faut attendre que l'arbre foit dans fa force, fi l'on veut qu'il porte des fruits.

CHARLES.

Eft-ce que la fageffe & les talens attendent toujours les années? Eft-il fi extraordinaire de voir un jeune homme, même de vingt ans...,

LE PERE DE FAMILLE.

Qui ſouvent a plus de connoiſſances & de vrai merite, que des vieillards courbés ſous le fardeau des ans ? D'accord. J'en conviens avec toi ; mais il eſt rare auſſi que dans un âge ſi tendre, on ait cette fermeté de caractere qui rend l'homme actif.

CHARLES.

Mais il eſt un tems où le jeune homme ſent une puiſſance irréſiſtible qui l'entraîne ; un feu dévorant nous brûle ; & dans mon cœur je me ſens la force de tranſplanter les montagnes.

LE PERE DE FAMILLE.

Et alors on entre dans un monde

où rien de tout cela n'exiſte, où tous vos pas ſont enchaînés, où l'on a ſans ceſſe à combattre l'envie, l'intérêt ſordide, le caprice, la ſtupidité brutale, & de vils préjugés. *Crois-moi*, la vertu la plus active, un cœur honnête, & les plus ſublimes vertus ne peuvent eſpérer aucun ſuccès, ſi l'on n'a pas, avec une conſtance infatigable, une intelligence preſque divine, qui ſache pénétrer le fourbe & le méchant. Et ces qualités, ſi rares dans l'homme le plus ſage, comment les ſoupçonner ſeulement dans le cœur brûlant & ſauvage d'un jeune homme!

Sais-tu à quoi je compare cette conſcience intime de vos forces? à un flambeau que, ſans être de-

mandé, vous portez indifféremment devant les enfans, les femmes, les vieillards, & dont le premier coup de vent éteint la lumiere. Je veux que la force de l'homme se concentre dans son cœur, comme le feu dans les entrailles de la pierre; toujours invisible, au premier choc l'œil est sûr d'en voir briller les étincelles. Tout ce que je dis là cependant, ce n'est point pour te laisser plus long-tems sans de réelles occupations. Aujourd'hui même, j'ai obtenu de l'emploi pour mon Charles.

CHARLES.

De l'emploi? O mon pere! que je vous remercie!

LE PERE DE FAMILLE.

Sois perſuadé que la plus grande joie d'un pere eſt de rendre ſes enfans heureux.

CHARLES.

Je vous aſſure que ſi jamais le travail & la bonne volonté ſont récompenſés par le ſuccès, vous n'aurez point à rougir de votre fils.

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte aſſez ſur ton zele, pour être perſuadé que tu ne regarderas jamais aucune affaire comme indigne de tes ſoins ; car la plus légere négligence peut avoir des ſuites funeſtes.

CHARLES.

Je ſens tout ce qu'exige l'honneur de mon Prince, & le bien de toute une nation.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt une grande affaire, mon fils, qui doit occuper tout entier un cœur honnête & ſenſible ; & pour que tes conſeils ſoient toujours propres aux circonſtances, obſerve, étudie l'eſprit de ta nation : cherche à découvrir ſa force, ſa foibleſſe, & conſulte toujours ceux dont un long âge a mûri l'expérience. Ainſi tu n'auras jamais à craindre de mal employer tes connoiſſances ; ce qui arrive ſouvent à la jeuneſſe, rem-

plie même de la meilleure volonté.

CHARLES.

Je me ſuis formé des principes sûrs.

LE PERE DE FAMILLE.

Garde-toi d'établir de nouveaux ſyſtêmes ; mais attaque les injuſtices & les préjugés. Déracine-les dans le cœur des hommes, ſi tu crains des peines inutiles. En général ne fais guere ſonner tes projets, & n'éleve point ta gloire ſur l'imprudence de tes rivaux. Ne blâme perſonne, agis en ſilence.

CHARLES.

J'ai ſouvent remarqué que le deſir d'imiter d'un côté, & le deſir

de blâmer de l'autre, font des vices très-ordinaires ; & que ces imitateurs enthoufiaftes, ou ces critiques envieux, reftent dans l'inaction, en s'annonçant à grand bruit, & déployant un ennuyeux étalage de paroles bruyantes.

LE PERE DE FAMILLE.

Je voudrois même..... Mais je commence à devenir fi verbeux. C'eft le cœur d'un pere qui s'épanche.

CHARLES.

O mon pere ! pourriez-vous donner à votre fils trop de guides, pour conduire fes pas inexpérimentés, dans la noble carriere qui s'ouvre

devant lui ; car vos ſages conſeils ſeront mes guides.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, mon fils, ſois donc toujours vrai. C'eſt la baſe de tous les principes. Ne cherche pas même le bien public par un chemin détourné ; & ſi jamais quelque intrigant vouloit t'en perſuader la néceſſité, abandonne-le à ſes remords, & regarde-le toujours comme un ennemi caché de ton Souverain.

CHARLES.

Que je ſens mon cœur ſoulagé ! Comme je vais employer, pour ma patrie, toutes les obſervations que j'ai déja faites ! Avec quelle force

j'éleverai la voix contre les abus !

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien ; mais ſonge, ſonge, mon fils, que les hommes tendent en vain à la perfection, & que le grand art, le grand effort du génie, eſt de choiſir entre pluſieurs maux, le moindre.

CHARLES.

Aidé de vos leçons & de votre expérience, je parviendrai bientôt à des places encore plus diſtinguées.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aimerois mieux que tu penſaſſes plutôt à devenir un homme utile. Toujours s'avancer, & quit-

ter une place où l'on eſt ſouvent néceſſaire, pour en occuper une autre, dans laquelle on ne l'eſt pas autant, c'eſt trahir ſa patrie, s'avilir, & dégrader ſon propre mérite. Etre grand, c'eſt être ſeulement tout ce qu'on doit être.

Au reſte, ne t'imagine pas que de cette maniere tu ne rencontreras jamais d'obſtacles; tu ſuccomberas peut-être écraſé du poids de tes bienfaits; tu reſteras ignoré. — Et par des diſcours envenimés, la calomnie prêtera même à tes bonnes intentions des interprétations ſiniſtres. Mais ne perds jamais courage; marche hardiment dans tes deſſeins: un tems viendra où l'on recherchera tes conſeils;

& ſi ton attente eſt trompée, la conſcience de tes vertus ſera toujours ta récompenſe.

Traduit du Pere de Famille Allemand, par l'Édit.



JULIEN ET ROSINE.

UN jour que M. de Lorme s'amufoit à lire dans un coin du fallon, où fa femme & fa fille travailloient en filence à quelque ouvrage de broderie, leur petit Julien arrive effoufflé, les yeux troubles de larmes, les cheveux en défordre, fon habit jetté en travers fur fes épaules, & l'un de fes bas roulé fur le talon. Il tenoit une raquette à la main : Ma petite Maman, venez, venez vîte chez la pauvre mere de Chriftophe & de Fréderic.

Ah Maman, ils n'ont rien mangé

de la journée. Fréderic m'a prié de jouer à la balle avec lui pour oublier qu'il avoit faim. Et ils n'auront à dîner que demain après le marché. Je leur ai offert tout mon argent. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas voulu le prendre, & je leur ai dit : Venez avec moi, vous verrez. — Aussi-tôt ils ont répondu que nous les avions encore secourus la semaine derniere, & qu'ils n'osoient venir si souvent vous importuner ; & puis, la pauvre mere Martin s'est mise à pleurer.... Mais il ne faut pas que je pleure, car mon papa travaille — (*en pleurant encore plus fort.*) Ah, ma sœur, si tu l'avois vue, tu aurois aussi pleuré, je t'assure. Et Julien en se baissant

vers elle, prit un coin de ſon tablier pour s'eſſuyer les yeux.

La mere attendrie laiſſa tomber ſon ouvrage de ſes mains, en regardant ſon cher Julien ; & le pere pour cacher une larme, ſe couvrit les yeux de ſon livre.

Venez, mes enfans, leur dit la mere en les ſerrant tous deux contre ſon cœur ; allons voir ſi nous pourrons ſoulager ces pauvres malheureux.

Pendant que Fréderic, Chriſtophe & leur mere éplorée, embraſſoient les genoux de leur bienfaitrice ; Roſine tira doucement ſon frere par le pan de ſon habit, & lui dit bas à l'oreille : Ecoute, tu ſais bien ce petit gâteau que ma

bonne nous a donné pour le goûter. Ah mon Dieu, s'écria Julien en se retournant tout-à-coup, cela est vrai ! tâche d'amuser ici maman sans faire semblant de rien. Je cours le chercher. — Le voilà, reprit Rosine, baisse-toi. Et Rosine soulevant en cachette le chapeau de Fréderic qui s'étoit par hazard trouvé sur la table, fit remarquer à Julien le petit gâteau que sa main légere avoit adroitement glissé par-dessous.

Par l'Édit.



LA SÉPARATION.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMTE DE MONHEIM *entrant du côté opposé.*

LE COMTE DE MONHEIM.

AVEZ-VOUS eu la bonté de réfléchir à mes propositions?

LE PERE DE FAMILLE.

Non; car il n'y a point à réfléchir. Quand deux êtres, qui se sont jurés une éternelle fidélité, & qu'un enfant, le fruit de leur tendresse mutuelle, force à maintenir leurs

ſermens, veulent ſe ſéparer, ſur quoi peut-on réfléchir alors ? Que peut-on faire ?

LE COMTE DE MONHEIM.

Auſſi mon deſſein eſt ſi ferme, qu'il ne dépend plus, en ce moment, que de quelques formalités.

LE PERE DE FAMILLE *ſonne.*

Soit. (*Un Domeſtique entre.*) Faites deſcendre ma fille. (*Le Domeſtique va pour ſortir, le Pere de Famille le rappelle, & lui parle bas. Le Domeſtique ſort.*)

LE COMTE DE MONHEIM.

Agréez-vous les offres que j'ai faites pour ſa penſion ?

LE PERE DE FAMILLE.

Comme vous voudrez : je re-

prends ma fille chez moi, & j'espere qu'elle ne manquera jamais de rien.

LE COMTE DE MONHEIM.

Cependant il est juste de prendre des arrangemens.

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien, arrangez cela vous-même au gré de vos desirs.

LE COMTE DE MONHEIM (*prenant la plume.*)

J'aurai fini en deux mots. (*Il s'assied pour écrire.*)

SOPHIE (*arrive.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Tu devines sans doute, ma fille, pourquoi je t'ai fait appeller?

SOPHIE.

Oui ; & au point où en ſont les choſes, j'attends ce moment avec plaiſir.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous voulez donc abſolument me donner ce chagrin ?

SOPHIE.

Je ne puis me réſoudre à vivre davantage avec lui.

LE COMTE DE MONHEIM.

(*Se leve, & donne un papier au Pere de Famille.*)

Le voici.

LE PERE DE FAMILLE.

Ainſi tous les deux vous renoncez l'un à l'autre, & le Comte de

Monheim vous accorde une penſion de quatre mille florins. Eſt - ce là votre volonté à l'un & à l'autre ?

SOPHIE.

J'en ſuis très-contente.

LE COMTE DE MONHEIM.

Certainement.

LE PERE DE FAMILLE.

Il eſt donc inutile de vous faire davantage aucune remontrance.

SOPHIE.

Mon Pere.....

LE COMTE DE MONHEIM.

Ma réſolution eſt ferme.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut donc bien, malgré moi, y conſentir. Allez ſigner cet écrit.

(*Ils ſignent.*) Voilà qui eſt donc terminé ; cependant voici encore une difficulté. Avec lequel des deux reſtera l'enfant ?

SOPHIE. } *enſemble* { Je ſuis Mere.
LE C. DE MONHEIM } *enſemble* { Je ſuis Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela eſt vrai. — Vos droits ſont les mêmes, voilà pourquoi ...

SOPHIE.

On m'arracheroit plutôt la vie que mon enfant.

LE COMTE DE MONHEIM.

Le fils eſt à moi, — & je ne conſentirai jamais. ...

LE PERE DE FAMILLE.

Voyez-vous, mes enfans, ceci

devroit vous apprendre — vous forcer à renoncer à vos cruels desseins. Des cœurs sensibles qui se confondent ainsi dans un enfant, ne sont point ennemis; ce ne peut être qu'un mal-entendu. (*Il prend le papier.*) Faut-il le déchirer?

LE COMTE DE MONHEIM.

Gardez-vous-en bien.

SOPHIE.

Non, non, mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut cependant vous décider. Voulez-vous que l'enfant choisisse entre vous deux?

SOPHIE.

Oh, je le veux bien.

LE COMTE DE MONHEIM.

Et moi aussi.

(*Le Pere de Famille sort.*)

LE COMTE DE MONHEIM.

Au reste, je souhaite que vous viviez heureuse, je me sépare sans nourrir aucun sentiment de haine.

SOPHIE.

Puissiez-vous trouver à l'avenir un bonheur, que vous trouviez jadis près de moi, & qu'enfin vous n'y pouvez plus trouver. (*Le Pere de Famille rentre avec l'enfant, Sophie court au-devant de son fils, & le caresse.*) N'est-ce pas, tu restes avec moi ?

FRÉDERIC.

Oui Maman, oui ma chere Maman ?

LE COMTE DE MONHEIM (*le prend dans ses bras.*)

Tu veux donc me quitter, mon fils ?

FRÉDERIC.

Non Papa, je veux rester avec toi.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais, mon petit ami, ton Pere & ta Mere se séparent pour toujours, & il faut que tu leur dises, avec lequel des deux tu veux rester.

SOPHIE.

C'est avec moi, n'est-il pas vrai ?

Le Comte de Monheim.

Avec moi, mon enfant ?

Fréderic.

Avec Papa & avec Maman. (*Ils ſe détournent tous deux ; le Pere de Famille s'en apperçoit. Courte pauſe.*) Mais pourquoi avez-vous ainſi tous deux l'air ſi fâché ? Vous Papa & Maman qui étiez autrefois ſi bons ! .... (*d'un ton careſſant & les tirant à lui tous les deux par leurs habits.*) Vous ne vous en irez pas. Vous reſterez tous deux avec moi. (*Le Pere & la Mere ſe baiſſant en même-tems pour embraſſer leur enfant, ſe rencontrent, ſe regardent avec attendriſſement, & s'embraſſent.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Je te remercie, Nature, tu ne m'as point abandonné !

LE COMTE DE MONHEIM.

Veux-tu me pardonner ?

SOPHIE.

J'oublie tout. (*Ils s'embraſſent avec tranſport.*)

LE PERE DE FAMILLE.

(*Souleve l'enfant dans ſes bras pour qu'il les embraſſe en même-tems tous les deux.*)

Voulez-vous encore vous ſéparer ?

SOPHIE.

Non mon Pere.

LE COMTE DE MONHEIM.

Ce tendre lien nous réunit à ja-

mais. Oui, je t'aime ; oui, je ſuis heureux.

LE PERE DE FAMILLE (*eſſuyant ſes larmes de ſes mains.*)

Mes enfans, ce ſont les douces larmes d'un Pere.

Traduit du Pere de Famille Allemand, par l'Édit.

L'ÉCOLE

DES MARÂTRES.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE FLEURY.

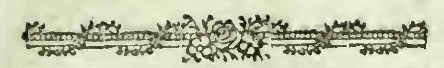
Mde. DE FLEURY.

FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, } *Enfans de M. de Fleury.*

CASIMIR, PROSPER, } *Enfans de Mde. de Fleury.*

DUMONT, *domestique.*

La Scene se passe dans le jardin de M. de Fleury.



L'ÉCOLE *DES MARATRES.*

DRAME EN UN ACTE.



SCENE I.

FABIEN.

Le voilà donc ce jardin, où je n'étois pas entré il y a plus de six mois ! Que je sens de plaisir à le revoir encore ! Voici le petit pavillon, où j'allois si souvent déjeûner avec ma chere maman ! Ah ! si elle vivoit aujourd'hui, quelle joie pour

nous deux ! Elle me prendroit dans ſes bras, elle me careſſeroit ! Et moi, que j'aurois de choſes à lui dire ! Mais, hélas ! (*il ſe met à pleurer.*) je l'ai perdue. Je ne puis l'aimer que hors de ce monde. Ma chere maman, ne ſaurois-tu au moins m'entendre, ſi tu ne dois plus revenir auprès de ton Fabien ? Regarde. A ta place dans la maiſon, demeure à préſent une Marâtre. Cela doit faire une bien méchante femme ! Pauvre enfant ! que vais-je devenir ? Je n'oſerai jamais lever les yeux ſur elle. Encore ſi j'avois pu reſter toujours auprès de mon grand-papa ! Mais non, l'on veut que je revienne ici, quand maman n'y eſt plus. Ah ! je ne ſaurois y

refter ; je ne veux que voir mon papa, & mes fœurs, les embraffer ; & puis je m'en irai, oui je m'en irai, je m'en irai.

SCENE II.

FABIEN, DUMONT.

DUMONT.

EST-CE vous, M. Fabien ? Vous voilà donc de retour ? Comment cela va-t-il ?

FABIEN.

Pas mal, mon cher Dumont. Et toi, comment te portes-tu ?

DUMONT.

Fort bien, vraiment. Aucun Mé-

decin n'a eu de mes pieces. Toutes mes tiſannes m'ont été fournies par le marchand de vin. Mais qu'eſt-ce donc, M. Fabien ? Vous avez déja les yeux rouges. Je crois que vous avez pleuré.

FABIEN (*en s'eſſuyant les yeux.*)

Moi, pleurer ?

DUMONT.

Oh ! oui, vous avez beau dire. Voilà encore des larmes qui reviennent. Qu'avez-vous ? Eſt-ce qu'il vous eſt arrivé quelque malheur ?

FABIEN.

Non, mon ami, aucun depuis que je m'en ſuis allé.

DUMONT.

Ah ! je comprends. Vous êtes fâché d'avoir quitté votre grand-papa.

FABIEN.

Je n'en ferois point fâché, si j'avois retrouvé ici ma chere maman.

DUMONT.

Malheureusement, vous ne la reverrez plus. Mais pourquoi pleurer ? Vous en avez déja une autre.

FABIEN.

Une Marâtre veux-tu dire ? Ah ! Dumont, si je pouvois m'empêcher de la voir ! Mais dis-moi, comment font mes pauvres sœurs ?

DUMONT.

Comment elles font ? Oh dame !

on les tient en respect. A six heures du matin il faut qu'elles soient levées. Certes, je ne leur conseillerois pas de rester au lit. Elles paieroient cher leur sommeil.

FABIEN.

Et qu'ont-elles à faire de si bonne heure ?

DUMONT.

Leur Marâtre sait y pourvoir. Il n'y a pas à repliquer : chacun a son emploi dans la maison. Madame de Fleury nous mene tous comme des esclaves. Moi, qui n'avois qu'à veiller sur le ménage, ne faut-il pas que je sois gouverné comme les autres ? Aussi,

combien je la hais ! Je ſuis deſcendu à ſept heures dans le jardin. Elle y étoit avant moi ; & vos ſœurs travailloient de toutes leurs forces à ſes côtés.

FABIEN.

Et à quoi donc ?

DUMONT.

A des ouvrages de couture pour la nouvelle famille.

FABIEN.

On me l'avoit bien dit que les Marâtres tourmentoient les enfans de leurs maris, pour ménager leurs propres enfans. On voudra auſſi me faire travailler pour eux, j'imagine. Mais qu'eſt devenu mon

jardin ? Où ſont mes tulipes & mes œillets ? Je ne vois plus rien.

DUMONT.

Oh ! tout cela a été emporté.

FABIEN.

Et par qui ?

DUMONT.

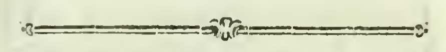
Vraiment, par vos beaux-freres. Ils paſſent ici leur vie. Ils ont tout fourragé.

FABIEN.

O mon Dieu ! je n'ai donc plus mes jolies fleurs. Les méchans petits garçons me les ont volées. Il ne leur reſte plus qu'à me chaſſer moi-même de mon jardin.

DUMONT.

Tenez, les voici qui viennent.



SCENE III.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN, DUMONT.

CASIMIR (*bas à Prosper.*)

PROSPER, quel eſt cet enfant qui parle avec Dumont? Âh ſi c'étoit Fabien !

PROSPER (*bas à Dumont.*)

Eſt-ce lui ?

DUMONT (*ſéchement.*)

Oui, Meſſieurs.

CASIMIR.

O mon frere, ſois le bien-venu! Nous avons bien deſiré ton arrivée. (*Il court à lui les bras ouverts.*)

FABIEN (*en ſe détournant.*)

Eſt-ce que nous nous connoiſſons depuis ſi long-tems, pour que vous veniez m'embraſſer?

CASIMIR.

Nous ne nous connoiſſons pas encore, mais nous ſommes freres.

FABIEN.

Beaux-freres, Monſieur, s'il vous plaît.

CASIMIR.

Eh, Fabien, laiſſe-là ce vilain mot

mot de *beaux*. Ton papa aime notre maman ; notre maman aime ton papa : eſt-ce que nous ne nous aimerions pas auſſi les uns les autres ? Ils ſont mari & femme, pourquoi ne ſerions-nous pas freres ?

FABIEN.

Si nous ſommes freres, avez-vous plus de droit que moi dans ce jardin ?

PROSPER (*à part.*)

Oh, comme il eſt querelleur !

CASIMIR.

Ton papa nous a permis d'y travailler.

FABIEN.

J'y étois avant vous, & certainement vous ne m'en chaſſerez pas.

PROSPER.

Allons-nous-en, Casimir, qu'il reste-là tout seul avec sa mauvaise humeur.

CASIMIR.

Non, Prosper, il ne faut pas le quitter sans être bons amis.

PROSPER.

Veux-tu que ce méchant nous dise encore des choses désagréables ?

FABIEN.

Moi, je serois un méchant, dites-vous ?

PROSPER.

Oui, vous l'êtes. Et non-seulement un méchant, mais un envieux, un jaloux, un......

FABIEN (*s'avançant vers lui.*)

Vous osez m'insulter, & dans mon jardin encore ?

PROSPER.

C'est vous qui avez commencé. Mais je ne vous crains pas. Entendez-vous ?

CASIMIR (*arrêtant Prosper.*)

Y penses-tu, Prosper ? Te battre contre ton frere ? Viens, viens. N'allons pas causer du chagrin à notre nouveau papa, sur-tout le jour de l'arrivée de son fils.

(*Il l'entraîne avec lui.*)

PROSPER.

Eh bien, je cours le dire à maman.

SCENE IV.

FABIEN, DUMONT.

FABIEN.

HÉLAS ! voilà déjà mes peines qui commencent. Ils vont porter des plaintes à leur mere. Ils lui diront que je viens de les insulter. Leur mere ſaura bien tourner l'eſprit de mon papa, & tout retombera ſur moi ſeul. Ah, pauvre petit malheureux que je ſuis ! N'eſt-il pas vrai, Dumont, je ſuis bien à plaindre ?

DUMONT.

Il n'eſt que trop vrai ; mais n'ayez

pas peur ; je vous ſoutiendrai toujours. Nous ſerons bien en force contre ces petits étrangers.

FABIEN.

Oui, mais mon papa.

DUMONT.

Laiſſez-moi faire, nous l'aurons bientôt mis de notre parti. Je ſais mille petites fredaines de ces Meſſieurs : je les lui conterai. Je lui dirai qu'ils ont gâté votre jardin, qu'ils vous ont dit des injures. J'arrangerai cela de maniere qu'ils n'auront pas beau jeu.

FABIEN.

Tu me reſteras donc toujours attaché, mon cher ami ?

DUMONT.

Auſſi vrai que je m'appelle Dumont.

FABIEN.

Ah ! je te remercie. Je trouve encore quelqu'un pour me ſoutenir, quand je n'ai plus maman ! Mais as-tu vu comme ils étoient bien habillés ? Ils ont des veſtes ſuperbes. Sais-tu d'où elles leur viennent ?

DUMONT.

C'eſt leur mere qui les a brodées.

FABIEN.

Oui, elle ſera toujours occupée de ſes favoris : ils ſeront vêtus comme des Princes. Mais qui eſt-ce qui brodera une veſte pour moi ?

DUMONT.

Si vous voulez en avoir, je crains bien que vous ne ſoyez obligé de la broder vous-même.

FABIEN.

N'eſt-il pas vrai que leurs habits ſont auſſi tout neufs ?

DUMONT.

Certainement. Votre pere les a fait habiller de la tête aux pieds le jour de ſon mariage.

FABIEN.

Oh ! il ne m'a pas fait habiller, moi. On m'a laiſſé à la campagne pour me laiſſer courir avec ce miſérable ſurtout. Cela eſt trop fort,

je ne peux plus y tenir. Je n'ai plus de maman, & mon papa m'oublie. Ah ! Dumont, il ne me reste que toi.

DUMONT.

Tranquillisez-vous. Les choses tourneront peut-être mieux que vous ne pensez. Mais il faut aller trouver votre Marâtre. Suivez-moi. Songez à vous présenter à elle de bonne grace, & à lui baiser la main.

FABIEN.

Je ne pourrai jamais le faire.

DUMONT.

Il le faut absolument. Prenez toujours auprès d'elle une physionomie riante, même quand votre

cœur n'y ſeroit pas. C'eſt ainſi que j'en uſe avec elle, bien que je la déteſte. Croyez-vous qu'elle me défend d'aller au cabaret, moi qui avois pris l'habitude d'y paſſer la moitié de la journée, du vivant de Madame votre mere ? C'étoit une femme cela ! Les choſes ont bien changé ; il faut changer avec elles. Patience. Lorſque nous ſerons ſeuls, je vous dirai ce que vous aurez de plus à faire. Venez ſeulement.

FABIEN.

Voit-on à mes yeux que j'aie pleuré ?

DUMONT.

Eh, vous pleurez encore !

FABIEN.

Je ne veux donc pas l'aller trouver à préfent. Elle me demanderoit pourquoi je pleure. Qu'aurois-je à lui dire ?

DUMONT.

Vous lui diriez qu'en entrant ici, vous avez penfé à votre maman, & que vous l'avez tant regrettée que les larmes vous en font venues aux yeux.

FABIEN.

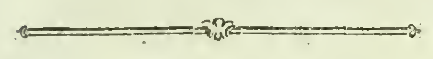
Mais fi elle commence par la querelle que j'ai eue avec fes enfans ?

DUMONT.

Vous lui direz qu'ils l'ont enga-

gée, & vous m'appellerez en témoignage. Mais la voici qui vient. Allez à ſa rencontre.

(*Il s'éloigne.*)



SCENE V.

Mde. DE FLEURY, FABIEN.

Mde. DE FLEURY (*avec empreſſement.*)

Où eſt-il ? où eſt-il ? (*Elle l'apperçoit.*) Eſt-ce toi, mon cher Fabien ? J'ai donc enfin réuni toute ma nouvelle famille.

(*Il lui baiſe la main ; elle le prend dans ſes bras, le preſſe contre ſon cœur, & l'embraſſe avec tendreſſe.*)

(*En le regardant avec amitié.*)
L'heureuſe phyſionomie ! Que je me réjouis de pouvoir nommer mon fils un ſi aimable enfant !

FABIEN.

Je voudrois bien auſſi pouvoir me réjouir ; mais, hélas !

Mde. DE FLEURY.

Qu'eſt-ce donc, mon petit ami ? Tu me parois bien triſte.

(*Fabien ſe met à pleurer ſans lui répondre.*)

Mde. DE FLEURY.

Tu te détournes, tu pleures ? D'où viennent ces larmes ? Mon cher Fabien, n'as-tu pas de confiance

ſiance en moi ? Ne veux-tu pas me dire ce que tu as ſur le cœur ?

FABIEN.

Ce n'eſt rien, rien du tout.

Mde. DE FLEURY.

C'en eſt trop pour m'affliger. Dis-moi ton chagrin, que je te conſole. Si ton papa ou tes ſœurs venoient en ce moment, & qu'ils te viſſent dans la triſteſſe, ils pourroient croire qu'il t'eſt arrivé quelque accident fâcheux. Ah ! ils ſe ſont promis bien de la joie de ton arrivée. Eſt-ce que tu ſerois fâché de les embraſſer ?

FABIEN.

Que me dites-vous ? je n'aurai

plus d'autre plaisir. Mais pourrez-vous aussi me faire embrasser maman ? C'est elle que je pleure.

Mde. DE FLEURY.

Il y a six mois que tu l'as perdue, & tu la pleures encore ?

FABIEN.

Ah ! toujours, toute ma vie. (*Avec des sanglots.*) O maman, ma chere maman !

Mde. DE FLEURY.

N'en parlons plus, mon cher ami, puisque c'est renouveller toutes tes douleurs.

FABIEN.

Non, non, au contraire, parlons-en, je vous prie, pour me

ſoulager. Voudriez-vous que ſi-tôt après votre mort, vos enfans vous euſſent déja oubliée ?

Mde. DE FLEURY.

Excellente petite créature ! (*Elle l'embraſſe.*) Tu l'aimois donc bien ta maman ?

FABIEN.

Je le ſens mieux encore, depuis que je ne l'ai plus. Elle étoit ſi bonne & ſi douce !

Mde. DE FLEURY.

Je voudrois pouvoir la rendre à tes regrets ; ou plutôt je veux prendre ſa place dans ton cœur. Je veux t'aimer comme elle, & te rendre les mêmes ſoins.

FABIEN.

Mais ce ne ſera jamais vous qui m'aurez fait naître, qui m'aurez nourri de votre lait, qui m'aurez élevé dans mon berceau. Elle étoit ma mere, & vous n'êtes que ma Marâtre.

Mde. DE FLEURY.

Pourquoi m'appelles-tu de ce nom ? je ne t'ai pas appellé mon beau-fils.

FABIEN.

Pardonnez-moi, je vous prie. Ce n'étoit pas pour vous fâcher. Vous me ſemblez auſſi bien aimable & bien careſſante. Mais vous avez des enfans à vous, &

vous les aimerez toujours plus que moi.

Mde. DE FLEURY.

Tu ne t'appercevras jamais de la différence. Quelques jours encore pour nous mieux connoître, & tu verras si tu ne te croiras pas toi-même mon propre fils.

FABIEN.

Oh ! si cela pouvoit arriver sans oublier maman !

Mde. DE FLEURY.

Je ne demande pas que tu l'oublies ; au contraire, nous en parlerons tous les jours. Je veux que ta tendresse pour elle serve d'émulation & d'exemple à mes enfans. Viens, viens, je brûle de te les présenter.

FABIEN.

Oh ! je les ai vus. Ne vous ont-ils pas déja porté des plaintes contre moi ?

Mde. DE FLEURY.

Non, mon ami, aucune. Eſt-ce que vous auriez eu quelque différend ? J'en ſerois au déſeſpoir. Tous mes plus vifs deſirs ſont de vous voir tendrement unis, & attachés les uns aux autres, comme de véritables freres.

FABIEN.

Je ne demande pas mieux que d'aimer. Cela fait tant de plaiſir ! Mais où eſt mon papa ! où ſont mes ſœurs ? Faites-les-moi voir, que je les embraſſe.

Mde. DE FLEURY.

Ton papa ne tardera pas à revenir. Il eſt allé terminer quelques affaires, pour avoir tout le reſte de la journée à te donner. Mais, en attendant, je peux te mener auprès de tes ſœurs. Elles t'apprendront ce que tu dois penſer ſur mon compte.

FABIEN.

Je veux bien qu'elles me parlent de vous; mais qu'elles me parlent d'abord de notre pauvre maman.

(*Ils ſortent enſemble ſans voir Proſper & Caſimir qui s'avancent d'un autre côté.*)

SCENE VI.

CASIMIR, PROSPER.

PROSPER.

POURQUOI m'empêcher d'aller me plaindre à maman ? Moi, l'ami de ce petit vaurien ? Je ne le ferai jamais. Auſſi-tôt que ſon pere ſera de retour, je veux lui dire combien il a été hargneux & querelleur, pour qu'il lui apprenne à ſe bien conduire envers nous.

CASIMIR.

Mais crois-tu que notre papa ne ſera pas chagrin de cette querelle ? Et ſerois-tu content de toi, ſi tu l'affligeois.

PROSPER.

J'en aurois certainement du regret; cependant comment faire? Si ce petit homme n'eſt pas corrigé dès le premier jour, ce ſera des diſputes éternelles dans la maiſon. Il cherchera ſans ceſſe à nous mortifier. Moi, je ne ſuis pas endurant. Je me fâcherai, je lui apprendrai ce qu'il doit ſavoir; & s'il s'aviſe de prendre un ton comme tout-à-l'heure......

CASIMIR.

Que dis-tu Proſper? J'eſpere que tu n'as pas envie de le battre.

PROSPER.

Mais tu n'entends pas que je me laiſſe battre par lui, j'imagine?

CASIMIR.

Non, certainement.

PROSPER.

Quel parti faut-il donc que je prenne ?

CASIMIR.

Nous verrons dans le tems. Pour aujourd'hui, il feroit cruel de troubler la joie de fon pere.

PROSPER.

Que ce foit aujourd'hui ou demain, cela revient au même. Non, non, le plutôt fera le mieux.

CASIMIR.

Mon frere, je t'en fupplie, attends encore. Fabien n'eft sûrement pas fi méchant que tu le penfes.

PROSPER.

D'où le ſais-tu ? Je le connois peut-être auſſi-bien que toi.

CASIMIR.

Son pere & ſes ſœurs nous en ont toujours parlé comme d'un enfant très-doux & très-complaiſant, qui n'avoit d'autre plaiſir que de ſe faire aimer de tout le monde.

PROSPER.

Vraiment oui, en me tournant le dos quand je veux l'embraſſer.

CASIMIR.

Il ne nous connoît pas encore. Il a pu ſe figurer que nous étions des *frerâtre*.

PROSPER.

Comment pouvoit-il le croire ? Nous ne lui avons laiſſé voir que des ſentimens d'amitié.

CASIMIR.

Il étoit peut-être dans un moment de chagrin.

PROSPER.

Et ſommes-nous faits pour ſouffrir de ſon humeur ?

CASIMIR.

Il faut bien ſe pardonner quelque choſe entre freres.

PROSPER.

Il ſemble qu'il dédaigne de nous regarder comme les ſiens.

CASIMIR.

Non, je ne lui ai point trouvé

cet air de hauteur que tu lui ſuppoſe.

PROSPER.

Qu'il y prenne garde, je ne lui en paſſerai aucun. Mais le voici qui vient avec ſes ſœurs. Je me retire. Je ne puis me ſouffrir auprès de lui.

CASIMIR.

Attendons-les, mon frere, & prenons part à leur joie.

PROSPER.

Non, je pourrois la troubler. Je m'en vais. (*Il ſort..*)

CASIMIR.

Eh bien, je te ſuis. (*En ſortant.*) Il faut que je tâche d'adoucir ſon eſprit.

SCENE VII.

FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

PRISCILLE (*en ſerrant la main de Fabien.*)

POURQUOI t'affliger encore ? Hélas ! mon frere, toutes nos plaintes ne ſauroient nous rendre notre maman.

FABIEN.

Mais au moins promettez-moi que nous penſerons à elle toutes les fois que nous ſerons enſemble.

PRISCILLE.

Oui, Fabien, je croirai toujours la voir au milieu de nous, comme pendant ſa vie.

FABIEN.

(Prenant la main de Priſcille & d'Agathe, & les regardant avec tendreſſe.)

Mes cheres ſœurs, cette penſée double le plaiſir que je ſens à vous retrouver.

PRISCILLE.

Auſſi j'ai bien ſoupiré après toi, je t'aſſure.

AGATHE.

Et moi auſſi, mon frere. Nous pourrons à préſent jouer enſemble comme autrefois. Caſimir & Proſper joueront auſſi avec nous. Oh! ce ſera un plaiſir! un plaiſir!

(Elle frappe des mains & ſaute de joie.)

FABIEN.

Vous pouvez bien laiſſer - là votre Proſper & votre Caſimir.

PRISCILLE.

Comment donc, Fabien, eſt - ce que cela te feroit de la peine ?

FABIEN.

Ils dérangeroient tous nos jeux. Ils ne ſont bons qu'à porter des plaintes contre nous à leur mere, & à nous prendre ce qui nous appartient.

PRISCILLE.

Eux, mon frere ? Comment peux-tu le penſer ?

AGATHE.

Tiens, vois-tu, Fabien. (*Elle lui montre un étui.*)

FABIEN.

Et d'où te vient cela ?

AGATHE.

C'eſt Proſper qui me l'a acheté de ſon argent.

PRISCILLE.

Regarde auſſi ce porte-feuille. On l'avoit donné à Caſimir : il m'en a fait cadeau.

FABIEN.

Oui, je vois que vous êtes fort bien enſemble. Vous vous accorderez tous contre moi.

PRISCILLE & AGATHE.

Contre toi ?

FABIEN.

Certainement. Je ſais qu'ils me

haïssent. Ils m'ont déja fort mal reçu. Et ne m'ont-ils pas aussi enlevé toutes mes fleurs ?

PRISCILLE.

A qui en as-tu donc ? Qui t'a enlevé tes fleurs ?

FABIEN.

Ces petits drôles avec qui vous êtes si bien d'accord.

PRISCILLE.

Je ne sais ce que tu veux dire. As-tu vu ton jardin ?

FABIEN.

Je ne l'ai que trop vu. Tiens, regarde toi-même. Où sont mes tulipes & mes œillets ?

PRISCILLE.

Tu n'es donc pas allé près de la terraſſe, là-bas ſous les fenêtres de maman.

FABIEN.

Eſt-ce qu'il y a là un jardin ?

AGATHE.

Sûrement, & bien joli.

PRISCILLE.

Celui-ci étoit trop petit. Maman nous en a fait donner un qui eſt ſix fois plus grand.

FABIEN.

Et qui en eſt le maître ? Les deux enfans gâtés ſans doute.

PRISCILLE.

Non, non, il eſt à tous enſemble. Chacun a ſon carreau.

AGATHE.

Moi, tout comme les autres.

FABIEN.

Eſt-ce qu'il y en a un pour moi auſſi ?

PRISCILLE.

Mais ſans doute, tu es le plus heureux. Tu n'auras pas eu la peine de le défricher, & tu le trouveras tout couvert de fleurs.

AGATHE.

Tu verras. Il y en a de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, de toutes les eſpeces, & toutes nouvelles.

FABIEN.

De qui me viennent-elles donc ?

AGATHE.

De tes freres. Il y a un mois qu'ils paſſent tout le tems de leurs récréations à les cultiver. Ils ont pris les plus jolies de leurs plate-bandes, & les ont tranſplantées dans les tiennes, pour te cauſer une ſurpriſe agréable à ton retour.

FABIEN.

Comment ! ils ont fait cela pour moi ? Dumont m'a dit qu'ils avoient tout fourragé.

PRISCILLE.

Oh ! ſi tu en crois Dumont, tu es perdu. Il vouloit auſſi nous brouil-

ler avec nos freres. Voyez, cet ingrat ! Leur maman ne le garde que parce que la nôtre l'avoit recommandé à mon papa, & il ne cherche qu'à leur faire de la peine.

AGATHE.

Oui, parce qu'on veut qu'il travaille, & qu'on ne le laisse pas s'enivrer toute la journée au cabaret.

FABIEN.

Ah ! je commence à voir qu'il cherchoit à me tromper, en se disant si tendrement mon ami.

PRISCILLE.

Il ne faut pourtant pas achever de le perdre.

FABIEN.

Oh non, puiſque maman avoit des bontés pour lui.

PRISCILLE.

Tu verras bientôt comme il vouloit t'en faire accroire.

AGATHE.

Viens ſeulement donner un coup d'œil à ton jardin.

FABIEN.

Oui, oui, je meurs d'impatience de le voir.

(*Agathe & Priſcille le prennent par la main, & l'entraînent. Caſimir & Proſper entrent d'un autre côté ſans les voir ſortir.*)

SCENE VIII.

CASIMIR, PROSPER.

(*Ils portent des aſſiettes de gâteaux & de fruits qu'ils vont poſer ſous le berceau voiſin.*)

CASIMIR.

Où eſt-il donc ?

PROSPER (*tournant la tête de tous côtés.*)

Tiens, ne le vois-tu pas avec ſes ſœurs qui entre dans notre jardin ?

CASIMIR.

Ah ! j'en ſuis bien-aiſe. Comme il va être content, lorſqu'il verra combien nous nous ſommes occupés de ſes plaiſirs ?

PROSPER.

PROSPER.

Bon ! je parie qu'il le trouvera encore mauvais. Il eſt d'une humeur ſi ſinguliere ! Les fleurs ſeront mal choiſies, le buis ſera mal taillé, la terre trop ſeche ou trop humide ; que ſais-je, moi ?

CASIMIR.

Oui ; mais ſais-tu que je commence à te croire auſſi grognon que lui ? Je ne t'ai jamais vu tant d'aigreur.

PROSPER.

C'eſt lui qui me la donne. Ses ſœurs ont-elles jamais eu de plaintes à faire ſur mon compte ? Je ne demandois qu'à bien vivre avec lui-même. Tu ſais avec quelle joie

j'attendois ſon arrivée, & comme j'ai couru à ſa rencontre pour le bien recevoir.

CASIMIR.

Il eſt vrai ; mais comme je te l'ai dit, mon frere, il peut avoir du chagrin. Il craint peut-être de n'être plus auſſi aimé de ſon papa, ou que maman lui faſſe moins d'amitiés qu'à nous. N'eſt-il pas alors de notre devoir de le ménager dans ſa peine, de lui donner des conſolations, & de le faire revenir dans nos bras par toute ſorte de complaiſances ?

PROSPER.

Tu as raiſon. Je n'y avois pas encore ſi bien ſongé.

CASIMIR.

S'il eſt auſſi bon enfant qu'on le dit, penſes-tu comme il ſera touché de nos careſſes, combien ſon pere & ſes ſœurs nous en aimeront davantage, & quel plaiſir notre maman elle-même en reſſentira. C'eſt de quoi mettre la joie dans toute la maiſon.

PROSPER.

Ah! j'avois tort, je le ſens. Qu'il revienne, & je lui ferai tant d'amitiés, qu'il faudra bien qu'il oublie notre querelle.

CASIMIR.

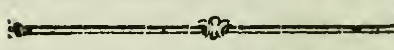
Crois-moi, courons le trouver au milieu de nos fleurs. Elles feront la paix entre nous.

PROSPER.

C'eſt bien dit. Allons. Donne-moi la main.... Mais le voici qui revient.

CASIMIR.

Vois-tu comme il a l'air content ?



SCENE IX.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

FABIEN (*courant ſe jetter dans les bras de Proſper & de Caſimir.*)

AH, mes bons amis, mes freres ! vous devez être bien fâchés contre moi !

CASIMIR.

Nous ? Pourquoi donc ?

PROSPER (*l'embrassant encre.*)

Va, mon cher Fabien, je ne le ſuis plus.

FABIEN.

Quel joli jardin vous m'avez arrangé ! Vous me donnez vos plus belles fleurs, ſans que je vous aie encore fait aucun plaiſir.

CASIMIR.

Tu nous en fais aſſez, pourvu que tu ſois content.

FABIEN.

Oh ! ſi je le ſuis ! Mes bons freres, pardonnez-moi, je vous prie. Je vous ai offenſés, je vous ai repouſſés de mes bras. Je ne le ferai plus. Nous ſerons toujours amis, &

tout ce que j'ai, vous appartient comme à moi-même.

CASIMIR.

Oui, oui, que tout ſoit commun, nos peines & nos plaiſirs.

PROSPER.

Embraſſons-nous encore, pour mieux commencer à ne faire qu'un à nous trois. (*Ils s'embraſſent.*)

(*Priſcille & Agathe s'embraſſent auſſi, & laiſſent tomber des larmes d'attendriſſement.*)

CASIMIR.

Maintenant, il faut aller nous rafraîchir ſous le berceau. Venez auſſi, mes petites ſœurs. Allons. Aſſeyons-nous.

PROSPER.

Fabien, c'eſt à toi de faire les honneurs du goûté. Tu es aujourd'hui le Roi de la fête.

FABIEN.

Oh ! je ſuis sûr que je n'aurai jamais rien mangé de ſi bon appétit qu'à ce repas d'amitié.

(Il préſente à la ronde des gâteaux, & des fruits, & ils commencent à manger.)

PROSPER.

Eh bien, cela n'eſt-il pas mieux que de ſe chamailler enſemble ?

AGATHE.

Il n'y a point de querelles qui valent ces poires.

CASIMIR.

Quelle ſera la joie de maman de nous voir ſi bien d'accord!

PRISCILLE.

Elle mérite bien que nous lui faſſions ce plaiſir. Quand tu la connoîtras, Fabien..... Mais tu l'as déja vue?

FABIEN.

Oui, ma ſœur, j'en ai reçû mille careſſes. Elle a une figure ſi douce, qu'elle ne peut pas être méchante. J'ai ſenti à ſa voix que je n'aurai pas de peine à l'aimer.

PRISCILLE.

Et comme elle nous aime à ſon tour.

AGATHE.

Il ne faut que ſe divertir pour lui plaire.

PRISCILLE.

Nous étions bien à plaindre à la mort de notre premiere maman. Mon papa qui paſſe toute la journée au palais, ne pouvoit guere s'occuper de nous. Il manquoit toujours quelque choſe à nos habits; & notre éducation étoit encore plus négligée.

AGATHE.

Nous nous ſerions bientôt accoutumées à la fainéantiſe.

PRISCILLE.

Mais depuis que notre nouvelle maman eſt entrée dans la maiſon,

notre bonheur a recommencé. Elle nous procure tous les amuſemens de notre âge, & y prend part avec nous. On diroit qu'elle eſt plus occupée de notre ſanté que de la ſienne. Je n'ai pas encore eu le tems de m'appercevoir qu'il me manque la moindre choſe. Elle pourvoit d'avance à tous mes beſoins.

AGATHE.

Et moi, j'ai été malade, oh, bien malade. C'eſt elle qui a eu ſoin de moi. Elle étoit toujours auprès de mon lit à me conſoler. Elle m'a donné je ne ſais combien de gelée de groſeille, & de ceriſes confites. Je ſerois déja morte ſans ſes ſecours.

FABIEN.

O mes cheres ſœurs ! que me dites - vous ?

PRISCILLE.

Tu ſais auſſi que nous n'étions guere exercées, avant ton départ, à travailler de nos mains ? Maman s'eſt chargée de nous l'apprendre. Graces à ſes leçons, nous ſavons paſſablement coudre, broder, faire du filet ; & nous venons même d'entreprendre avec elle un grand ouvrage de tapiſſerie.

CASIMIR (*à Fabien.*)

Tiens, vois-tu ces manchettes ſi joliment feſtonnées ? c'eſt le chef-d'œuvre de Priſcille, & ſon premier cadeau.

PRISCILLE.

Ah ! j'en ai été bien payée. N'as-tu pas cultivé pour moi mon parterre ? Ne m'as-tu pas donné des bouquets de tes plus jolies fleurs ? Entends-tu, Fabien ? Maman ne veut pas que nous travaillions pour nos freres, ſans qu'ils travaillent auſſi pour nous ; & ils en font encore plus que nous ne penſerions à leur en demander.

AGATHE.

Oh oui. Je veux te montrer le petit bateau de liege que Proſper m'a fait avec ſon canif. Tu verras ſes cordages de ſoie, ſes voiles de ſatin, & ſes banderoles de ruban. Il vogue tout ſeul ſur le vivier.

PROSPER.

PROSPER.

Puiſque tu m'avois tricotté des jarretieres......

AGATHE.

Vraiment, des jarretieres ! Je ſais bien faire autre choſe aujourd'hui. Ah ! Fabien, ſi tu voyois certaine bourſe à bandes verd & lilas ! Tout le verd eſt de ma façon, au moins : demande à ma ſœur. Tu en ſeras content, j'en ſuis sûre.

FABIEN.

Comment ! vous m'avez fait une bourſe ?

(Priſcille fait ſigne à Agathe de ſe taire.)

AGATHE (*embarraſſée.*)

Non, Fabien, elle n'eſt pas pour toi..... Elle eſt bien pour toi; mais maman m'a défendu de te le dire. (*Bas en ſouriant.*) Elle veut te ſurprendre auſſi avec un habit neuf, & une veſte brodée. Tu verras.

PRISCILLE.

Cette petite étourdie ne peut rien garder ſur ſon cœur.

AGATHE.

C'eſt que j'avois tant de plaiſir de lui en parler! Nous avons toujours penſé à toi, mon frere.

FABIEN.

Oh! je vous remercie. Mais, dites-moi, êtes-vous donc heureuſes?

PRISCILLE.

Si nous le sommes ! Que pourroit-il manquer à notre bonheur ? Notre maman est si bonne ! Je ne sais comment elle s'y prend, mais elle a le secret de tourner tout en plaisirs. Je ne m'amuse jamais si bien qu'à jaser avec elle. L'instruction vient en badinant.

AGATHE.

Il faut voir quand nous lisons ensemble de petits contes qu'un de nos amis nous donne exactement le premier de chaque mois.

PRISCILLE.

O mon Dieu ! tu m'y fais penser, Agathe. Il ne nous a pas encore

envoyé le dernier. Il faut qu'il ait été malade de ces grandes chaleurs.

AGATHE.

J'en ſerois bien fâchée. C'eſt mon bon ami, à moi. Il ſait les hiſtoires de tous les petits garçons & de toutes les petites filles du monde. Ce ſeroit drôle ſi nous trouvions quelque jour la nôtre dans ſon livre.

PRISCILLE.

J'en ſerois bien-aiſe, à cauſe de maman. Je voudrois que tout le monde connût ſa bonté, & combien nous l'aimons.

CASIMIR.

Et moi, à cauſe de notre ſecond papa, qui nous traite comme ſi nous étions ſes véritables enfans.

SCENE X.

M. DE FLEURY, FABIEN PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY.

(*Qui s'est tenu debout, à côté du berceau, pendant toute la scene précédente, se précipite au milieu d'eux, & s'écrie :*)

Et vous l'êtes aussi dans mon cœur. Je fais toute ma gloire & toute ma joie de me croire votre pere. Mais où est Fabien ?

FABIEN (*se jettant au cou de M. de Fleury.*)

Me voici, mon papa. Oh ! quelle joie de vous revoir !

M. DE FLEURY.

Embraſſe-moi encore, mon cher fils. Eh bien, es-tu content des freres que je t'ai donnés ?

FABIEN.

Oh ! je n'aurois jamais pu en choiſir de meilleurs. Je ferai tout ce qui ſera en moi pour m'en faire aimer comme je les aime.

CASIMIR.

Ce ne ſera pas difficile, puiſque nous le deſirons auſſi vivement de notre côté.

PROSPER.

Nous n'aurons qu'à penſer au plaiſir que nous avons goûté aujourd'hui.

PRISCILLE.

J'aurai ſoin de nous le rappeller toutes les fois que nous nous trouverons enſemble.

AGATHE.

Va, ma ſœur, nous nous en ſouviendrons bien de nous-mêmes.

M. DE FLEURY.

J'en ai été le témoin, & mon ame en ſera long-tems pénétrée. Mais elle ne ſauroit ſuffire toute ſeule à l'excès de ſa joie. Approche, chere épouſe, viens auſſi jouir de ce ſpectacle délicieux, ſi bien fait pour ton cœur.

(*Il va prendre hors du berceau Mde. de Fleury, & l'amene devant ſes enfans.*)

SCENE XI.

M. & Mde. DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY.

LA voila, mes amis, celle que j'ai choisie pour faire votre bonheur & le mien. La fortune que j'aurois pu vous laisser, n'eût été rien sans les dons bien plus précieux d'une bonne éducation. Nous nous sommes réunis pour vous procurer à la fois tous ces avantages. Il manquoit aux uns une mere tendre, qui veillât continuellement sur les besoins de leur enfance, qui fût sans cesse occupée du soin de

former leur cœur & leur raiſon, de leur inſpirer de ſages principes, & de cultiver leurs talens. Il manquoit aux autres un pere laborieux qui les avançât dans le monde, qui travaillât à leur donner un état, & à leur former des établiſſemens honorables. Vos intérêts étoient les mêmes dans cette union; & c'eſt également pour tous que nous l'avons formée. Me promets-tu, chere épouſe, comme je te le promets à mon tour, de regarder du même œil tous ces enfans, de ne montrer à aucun d'autre préférence que celle qu'il méritera par ſon amour pour nous, & par ſa bonne conduite?

Mde. DE FLEURY.

Ma réponſe eſt pour toi dans ces

larmes, & pour vous, mes petits amis, dans ces embrassemens.

(*Elle tend ses bras aux enfans, qui se pressent tous à l'envi sur son sein.*)

M. DE FLEURY.

Et vous, mes enfans, me promettez-vous aussi de vivre toujours unis, sans querelles ni jalousies, de vous aimer tous, sans distinction, comme freres & sœurs ?

(*Ils se prennent tous par la main ; & tombant aux genoux de M. & de Mde. de Fleury, ils s'écrient tous à la fois :*)

Oui, mon papa, oui, maman, nous vous le promettons.

M. DE FLEURY (*se baissant sur eux, & les relevant.*)

Continuez, mes chers enfans, de vivre dans cette douce amitié. Ses charmes augmenteront chaque jour dans une liaiſon plus intime. Vous ſerez auſſi heureux par les bienfaits que vous recevrez les uns des autres, que par les petits ſacrifices que vous aurez la générosité de vous faire mutuellement. Chacun de vous, en jouiſſant de ſon propre bonheur, ne jouira pas moins de celui de ſon frere, qu'il regardera comme ſon ouvrage. Tous les gens de bien s'intéreſſeront à votre félicité ; & vos enfans vous récompenſeront un jour, par leur tendreſſe, d'avoir ſi bien mérité celle de vos parens.

FIN.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce volume.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST, Imprimeur du Roi, 1783.

L'AMI
DES
ENFANS.

SEPTEMBRE 1783. N°. 9.

L'AMI DES ENFANS.

Cet Ouvrage a commencé le premier Janvier 1782, & il en a paru un volume le 1er de chaque mois.

Le prix des douze volumes eſt toujours de 13# 4 s pour Paris, & de 16# 4 s pour la Province, rendus franc de port par la poſte.

La ſouſcription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1er Janvier de cette même année. Le prix & les conditions ſont les mêmes que pour 1782.

Ceux qui deſireront l'ouvrage entier, paieront pour les deux années enſemble 26# 8 s pour Paris, & 32# 8 s pour la Province, franc de port.

Il faut avoir ſoin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

On trouve à la même adreſſe, les *Lectures pour les Enfans, ou Choix de petits Contes, également propres à les amuſer & à leur inſpirer le goût de la vertu*, 4 vol. petit format, 4# 16 s port franc par la poſte.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR M. BERQUIN.

SEPTEMBRE 1783. N°. 9.

A PARIS,

Au Bureau de l'Ami des Enfans.

Rue de l'Université, au coin de celle du Bac, N°. 28.

S'adresser à M. LE PRINCE, Directeur.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

On trouve chez FROULLÉ, Libraire, pont Notre-Dame,

Idylles de M. BERQUIN, 2 vol. *in*-8°. *fig*. . . . . 10 ₶

Romances, du même, 1 vol. *in*-8°. *fig*. & *musique*. . . . . 6 ₶

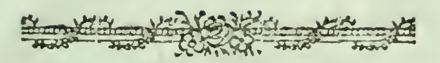
Medée, Mélodrame imité de l'Allemand de M. Gotter, *in*-8°. . . . . 15 s

Port franc par la poste.

Il faut affranchir les lettres, & le port de l'argent.

AVIS de l'Éditeur.

Le Volume d'Octobre paroîtra vers la fin du même mois. Les suivans paroîtront à leur époque ordinaire.



LE LUTH
DE LA MONTAGNE.

Du fommet le plus élevé de ces hautes montagnes qui dominent la ville de B..... je contemplois le payfage immenfe offert de tous côtés à mes regards. J'étois feul. J'avois laiffé mon fidele A**** dans la ville voifine, avec ordre de ne m'attendre qu'au bout de trois jours, que j'avois deftinés à parcourir ces lieux romantiques. Vers le pied de la montagne, je découvrois un hameau qui m'affuroit un afyle pour la nuit. Ainfi,

libre d'inquiétude, & tout entier à mes ſenſations, je laiſſois égarer mon eſprit dans la foule de ſes vagues penſées, & ma vue dans les variétés d'une perſpective admirable. Bientôt les derniers chants des oiſeaux m'avertirent qu'il falloit ſonger à la retraite. Déja le ſoleil caché derriere le dos de la montagne oppoſée, ne frappoit de ſes rayons d'or que les nuages flottans ſur la crime chevelue des arbres qui la couronnent. Je deſcendois lentement, avec le regret de voir ſe rétrecir à chaque pas ce vaſte horizon, dont mes regards ne pouvoient d'abord embraſſer l'étendue. Le crépuſcule commençoit à les couvrir de ſes ombres tranſparentes, qui ſe rem-

brunissoient par degrés, jusqu'à ce que la Reine des nuits vint de nouveau les éclairer des traits argentés de sa lumiere. Je m'assis un moment pour jouir encore de ce spectacle. Les nuages s'étoient dissipés. Rien n'interceptoit mes regards dans toute l'étendue des cieux. Je parcourois d'une vaste pensée ces espaces infinis. Mes yeux éblouis par les balancemens de la terre, & par les feux étincelans des étoiles, alloient se reposer sur le bleu calme & pur du firmament. L'air étoit frais, sans que le moindre zéphir l'agitât de son souffle. Toute la nature étoit plongée dans un profond silence, animé seulement par le murmure léger d'une source loin-

taine. Étendu ſur la mouſſe j'aurois peut-être attendu dans une agréable rêverie le retour du ſoleil, lorſque les ſons d'un luth, mêlés aux accens d'une voix raviſſante vinrent frapper mon oreille. Je penſai d'abord que mon imagination ſe jouoit de mes ſens enivrés, & j'éprouvai le plaiſir de me croire tranſporté par un ſonge dans un ſéjour d'enchantement. Cette douce illuſion fut bientôt combattue par des ſons nouveaux. Un luth ſur la montagne, m'écriai-je en me levant incertain encore ! Je tournai les yeux du côté d'où partoit la voix. J'apperçus à travers la verdure noirâtre des arbres, les murs blanchis d'une cabane peu éloignée. Je m'en approchai le cœur palpitant.

Quelle fut ma ſurpriſe en voyant un jeune payſan tenant dans ſes bras un luth qu'il touchoit avec la plus grande légéreté ! Une femme aſſiſe à ſa droite le regardoit d'un œil plein de tendreſſe. A leurs pieds, ſur le gazon, étoient diſperſés de jeunes garçons & de jeunes filles, des femmes & des vieillards, tous dans une attitude d'admiration & de recueillement. Quelques enfans vinrent au devant de moi, me regarderent, & ſe dirent l'un à l'autre : Qui eſt ce Monſieur-là ? Le joueur de luth ſe retournoit lentement ſans s'interrompre ; mais je ne pus réſiſter au premier mouvement de mon cœur. Je lui tendis la main. Il me donna la ſienne que je ſerrai avec tranſport.

Tout le monde alors se leva, & vint se ranger en cercle autour de nous. Je leur dis en peu de mots ce qui m'avoit attiré dans ces lieux, & comment je m'y trouvois si tard. Nous n'avons point ici d'hôtellerie, me répondit le jeune paysan : notre hameau n'est pas sur la grande route. Mais si vous ne craignez pas de coucher dans une pauvre cabane, nous tâcherons de vous y bien recevoir.

Si j'avois été frappé de son exécution facile sur le luth, & du goût de son chant, je le fus bien plus encore de la politesse de ses manieres, de la pureté de son langage, & de l'aisance avec laquelle il s'exprimoit. Vous n'êtes pas né dans un hameau ? lui dis-je avec surprise. Je vous de-

mande pardon, me répondit-il en fouriant. Je fuis même de celui-ci. Mais vous devez être fatigué. George, apporte une chaife pour notre hôte. Excufez, je vous prie, Monfieur, je dois encore aujourd'hui une romance à mes bons voifins.

Je refufai la chaife, & je me jettai comme les autres fur le gazon. Tout le monde fe raffit, & reprit le filence.

Le jeune payfan fe mit auffi-tôt à chanter, en s'accompagnant, une romance populaire; & il la chantoit avec une expreffion fi tendre & fi naïve, que dès les premiers couplets les larmes vinrent aux yeux de toute l'affemblée. J'enviai dans ce moment le génie du Poëte ruftique, capable de produire de fi vives impreffions

ſur des ames peu cultivées. J'aimois à voir comme les beautés franches & naturelles ſe font ſentir à tous les hommes. Aucun des traits pathétiques ne fut perdu ; & au dernier, qui étoit le plus touchant, je n'entendis autour de moi que des ſoupirs & des ſanglots étouffés.

Après quelques minutes de ſilence, chacun ſe leva en eſſuyant ſes yeux. Le bon ſoir fut ſouhaité cordialement de part & d'autre. Les voiſins, avec leurs enfans, s'en allerent. Il ne demeura qu'un vieillard que je n'avois pas remarqué ſur un ſiege de pierre, à côté de la porte, le jeune payſan, la femme aſſiſe auprès de lui, George, dont j'avois retenu le nom, & moi.

Il m'en coûtoit de m'arracher de la ſituation délicieuſe où mon ame ſe trouvoit alors. J'étois reſté aſſis le dernier. Je me levai enfin, & j'allai vers le jeune payſan, que j'embraſſai avec tendreſſe. Qu'il eſt doux, lui dis-je, de rencontrer des perſonnes qui excitent la ſurpriſe au premier coup-d'œil, & qu'on finit par aimer au bout d'un quart-d'heure! Il ne me répondit qu'en me ſerrant la main. Mon cher Monſieur, me dit le vieillard, vous êtes, à ce qu'il me paroît, content de nos plaiſirs de la ſoirée? Je ſuis bien-aiſe que vous ayiez pris ſi vîte de l'amitié pour mon Valentin. Pour cela, vous coucherez cette nuit dans mon lit. Non, non, mon pere, interrompit George, qui reve-

noit en courant de la grange. Je viens de m'arranger deux bottes de paille. C'eſt dans mon lit, s'il vous plaît, que Monſieur voudra bien coucher. Il me fallut promettre de céder à ſes invitations preſſantes. Il prit ſous le bras le vieillard qu'il conduiſit dans la cabane. Je me trouvai ſeul avec Valentin & la jeune payſanne, qu'il me préſenta comme ſon épouſe. Je leur demandai, ſi par complaiſance pour moi, ils ne voudroient pas encore paſſer un quart-d'heure à nous entretenir au clair de la lune. Très-volontiers, Monſieur, répondit Louiſe, un peu vaine de l'attention avec laquelle j'obſervois ſon mari. De tout mon cœur, ajouta Valentin, qui voyoit le deſir de ſa femme.

Je m'aſſis entre eux au pied d'un tilleul, dont la lune perçoit le feuillage de ſes rayons.

Depuis combien de temps, mes chers amis, leur dis-je, en prenant la main de Louiſe, jouiſſez-vous du bonheur que je vous vois goûter? Depuis ſix mois, répondit-elle, & il y en aura bientôt neuf que Valentin eſt de retour de ſes voyages. Vous avez donc voyagé, lui dis-je, avec un mouvement de ſurpriſe? --- Oui, Monſieur, j'ai employé quelques années à parcourir une partie de l'Europe. --- Tout ce que je vois, tout ce que j'entends de vous, excite en moi le plus vif étonnement. Si vous n'avez point quelque motif ſecret pour me cacher les événemens de votre

vie, ne refusez point, je vous en conjure, de satisfaire ma curiosité. Oh oui, mon ami, lui dit naïvement Louise. Ce Monsieur paroît le mériter si bien! Et tu sais que moi aussi, je t'écoute toujours avec tant de plaisir! Valentin, en souriant, se rendit à nos instances; & c'est de sa bouche que part le récit que je vais rapporter, autant que ma mémoire pourra me fournir ses propres expressions.

Je suis né dans cette cabane vers la fin de l'année 1760. J'eus le malheur de perdre ma mere, aussi-tôt après qu'elle m'eut nourri. Mon pere étoit un des habitans les plus aisés du hameau; mais un procès qu'il eut à soutenir contre un riche fermier du voisinage, l'eut bientôt réduit à la

misere ; & il mourut de douleur, lorsqu'on vint l'arracher de sa cabane, pour la vendre au profit des gens de la Justice. Ce vieillard que vous avez vu, & qui est le pere de ma Louise, l'acheta, & vint s'y établir. Il eut pitié de me voir orphelin si jeune : il me donna ses brebis à garder. Je ne recevois de lui qu'un traitement fort doux ; ses enfans me regardoient comme de leur famille : cependant la perte de mon pere, l'abandon où je me trouvois de mes autres parens, l'idée de me trouver étranger dans la cabane où j'avois pris naissance, la vie solitaire que je menois sur la montagne, tous ces sentimens à la fois affligeoient mon cœur ; & ma gaieté naturelle se changeoit in-

ſenſiblement dans une profonde triſteſſe. Je paſſois des journées entieres à pleurer auprès de mon troupeau.

(Ici Louiſe retira doucement ſa main que je tenois dans les miennes, pour eſſuyer quelques larmes, & me la rendit avec ingénuité.)

Un ſoir j'étois aſſis au plus haut de la montagne, & je chantois triſtement la romance que vous venez d'entendre. Je vis entre les arbres un homme vêtu de brun, pâle, & d'une figure pleine de mélancolie, qui m'écoutoit. Il avoit entendu la fin de ma chanſon. Alors il s'approcha de moi, & me demanda s'il étoit bien éloigné du grand chemin. Oh oui, mon cher Monſieur, lui répondis-je; il ne paſſe qu'à une lieue & demie d'ici. --- Ne

pourrois-tu pas m'y conduire ? --- Je le voudrois ; mais je ne peux quitter mon troupeau. -- Tes parens n'auroient-ils pas un logement à me donner pour cette nuit ? --- Ah, mes pauvres parens, ils ſont bien loin ! --- Et où donc ? -- Ils ont vécu honnêtement ſur la terre, ils ſont heureux dans le Ciel.

Le ſon de ma voix avoit frappé cet homme ; ma réponſe acheva de l'intéreſſer. Il me fit pluſieurs queſtions auxquelles j'eus le bonheur de ſatiſfaire d'une maniere dont il parut content. La nuit étant venue, je le conduiſis dans notre demeure, où il reçut l'hoſpitalité. Le lendemain il s'entretint ſecrétement avec le pere de Louiſe. Lorſque je me diſpoſois à

retourner au pâturage, je vis George qui prenoit la conduite de mon troupeau; & l'on m'annonça que l'étranger m'emmenoit avec lui.

Je ne vous dirai point quels furent mes regrets en m'éloignant de cette cabane chérie, quoiqu'elle ne fût plus mon héritage, & de Louiſe que je commençois à aimer, tout enfant qu'elle étoit. Ma ſituation n'étoit pas heureuſe, & toutefois je ne partis qu'en verſant des larmes ameres. Je ne pouvois prévoir que c'étoit le moment où le bonheur de ma vie alloit ſe décider. Oui, c'eſt à toi ſurtout que j'en ſuis redevable, homme bienfaiſant, le généreux protecteur de ma jeuneſſe! tu ſais auprès de Dieu combien je l'ai prié pour toi pendant

ta vie, & avec quels tranſports de reconnoiſſance je bénis aujourd'hui ta cendre. Il ſe nommoit Lafont, & touchoit l'orgue d'une Paroiſſe de la ville prochaine. On jugeroit mal de ſes talens par l'obſcurité de ſon emploi. Les voyageurs ſe détournoient de leur route pour venir l'entendre; mais il recevoit froidement leurs éloges, & n'en étoit que plus modeſte. Je doute que dans le cours de vos voyages, vous ayiez jamais trouvé un génie plus extraordinaire. Il avoit reçu de ſon pere, le plus habile Médecin du pays, une éducation qui l'auroit mis à portée de ſe diſtinguer dans la même profeſſion. Il aima mieux ſe livrer à la paſſion violente qu'il avoit conçue pour la muſique.

Il s'étoit marié à la fille de l'Organiſte dont il occupoit la place, & n'avoit point eu d'enfans. Sa femme qu'il avoit perdue depuis pluſieurs années, vivoit toujours au fond de ſon cœur. Cette image & ſes livres étoient ſa ſeule ſociété dans la profonde mélancolie qui s'étoit emparée de lui. Mais en fuyant les hommes, il ne les haïſſoit point, & il faiſoit beaucoup de bien en ſecret. Il étoit âgé de quarante-cinq ans, lorſqu'il me reçut dans ſa maiſon. Il m'apprit d'abord à lire & à écrire, il prit enſuite plaiſir à cultiver ma voix, & à m'exercer ſur le luth, ſon inſtrument favori. Il ne bornoit pas ſes leçons à la muſique; il me donnoit à apprendre pár cœur des morceaux choiſis de

nos meilleurs Poëtes dont il faiſoit ſes délices. Il s'étudioit à former à la fois mon cœur, mon eſprit & mon goût. C'eſt ainſi qu'il fut pendant cinq ans mon maître aſſidu, ſans attendre de prix pour ſes ſoins, que de celui qui ſait le mieux récompenſer le bien que l'on fait à ſes ſemblables.

Au milieu de toutes ces occupations, je n'avois pu bannir de mon eſprit ni le ſouvenir de ma cabane, ni celui de Louiſe, la compagne des jeux de mon enfance. J'en parlois quelquefois avec attendriſſement à mon bienfaiteur. Un jour, c'étoit le premier de Mai 1778, je me le rappellerai toute ma vie ; il ſe leva de bonne heure, & me dit de le ſuivre dans ſa promenade du matin. Il me

conduisit, en parlant de choses indifférentes, sur le sommet de cette montagne où je l'avois vu la prémiere fois. Valentin, me dit-il, j'ai rempli les devoirs dont je m'étois chargé devant le Ciel, lorsqu'il te remit sous ma conduite. Je sais combien dans le fond de ton cœur, tu soupires après ta cabane. Je n'ai pas eu d'autre but dans ton éducation, que de te mettre en état de la recouvrer. Je viens te la faire voir. Regarde-la; mais je te défends d'y rentrer avant que tu puisses en devenir le maître. Je te fais présent de mon luth : je t'ai appris à le toucher; tu as de la voix. Voyage. Par-tout où tu te feras entendre sans autres prétentions que d'un musicien ambulant, tu seras le premier de ton genre.

genre. La nouveauté de la chose ne te laissera manquer ni d'auditeurs ni d'argent; mais sois économe & sage. Lorsque tu seras assez riche, reviens dans ton pays, & rachete la cabane de ton pere.

Le cœur me battoit à ce discours; il s'enfloit de joie & d'espérance. Monsieur Lafont me prit dans ses bras, & me serra contre son sein en pleurant. C'étoient les premieres larmes que je lui avois vu répandre, elles me firent une impression singuliere. Il me fit aussi-tôt retourner sur nos pas, & me ramena dans un profond silence à sa maison.

Dès le lendemain au point du jour, il fallut me séparer de mon bienfaiteur, après en avoir reçu les plus ten-

dres instructions, & deux louis pour commencer ma route. Pendant près de quatre ans, j'ai parcouru à pied la France, l'Allemagne & l'Italie, vêtu en paysan de la montagne, & les cheveux flottans en longues boucles comme je les porte aujourd'hui. J'ai observé que la singularité de cet habillement ajoutoit beaucoup à l'effet de ma musique, sur-tout dans les capitales. Il est peu de Seigneurs qui aient voyagé avec autant de plaisir que moi. Par-tout j'étois bien reçu, même au milieu des sociétés les plus brillantes. Dans les villes, on donnoit des concerts pour m'entendre ; & dans les villages, on faisoit, je crois, tout exprès des nôces pour danser au son de mon instrument. En

plusieurs endroits on m'a fait les offres les plus avantageuses pour m'y retenir. J'en étois séduit un instant ; mais lorsque je pensois à ma cabane, toutes ces idées de fortune s'évanouissoient aussi-tôt, & il n'en restoit plus de traces dans mes projets. Je me rappelle encore de quels mouvemens délicieux j'étois saisi, toutes les fois que, dans mes courses, une montagne se présentoit à mes regards. J'y cherchois des yeux ce hameau. Il me sembloit y découvrir ma cabane. L'esprit toujours occupé de cette image, j'essayois d'exprimer mes sentimens ; & voici des couplets qu'ils m'ont inspiré.

HUMBLE cabane de mon pere,
Témoin de mes premiers plaiſirs,
Du fond d'une terre étrangere,
C'eſt vers toi que vont mes ſoupirs.



Le jeune tilleul qui t'ombrage;
Et la montagne & le hameau,
De ton agreſte payſage,
Tout me retrace le tableau.



J'ai vu devant moi ſans envie
S'ouvrir de ſuperbes palais;
C'eſt toi, ma cabane chérie,
Qui peux remplir tous mes ſouhaits.



D'où vient cette joie inquiete
Dont ton nom ſeul ſaiſit mon cœur,
Si dans ta paiſible retraite
Le Ciel n'eût fixé mon bonheur ?



J'y vivrois donc libre & tranquille
Après tant de pas incertains !
Et Louiſe, en ce doux aſyle,
Viendroit partager mes deſtins !



O mon luth, qu'avec complaiſance
Je te ſens frémir ſous mes doigts !
Si j'obtiens ma double eſpérance,
C'eſt à tes ſons que je le dois.



(Valentin chanta les couplets avec tant de charme & de ſentiment, que toutes les idées fabuleuſes d'Apollon ſe réveillerent dans mon eſprit. Il me ſembloit entendre ce Dieu exilé ſur la terre, ſoupirant après l'Olympe dans les vallons de la Theſſalie. Je voulois parler, m'écrier; ma langue demeuroit immobile. Valentin comprit mon ſilence & continua ainſi :)

Je vais maintenant vous apprendre comment j'ai recouvré cette cabane ſi deſirée.

A la fin de l'année derniere, me trouvant à Turin, après avoir traverſé deux fois toute l'Italie, j'examinai l'état de ma fortune. Je me crus aſſez riche pour revenir au ha-

meau. Je partis aussi-tôt, & marchant à grandes journées, au bout de dix jours j'arrivai dans la ville prochaine. J'y entrai le cœur plein de joie, demandant à toutes les personnes que je rencontrois des nouvelles de mon bienfaiteur. Hélas! je ne devois pas goûter le plaisir de lui témoigner ma reconnoissance, & de le voir jouir du prix de ses soins. Il n'étoit plus depuis deux mois. J'allai prier sur sa tombe, & j'y fis vœu que mon premier enfant porteroit son nom, si j'avois le bonheur de devenir pere! Le même soir j'arrivai dans le hameau. On m'y parla tendrement de moi sans me reconnoître. Bientôt mon luth & le souvenir de notre ancienne amitié me gagnerent le cœur de

Louiſe. Son pere me donna ſa main. J'achetai de lui la cabane & le champ de mon pere pour deux cens écus, avec leſquels ſon fils aîné alla s'établir au fond de la vallée. Pour lui, je le fis conſentir à reſter dans notre ménage avec George ſon plus jeune fils. C'eſt d'eux que j'apprends les travaux de l'agriculture. Aujourd'hui que je poſſede la cabane de mon pere, toute mon ambition eſt d'être comme lui un bon mari, un bon pere & un bon payſan. Je n'ai pas abandonné mon luth, ce précieux inſtrument de mon bonheur. Je le tiens ſuſpendu à côté de ma bêche ; & je le reprends quelquefois pour me délaſſer, ou pour réjouir, comme vous l'avez vu ce ſoir, ma famille & mes bons voiſins.

Valentin s'étoit arrêté à ces mots, & je croyois l'entendre encore. Mon attention captivée par ſon récit, ſe tournoit inſenſiblement ſur lui auſſitôt qu'il l'avoit achevé. Sa phyſionomie ouverte & animée, le contraſte de ſes habits & de ſes diſcours, ſon attachement pour la cabane de ſon pere & la mémoire de ſon bienfaiteur, la ſingularité de ſa deſtinée, ſes voyages & ſon talent, tout en faiſoit à mes yeux une eſpece d'être enchanté, ſupérieur aux hommes ordinaires. Louiſe me tira de ma rêverie par le mouvement qu'elle fit pour ſe jetter à ſon cou. Je me joignis à leurs embraſſemens, & ils me prodiguerent les plus aimables careſſes. Nous entrâmes dans la cabane, où

je fus ravi de voir régner un air d'ordre, d'aiſance & de propreté. Après un repas ſimple, où je ſavourai avec délices les fruits exquis de la montagne, George me conduiſit vers un réduit étroit, mais propre & riant, & me montra le lit dont il vouloit bien diſpoſer en ma faveur. Je ne tardai guere à y trouver un ſommeil profond, dans lequel venoient ſe renouveller, en une confuſion agréable, les grandes images dont j'avois été frappé durant la journée, & les ſenſations douces que je venois d'éprouver. Hier, je ne quittai pas un inſtant cette heureuſe famille, ſoit dans ſon travail, ſoit dans ſon repos. Valentin me raconta une foule de particularités de ſes voyages, qui

m'expliquent aiſément comment il a pu acquérir cette politeſſe dans les manieres & dans les expreſſions, qui m'avoit tant ſurpris à ſon abord, & qui, malgré ſa jeuneſſe, lui concilie les déférences & le reſpect de tous les habitans du hameau. Les graces nobles de ſon eſprit, l'ingénuité piquante de celui de Louiſe, le bon ſens ruſtique du vieillard, la curioſité inquiete de George, répandent dans leurs entretiens un intérêt & une variété qui me charment, & qui les attachent plus étroitement les uns aux autres. Il me ſemble que je paſſerois une vie heureuſe auprès d'eux. Mais pourquoi m'occuper de cette idée ? C'eſt ce ſoir que je dois m'en éloigner. J'avoue que ce

n'eſt pas ſans une impreſſion de triſteſſe, que je penſe à notre ſéparation. Je crois appercevoir dans leurs yeux qu'elle leur coûtera auſſi quelques regrets. Si le deſtin me laiſſe diſpoſer un jour avec plus de liberté de l'emploi de ma vie, je viendrai tous les ans faire un pélerinage ſur cette montagne pour y revoir mes amis, & remplir mon cœur des ſentimens de paix & de contentement qu'inſpirent à l'envi leur ſéjour & leur ſociété.



LE



LE SERVICE

INTÉRESSÉ.

MATTHIEU.

BONJOUR, voiſin Simon. J'aurois aujourd hui trois ou quatre petites lieues à faire, ne pourriez-vous-pas me prêter votre jument?

SIMON.

Je ne demanderois pas mieux, voiſin Matthieu; mais c'eſt qu'il me faut porter trois ſacs de bled au moulin tout-à-l'heure. Ma femme a beſoin de farine ce ſoir.

MATTHIEU.

Le moulin ne va pas d'aujourd'hui. Je viens d'entendre le meunier dire au gros Thomas que les eaux étoient trop baſſes.

SIMON.

Eſt-il vrai, voilà qui me dérange. En ce cas, il faut que je coure à bride abattue chercher de la farine à la ville. Ma femme ſeroit d'une belle humeur, ſi j'y manquois.

MATTHIEU.

Je puis vous ſauver cette courſe. J'ai un ſac tout frais de bonne moûture ; je ſuis en état de vous prêter autant de farine que vous en aurez beſoin.

SIMON.

Oh ! votre farine ne conviendroit peut-être pas à ma femme. Elle est si fantasque !

MATTHIEU.

Quand elle le seroit cent fois plus ! C'est du bled que vous m'avez vendu, le meilleur, disiez-vous, que vous eussiez touché de votre vie.

SIMON.

Eh, vraiment l'étoit-il aussi dans mon magasin. C'est de l'excellent bled tout celui que je vends. Voisin, vous le savez, il n'y a personne qui aime à rendre service comme moi ; mais la jument a

refusé ce matin de manger la paille. Je crains qu'elle ne puisse pas aller.

MATTHIEU.

N'en soyez pas inquiet ; je ne la laisserai pas manquer d'avoine sur la route.

SIMON.

L'avoine est bien chere, voisin !

MATTHIEU.

Il est vrai ; mais qu'importe ? Quand on va pour de bonnes affaires, on n'y regarde pas de si près.

SIMON.

Nous allons avoir du brouillard ; les chemins seront glissans. Si vous alliez vous tordre le cou !

MATTHIEU.

Il n'y a pas de danger ; votre jument est sûre. Ne parliez-vous pas tout-à-l'heure de la pousser vous-même à bride abattue ?

SIMON.

C'est que ma selle est en lambeau, & que j'ai donné ma bride à raccommoder.

MATTHIEU.

Heureusement j'ai une selle & une bride à la maison.

SIMON.

Votre selle n'ira jamais à ma jument.

MATTHIEU.

Et bien, j'emprunterai celle de René.

SIMON.

Bon ! elle n'ira pas mieux que la vôtre.

MATTHIEU.

Je passerai chez M. le Comte. Le valet d'écurie est de mes amis. Il saura bien en trouver une qui aille, parmi vingt qu'en a son maître.

SIMON.

Certainement, voisin, vous savez que personne n'est disposé comme moi à obliger ses amis. Vous auriez de tout mon cœur ma jument ; mais voilà quinze jours qu'elle n'a été pansée. Son crin n'est pas fait. Si on la voyoit

une fois dans cet état, je ne pourrois plus en trouver dix écus, quand je voudrois la vendre.

MATTHIEU.

Un cheval est bientôt pansé. J'ai mon valet de ferme qui l'aura fait dans un quart d'heure.

SIMON.

Cela peut être, mais à présent que j'y songe, elle a besoin d'être ferrée.

MATTHIEU.

Eh bien n'avons-nous pas le maréchal à deux portes d'ici ?

SIMON.

Oui dà ! un maréchal de village pour ma jument. Je ne lui confie-

rois pas ſeulement mon âne. Il n'y a que le maréchal du Roi au monde pour la bien chauſſer.

MATTHIEU.

Juſtement, mon chemin me conduit par la ville devant ſa porte, & je n'aurai pas à me détourner d'un ſeul pas.

Simon appercevant au loin ſon valet, il l'appelle :

François ! François !

FRANÇOIS (*en s'avançant.*)

Que voulez-vous, maître ?

SIMON.

Tiens, voilà le voiſin Matthieu qui voudroit emprunter ma jument. Tu ſais qu'elle a une écorchure

ſur le dos de la largeur de ma main. . . .

(*Il lui fait ſigne de l'œil.*)

Va tout de ſuite voir ſi elle eſt guérie.

(*François ſort en lui faiſant ſigne qu'il l'a compris.*)

Je penſe qu'elle doit l'être. Oh! oui. Touchez là, voiſin. J'aurai donc le plaiſir de vous avoir obligé. Il faut s'entre-aider dans la vie. Si je vous avois refuſé tout cruement; eh bien vous m'auriez refuſé à votre tour dans une autre occaſion; c'eſt tout ſimple. Ce qu'il y a de bon avec moi, c'eſt que mes amis me trouvent toujours au beſoin.

(*François rentre.*)

Eh bien, François, la plaie comment va-t-elle ?

F R A N Ç O I S.

Comment elle va, maître ? Vous disiez de la largeur de votre main ! c'est de la largeur de mes épaules qu'il falloit dire. La pauvre bête n'est pas en état de faire un pas. Et puis je l'ai promise à votre compere Blaise, pour voiturer sa femme au marché.

S I M O N.

Ah, mon voisin, je suis bien fâché que les choses tournent de cette maniere. J'aurois donné tout au monde pour vous prêter ma ju-

ment. Mais je ne peux pas désobliger le compere blaise. Je lui dois des journées de cheval. Vous m'en voyez au désespoir pour ce qui vous regarde, mon cher Matthieu.

MATTHIEU.

J'en suis aussi désespéré pour vous, mon cher Simon. Vous saurez que je viens de recevoir un billet de l'Intendant de Monseigneur, pour l'aller trouver sur le champ. Nous faisons quelques affaires à nous deux. Il m'avertit que si j'arrive à midi, il peut me faire adjuger la coupe d'une partie de la forêt. C'est à-peu-près cent louis que je gagnerai dans

cette affaire, & quinze à vingt qu'il y auroit eu à gagner pour vous; car je pensois à vous employer pour l'exploitation. Mais.....

SIMON.

Comment! Quinze à vingt louis, dites-vous?

MATTHIEU.

Oui; peut-être davantage: cependant, comme votre jument n'est pas en état d'aller, je vais voir pour le cheval de l'autre charpentier du village.

SIMON.

Vous m'offensez; ma jument est toute à votre service. Hé, François,

çois, François, va dire au compere Blaise que sa femme n'aura pas d'aujourd'hui ma jument; que le voisin Matthieu en a besoin, & que je ne veux pas refuser mon meilleur ami.

MATTHIEU.

Mais comment ferez-vous pour la farine ?

SIMON.

Oh! ma femme peut s'en passer encore pendant quinze jours.

MATTHIEU.

Et votre selle qui est en lambeaux ?

SIMON.

C'est de la vieille que je parlois.

J'en ai une toute neuve comme la bride. Je ferai ravi que vous en ayez l'étrenne.

MATTHIEU.

Je ferai donc ferrer la jument à la ville.

SIMON.

Vraiment j'avois oublié que le voisin l'avoit ferrée l'autre jour pour essayer. Il faut lui rendre justice, il s'en est tiré fort bien.

MATTHIEU.

Mais si la pauvre bête a une plaie si large sur le dos, comme dit François ?

SIMON.

Oh, je connois le drôle. Il se

plaît toujours à grossir le mal. Je parie qu'il n'y en a pas de la largeur du petit doigt.

MATTHIEU.

Il faudroit donc qu'il la pansât un peu ; car depuis quinze jours. ...

SIMON.

La panser ? je voudrois bien voir qu'il y manquât un seul jour de la semaine.

MATTHIEU.

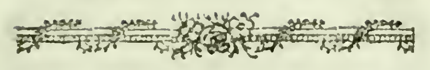
Qu'il aille au moins lui donner quelque chose. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle avoit refusé la paille ?

SIMON.

C'est qu'elle s'étoit rassasiée de foin. Ne craignez pas, elle vous

portera comme un oiseau. Le chemin est sec ; nous n'avons point de brouillard. Je vous souhaite un bon voyage, & de bonnes affaires. Venez, venez monter ; ne perdons pas un moment. Je vous tiendrai l'étrier.





LE DÉSORDRE
ET LA MALPROPRETÉ.

URBAIN paſſoit, à juſte titre, pour un excellent petit garçon. Il étoit doux & officieux pour ſes amis, obéiſſant envers ſes maîtres & ſes parens.

Il n'avoit qu'un défaut. C'étoit de ne prendre aucun ſoin de ſes livres & de ſes petits effets, d'être fort négligé dans ſa parure, & très-ſale ſur ſes habits.

On l'avoit ſouvent repris de ſa négligence. Ces reproches l'affli-

geoient pour lui-même, & parce qu'il voyoit ſes amis les lui faire avec regret. Il avoit mille fois réſolu de ſe corriger ; mais l'habitude étoit devenue ſi forte, que c'étoit toujours le même déſordre & la même malpropreté.

Il y avoit long-tems que ſon papa lui avoit promis, ainſi qu'à ſes freres, de leur donner le plaiſir d'une promenade ſur l'eau.

Le tems ſe trouva un jour très-ſerein. Le vent étoit doux, la riviere tranquille. M. de Saint André réſolut d'en profiter. Il fit appeller ſes enfans, leur annonça ſon projet ; & comme ſa maiſon donnoit ſur le port, il prit la peine d'y aller lui-même choiſir une petite chaloupe, la plus jolie qu'il put trouver.

Comme toute la jeune famille se réjouit ! Avec quel empressement chacun se hâta de faire ses préparatifs pour une partie de plaisir si longtems attendue !

Ils étoient déja prêts, lorsque M. de S. André revint pour les prendre. Ils sautoient de joie autour de lui. De son côté, il étoit ravi de leur joie. Mais quelle fut sa surprise, en jettant les yeux sur Urbain, de voir l'état pitoyable de son accoûtrement !

L'un de ses bas étoit descendu sur le talon. L'autre se rouloit à longs plis autour de sa jambe, qui ne représentoit pas mal une colonne torse. Sa culotte avoit deux grands yeux ouverts à l'endroit du genou. Sa veste étoit toute marquetée de taches de

graiſſe & d'encre : & il manquoit à ſon ſurtout la moitié du collet.

M. de S. André vit avec peine qu'il ne pouvoit ſe charger d'Urbain dans un pareil état. Tout le monde auroit eu raiſon de croire que le pere d'un enfant ſi déſordonné, devoit être auſſi déſordonné lui-même, puiſqu'il ſouffroit ce défaut dégoûtant dans ſon fils. Et comme il avoit des qualités plus heureuſes pour ſe faire diſtinguer par ſes concitoyens, il n'étoit pas exceſſivement jaloux de cette nouvelle renommée.

Urbain avoit bien un autre habit ; malheureuſement il ſe trouvoit alors chez le tailleur ; & ce n'étoit pas pour peu de choſe. Il ne s'agiſſoit de rien moins que d'y recoudre un pan qui

s'étoit détaché. Le dégraiſſeur devoit enſuite en avoir pour deux ou trois jours de beſogne à le remettre à neuf.

Qu'arriva-t-il, mes amis ? Vous le devinez ſans peine.

Ses freres qui avoient des habits propres, & dont tout l'équipage faiſoit honneur à leur papa, monterent avec lui dans la chaloupe. Elle étoit peinte en bleu, relevé par des bordures d'un rouge éclatant. Les rames & les banderoles étoient bariolées de ces deux couleurs. Les matelots portoient des veſtes d'une blancheur éblouiſſante, avec de larges ceintures vertes autour de leur corps, de gros bouquets de fleurs à leur côté, de grands pa-

naches de plumes à leurs chapeaux. Il y avoit dans le fond, près du gouvernail, trois hommes avec un hautbois, un fifre & un tambour, qui commencerent à jouer ſur les inſtrumens une marche guerriere, auſſi-tôt que la chaloupe s'éloigna du bord. Le peuple aſſemblé ſur le rivage, y répondoit par de joyeuſes clameurs.

Urbain qui s'étoit fait une ſi grande fête de cette promenade, fut obligé de reſter à la maiſon. Il eſt vrai qu'il eut le plaiſir de voir de ſa fenêtre cet embarquement, de ſuivre de l'œil la chaloupe, dont un vent léger enfloit les voiles, & qui paroiſſoit voler ſur la ſurface des eaux, & que ſes freres, à

leur retour, voulurent bien lui raconter tous les amuſemens de leur journée, dont le ſeul récit les faiſoit treſſaillir de joie.

Un autre jour, comme il s'amuſoit dans une prairie à cueillir des fleurs avec un de ſes amis, pour en faire un bouquet à ſa maman, il perdit une de ſes boucles.

Au lieu de s'occuper à la chercher, il pria ſon camarade, qui reſtoit aſſis pour arranger le bouquet, de lui prêter une des ſiennes, parce qu'en marchant ſur les oreilles pendantes de ſon ſoulier, il avoit déja trébuché deux ou trois fois.

Son ami lui prêta volontiers ſa boucle. Urbain, preſſé de courir, l'attacha ſi négligemment, qu'au

bout d'un quart-d'heure, elle étoit déja hors de ſon pied.

Ils ſe trouverent fort embarraſſés quand il fut queſtion de rentrer au logis. La nuit étoit venue ; & l'herbe étoit ſi haute, qu'un agneau ſe ſeroit caché ſous ſon épaiſſeur. Le moyen d'y retrouver dans l'obſcurité quelque choſe d'auſſi petit ! Ils s'en retournerent clopin-clopinant, s'appuyant l'un ſur l'autre, & tous les deux fort triſtes, Urbain ſurtout, qui, doué d'un caractere très-ſenſible, avoit à ſe reprocher d'expoſer ſon ami à la colere de ſes parens.

Le lendemain il ſe préſenta devant toute ſa famille aſſemblée avec une ſeule boucle pour ſes deux ſouliers.

liers. Trifte coup-d'œil pour un pere, qui voyoit par-là combien fes leçons avoient été vainement prodiguées !

M. de S. André payoit tous les Dimanches une petite penfion à fes enfans, pour leur donner le moyen de fatisfaire aux fantaifies de leur âge, & fur-tout à leur générofité. Les freres d'Urbain avoient le plaifir de l'employer à un ufage fi doux. Mais pour lui, fa penfion ne lui paffoit prefque jamais dans les mains, parce que fon pere la retenoit tantôt pour lui acheter des boutons de manche, un col, ou fon chapeau qu'il avoit égarés, tantôt pour lui faire détacher fes habits, & réparer leur défordre.

Une boucle d'argent eſt d'un certain prix. Ce n'étoit pas tout encore, il avoit perdu celle de ſon camarade, & il falloit l'en dédommager tout de ſuite. Mais comment ? Ses penſions de la ſemaine n'auroient pu y ſuffire de plus de trois mois.

Heureuſement ſon pere lui avoit fait apprendre à écrire, &, pour me ſervir de l'expreſſion commune, il avoit une aſſez jolie main.

C'étoit le ſeul travail où il pût gagner quelque choſe. Je dois convenir, à ſa louange, qu'il ſe prêta de fort bonne grace à l'arrangement qui lui fut propoſé.

Le pere de ſon ami étoit un Avocat célebre, qui donnoit tous les

jours un grand nombre de consultations. M. de S. André lui offrit de les faire mettre au net par Urbain, jusqu'à ce qu'il eût gagné de quoi payer la boucle de son ami qu'il avoit perdue.

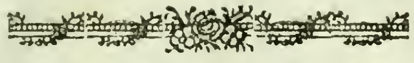
Urbain passoit les heures de ses récréations à copier des écrits de procédures fort ennuyeux, & tout griffonnés, tandis que ses freres alloient se promener à la campagne, ou qu'ils s'amusoient avec leurs camarades à jouer dans le jardin.

Oh combien il soupira de son étourderie ! & combien, dans un petit nombre de jours, elle lui fit perdre de plaisirs !

Il eut le tems de faire bien des réflexions sur lui-même, & de for-

mer, pour l'avenir, de bonnes résolutions, que son expérience lui a fait suivre fidélement. Si je vous le montrois, mes chers amis, en voyant l'air de propreté qui regne aujourd'hui dans sa parure, & l'arrangement qu'il observe dans tout ce qui lui appartient, vous ne croiriez jamais que c'est la même personne dont je viens d'écrire l'histoire pour vous instruire, autant que pour vous amuser.





LE BOUQUET

Qui ne ſe flétrit jamais.

AGATHE.

EH bonjour, ma chere Eugénie. C'eſt une excellente idée que tu as eue de venir me voir aujourd'hui.

EUGÉNIE.

Maman vient de me permettre de paſſer tout le reſte de la ſoirée avec toi.

AGATHE.

J'en ſuis bien charmée ; le tems eſt ſi beau ! Il me ſemble que nos amis nous en deviennent plus chers, quand la nature eſt riante.

EUGÉNIE.

Je le ſens auſſi. Tiens, donne-moi la main. Comme nous allons jaſer & courir enſemble !

AGATHE.

Veux-tu commencer par faire quelques tours dans le boſquet?

EUGÉNIE.

Vraiment oui, c'eſt fort bien penſé. Nous pourrons y cauſer plus à notre aiſe.

AGATHE.

Je te demande ſeulement la permiſſion de m'aſſeoir quelquefois pour travailler à mon ouvrage.

EUGÉNIE.

A la bonne heure. Je t'aiderai même ſi tu veux.

AGATHE.

Oh non, je te remercie. Je ne voudrois pas qu'il y eût un ſeul point d'une autre main que de la mienne.

EUGÉNIE.

Je vois que c'eſt pour en faire un cadeau.

AGATHE.

Tu l'as deviné.

EUGÉNIE.

Et l'ouvrage preſſe donc beaucoup ?

AGATHE.

Tu ſais que c'eſt le 4 de ce mois le jour de Sainte Roſalie. Je ne me conſolerois de ma vie, ſi ce tablier de filet n'étoit fait pour ce jour-là.

EUGÉNIE.

Roſalie, dis-tu ? Je ne connois

perſonne de ce nom - là parmi toutes les Demoiſelles de notre ſociété.

AGATHE.

C'eſt pour une de mes amies particulieres. Oh ! une tendre & excellente amie, à qui je dois peut - être tout mon bonheur.

EUGÉNIE.

Et comment cela, s'il te plaît, ma chere Agathe ? Je meurs d'envie de le ſavoir.

AGATHE.

Dis - moi, Eugénie, n'as - tu pas remarqué, depuis ton retour, un grand changement dans mon caractere ?

EUGÉNIE.

Puiſque tu veux que je te le diſe, j'en conviendrai franchement avec

toi. Je ne te reconnois plus. Comment as-tu fait pour changer à ce point ? Lorsque je te quittai, il y a quinze mois pour aller passer un an chez ma tante, tu étois vaine & acariâtre. Tu offensois sans pitié tout le monde ; & la moindre familiarité te paroissoit un outrage. Aujourd'hui, tes manieres sont simples & prévenantes. Tu as un air de complaisance & d'affabilité qui te gagne tous les cœurs. Je t'avouerai que moi-même je t'aime cent fois plus que je ne t'aimois alors. Tu prenois quelquefois des airs de hauteur qui me révoltoient. Il me venoit à chaque instant l'idée de rompre avec toi ; au lieu qu'à présent je goûte un plaisir inexprimable dans ton en-

tretien. Et ce qui acheve de me ravir, c'eſt que tu as l'air d'être beaucoup plus heureuſe.

AGATHE.

Je le ſuis auſſi, ma chere amie. Ah ! j'étois bien à plaindre dans le tems dont tu parles. Je faiſois également le déſeſpoir de ma famille, & de tous ceux qui s'intéreſſoient à mon bonheur. La pauvre Demoiſelle Brochon ſur-tout, que je la faiſois ſouffrir ! Elle pourtant qui m'aimoit avec tant de tendreſſe, qui rempliſſoit ſi bien la parole qu'elle avoit donnée à maman le jour de ſa mort, de tenir ſa place auprès de moi, de me porter tout l'amour d'une mere.

EUGÉNIE.

Il faut convenir que tu ne pouvois pas tomber en de meilleures mains pour recevoir une éducation distinguée. Il n'est point de parens qui ne souhaitassent de la voir auprès de leur fille.

AGATHE.

Tu ne sais pas encore tout ce que je lui dois. Je veux te le raconter. C'est l'histoire d'une matinée qui restera toujours gravée dans mon souvenir. Le 4 de ce mois, il y aura un an; c'étoit le jour de sa fête. Je m'éveillai d'assez bonne heure. Elle dort encore, me dis-je en moi-même. Je veux la surprendre avant qu'elle ne se leve. Je m'habillai toute seule. Je pris la cor-

beille qu'une aimable petite Demoiſelle m'avoit donnée au premier jour de l'an, (*elle ſerre la main d'Eugénie*) & je courus dans le jardin pour la remplir de fleurs, que je voulois répandre ſur le lit de Mademoiſelle Brochon. Je me gliſſai en cachette le long de la charmille ; & j'arrivai, ſans que perſonne m'eût apperçue, au petit boſquet de roſiers, où je cueillis trois des plus belles roſes qui venoient de s'épanouir. Il me falloit encore du chevrefeuille, du jaſmin & du myrthe. J'allois pour en cueillir autour du berceau qui termine la grande allée. Tout-à-coup, en paſſant devant l'ouverture, j'apperçois, en un coin du berceau, Mademoiſelle Brochon à genoux, la tête cachée

chée dans ſes mains. Je tâchai de m'en retourner doucement ſur la pointe des pieds ; mais elle avoit entendu le bruit de mes pas. Elle ſe releva précipitamment, tourna la tête, m'apperçut, & me cria de venir la trouver.

Elle n'avoit pas eu le tems de bien eſſuyer ſes larmes. Je vis que ſes yeux en étoient encore mouillés. Mais ce n'étoient pas de ces larmes douces, comme je lui en avois ſouvent vu répandre au récit de quelque action généreuſe de bienfaiſance, ou de droiture. Malgré l'air d'amitié dont elle me recevoit, il me ſembla remarquer ſur ſon viſage des traces de douleur.

Elle me prit doucement cette

main dans une des fiennes, & paffa l'autre autour de moi. Nous fîmes de cette maniere deux tours d'allées, fans qu'elle me dît un feul mot. De mon côté, je n'ofois ouvrir la bouche, tant j'étois interdite par fon filence.

Elle me preffa enfuite plus étroitement contre fon fein ; & me regardant avec un air attendri, en jettant un coup d'œil fur les fleurs dont ma corbeille étoit remplie : Je vois, ma chere Agathe, me dit-elle, que vous avez penfé de bonne heure à ma fête. Cette attention délicate me feroit oublier les triftes penfées dont j'étois occupée en ce moment à votre fujet, fi le foin de votre bonheur n'y étoit attaché.

Oui, ma chere amie, n'attribuez qu'à ma tendreſſe pour vous ce que je vais vous dire. Il me tarde d'en avoir déchargé mon cœur, pour l'ouvrir enſuite tout entier aux nouveaux ſentimens que je vous dois pour le bouquet que vous me préparez.

J'étois tremblante & muette pendant qu'elle m'adreſſoit ce diſcours. C'étoit comme ſi ma conſcience m'eût parlé tout haut par ſa bouche.

Vous qui avez reçu de la nature, continua-t-elle, des diſpoſitions ſi bien cultivées par les exemples & les inſtructions de votre maman, pourquoi voulez-vous les pervertir par un défaut capable d'empoiſonner lui ſeul les plus excellentes qualités? Je ne vous le nommerai point,

après ce que je viens de vous dire ; ſon nom vous inſpireroit peut-être trop d'horreur contre vous-même, & je ne veux pas vous mortifier. Il ſuffit que votre cœur vous le nomme en ſecret ; & je crois vous connoître aſſez pour être sûre que vous emploierez les plus nobles efforts à le détruire.

N'allons point chercher des tems trop reculés. Faiſons ſeulement l'examen de la conduite que vous avez tenue dans la journée d'hier. C'eſt elle qui m'avoit plongée dans la triſteſſe où vous venez de me ſurprendre.

Vous ſouvenez-vous du ton d'emphaſe que vous prîtes à déjeûner, pour étaler vos connoiſſances dans

l'Histoire ? Vous rappelliez des événemens assez instructifs pour qu'on vous eût écoutée avec intérêt, si l'on ne vous eût vue trop enflée du desir d'exciter l'admiration. Vous aviez l'air si satisfait de vous-même, que l'on craignit de vous donner des éloges, de peur d'ajouter à votre vanité. Souvenez-vous en même-tems de l'attention qu'on prêtoit à l'aimable petite Adélaïde ; comme tout le monde étoit enchanté des graces simples & naturelles de son récit, de l'air modeste dont elle rougissoit de paroître si bien instruite. Je vous voyois pâlir de dépit & d'envie ; je voyois rouler dans vos yeux des larmes de rage, que vous cherchiez

vainement à dérober, tandis que toute la compagnie ſe réjouiſſoit intérieurement de vous voir humiliée.

L'après-midi, quand, d'un air de triomphe, vous vîntes montrer votre cahier d'écriture, & qu'on ſe le faiſoit paſſer froidement de main en main, ſans vous donner les louanges que vous ſembliez commander, comme vous le reprîtes d'un air d'humeur & de colere !

Enfin le ſoir, lorſqu'en accompagnant Adélaïde ſur le claveſſin, les fauſſes meſures, que peut-être faiſiez-vous exprès, la déroutoient dans ſon chant, elle vous pria doucement à l'oreille de toucher un peu plus juſte, quelle mine hi-

deuse vous fîtes alors à votre amie !

Ah ! de grace, n'achevez pas, m'écriai-je en fondant en larmes ; car ses paroles m'avoient pénétrée jusqu'au fond du cœur.

C'étoit la vanité, repris-je, ce vice que vous n'osiez pas me nommer. Jamais je n'avois senti si vivement combien il est affreux.

Je ne pus en dire davantage ; mais elle vit bien ce qui se passoit dans mon cœur. Ses bras agités me presserent contre son sein avec une tendresse que je ne saurois te peindre. Je sentois ses larmes couler sur mon visage, tandis que ses yeux étoient tournés vers le ciel.

L'éloquence de cette priere muette acheva de me troubler. Nous étions

venues, ſans nous en appercevoir, au pied de l'ormeau que voici. Nous étions debout auprès de ce banc de verdure. Je m'y laiſſai tomber à demi-évanouie. Elle me prodigua les plus tendres ſecours, & ranima, par ſes careſſes, mes eſprits abattus.

Comme nous étions prêtes à rentrer à la maiſon, je lui dis en l'embraſſant : ſéchez vos larmes, ma bonne amie, ce ſont aujourd'hui les dernieres que vous aurez à répandre ſur mes défauts.

Ma chere Agathe, me répondit-elle, vous ne pouviez me cauſer une plus grande joie pour le jour de ma fête, que par cette noble réſolution. C'eſt le bouquet le plus propre à nous parer l'une & l'au-

tre ; & j'eſpere qu'il ne ſe flétrira jamais.

Peu-à-peu nous devînmes toutes les deux plus tranquilles. Elle me fit remarquer le repos délicieux de la matinée. Mon cœur ſoulagé ſe trouvoit en état de goûter les charmes d'un beau jour.

Je ſentis alors combien il eſt doux de trouver ce calme en ſoi-même. Je lui demandai ſes conſeils pour entretenir mon cœur dans cette riante ſérénité. Deux heures s'écoulerent ainſi rapidement dans un entretien d'amitié, de confiance, & d'inſtructions touchantes.

Mon papa, ſans m'en avertir, avoit fait préparer une petite fête.

Nous la célébrâmes avec toute la joie dont nos cœurs venoient de se remplir. C'est depuis ce jour, ma chere amie, que j'ai commencé à me guérir d'un défaut si insupportable aux autres, & à moi-même. Je te laisse maintenant à penser, si je puis oublier, quand ce jour revient, de marquer ma tendre reconnoissance à la digne amie qui en a fait l'époque de mon bonheur.

EUGÉNIE.

O ma chere Agathe, heureusement j'ai du tems encore! Je veux lui préparer aussi mon bouquet, pour avoir su doubler le plaisir que je sentois à t'aimer.

L'ÉCOLE

MILITAIRE.

DRAME EN UN ACTE.

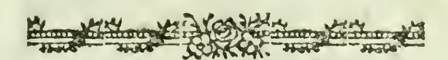
PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR } *de l'École.*
LE DIRECTEUR

EUGENE, *fils du Gouverneur*, } *Jeunes Éleves.*
ÉDOUARD DE BELLE-COMBE,
ROGER,
THÉODORE,

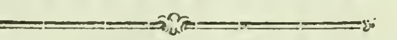
La Scene se passe dans l'appartement du Gouverneur.

L'ÉCOLE



L'ÉCOLE MILITAIRE.

DRAME EN UN ACTE.



SCENE I.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR.

(Le Gouverneur travaille assis devant un bureau.)

LE DIRECTEUR (*frappant à la porte, & l'entre-ouvrant.*)

MONSIEUR le Gouverneur, oserois-je vous interrompre pour un moment ?

LE GOUVERNEUR.

Entrez, Monſieur : vous ſavez que toutes mes heures appartiennent aux devoirs de ma place.

LE DIRECTEUR.

Je viens vous inſtruire d'une choſe aſſez étrange qui ſe paſſe depuis quelques jours dans l'École.

LE GOUVERNEUR.

Qu'eſt-ce donc, je vous prie ? Vous m'effrayez.

LE DIRECTEUR.

Raſſurez-vous, Monſieur. Mon rapport doit vous inſpirer plus d'intérêt que d'alarmes. Que penſez-vous de notre dernier Eleve, le jeune Edouard de Bellecombe ?

LE GOUVERNEUR.

Depuis dix jours qu'il eſt ici, je n'ai pas encore eu le tems de le connoître. Tout ce que je puis en dire, c'eſt que lorſqu'on me l'a préſenté, j'ai remarqué dans ſa phyſionomie un caractere de nobleſſe & d'élévation qui m'a prévenu en ſa faveur. Eſt-ce que ſes maîtres ſeroient mécontens de lui ?

LE DIRECTEUR.

Bien au contraire. Ils donnent tous les plus grands éloges à ſon aſſiduité. La juſteſſe & la force de ſon eſprit les étonnent. Il eſt entré ici plus inſtruit que la plupart des Éleves ne le ſont après trois ans d'études. Il n'y a que ſes camarades & moi qui

pourrions avoir quelque ſujet de nous plaindre de ſa conduite.

LE GOUVERNEUR.

Comment, vous, Monſieur ? J'en ſuis affligé.

LE DIRECTEUR.

Je le ſuis moins pour moi que pour lui-même. Je ne ſais ce qui ſe paſſe dans ſon cœur ; mais il faut qu'un ſentiment profond l'occupe tout entier. J'ai employé mille efforts pour le découvrir. Ma pénétration ſe trouve toujours en défaut.

LE GOUVERNEUR.

Pourrois-je vous demander ſur quoi portent vos obſervations ?

LE DIRECTEUR.

Le voici, Monſieur. Il eſt très-

ardent à l'étude, & rien ne peut le détourner de ses travaux. Mais dans les heures de relâche, il est froid, sombre & silencieux au milieu de ses camarades. J'en ai mis auprès de lui deux des plus éveillés pour le réjouir. Il est sensible à leurs empressemens ; il y répond même avec politesse : mais tout leur feu ne sauroit l'échauffer. Il s'éleve contre eux comme un mur de glace. Oui, non, Messieurs, & d'autres monosyllabes de ce genre, sont toutes ses réponses à leurs questions.

LE GOUVERNEUR.

Cette mélancolie est apparemment une suite de la douleur qu'il a éprouvée en se séparant de sa famille.

LE DIRECTEUR.

C'eſt l'explication qui me paroît la plus naturelle. Cependant voilà dix jours entiers qu'il eſt dans cet état. Un enfant de douze ans eſt-il ſuſceptible d'une impreſſion auſſi durable?

LE GOUVERNEUR.

Oui, mais un enfant d'un auſſi grand caractere que ſa phyſionomie l'annonce.

LE DIRECTEUR.

N'importe. Si la ſenſibilité de cet âge eſt vive, elle eſt auſſi paſſagere. Depuis que je ſuis dans cette École, j'ai vu tous ceux à qui leur éloignement de la maiſon paternelle cauſoit les plus vifs regrets, ſe prêter avec

le plus de facilité aux ſoins aimables que leurs camarades ſe donnent pour les diſtraire. Quoi qu'il en ſoit des ſentimens d'Edouard pour ſes parens, que diriez-vous de ce qu'il me reſte encore à vous apprendre à ſon ſujet?

Le Gouverneur.

Vous enflammez ma curioſité. Je n'attends rien de lui que d'extraordinaire.

Le Directeur.

Croiriez-vous qu'il n'a voulu prendre encore à ſes repas qu'un peu de potage, du pain ſec, & de l'eau? Un criminel ne peut être condamné à des privations plus auſteres, qu'Édouard ne s'en impoſe de lui-même.

LE GOUVERNEUR.

Que me dites-vous ? Cet enfant auroit dû naître à Sparte.

LE DIRECTEUR.

D'accord ; mais ici, où il ne faut affecter aucune ſingularité, où l'apprentiſſage d'un Militaire eſt de ſe ſoumettre aveuglément à la ſubordination générale, j'ai craint que ſon exemple ne pût avoir quelque danger pour les autres. Dix fois j'ai voulu l'engager ou le contraindre à manger de ce qui lui étoit préſenté. Il ne répondoit à mes inſtances ou à mes ordres, qu'en tournant vers moi des yeux baignés de larmes ſi touchantes...... (*Il ſe détourne.*) Pardonnez, Monſieur, je crois que je pleure moi-même.

Le Gouverneur.

Je me ſens auſſi tout ému de votre récit. Cependant cette déſobéiſſance eſt coupable, & ne doit pas demeurer impunie. S'il s'y obſtine davantage, quel qu'en ſoit le motif, il ne peut pas reſter dans cette maiſon. Le premier fondement d'une École militaire, eſt la ſoumiſſion la plus exacte aux ordres des Maîtres & des Supérieurs.

Le Directeur.

Voilà ce que je craignois, & ce qui m'a fait différer ſi long-tems de vous inſtruire. J'eſpérois vaincre ſa réſolution; mais je l'ai trouvée auſſi ferme que ſon cœur eſt impénétrable.

LE GOUVERNEUR.

Eſt-il poſſible qu'à ſon âge on ait aſſez d'empire ſur ſes ſentimens, pour les dérober à des regards auſſi exercés que les vôtres ?

LE DIRECTEUR.

C'eſt, comme vous le diſiez tout-à-l'heure, un digne Spartiate. Ses manieres, quoique dépouillées d'orgueil, & mêlées de douceur, ſont auſſi impoſantes, que ſes diſcours ſont précis. Tel eſt, j'oſe le dire, le reſpect qu'il inſpire pour ſon ſecret, qu'on s'étonne de ſa réſiſtance, ſans l'accuſer d'obſtination.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, je veux le ſonder moi-même, Le portrait que vous m'en

faites, ajoute à la haute opinion que j'en avois conçue. Si je puis le porter à une confidence, je ſuis perſuadé qu'elle me dédommagera de la peine que j'aurai priſe à l'obtenir.

LE DIRECTEUR.

Les prieres, les menaces, l'adreſſe, j'ai tout employé vainement contre lui. Je doute que vos tentatives aient plus de ſuccès, quoique je le deſire avec ardeur. Je crois ſentir que je vous en devrai de la reconnoiſſance.

LE GOUVERNEUR.

Je veux d'abord interroger les deux Éleves que vous lui avez attachés plus particuliérement. Peut-être ſeront-ils en état de me fournir quelques lumieres. Qui ſont-ils?

LE DIRECTEUR.

Roger & Théodore. Mais M. Eugene, votre fils, pourroit encore mieux vous inſtruire.

LE GOUVERNEUR.

Comment? eſt-ce qu'Édouard l'a intéreſſé?

LE DIRECTEUR.

Il s'en occupe, je crois, plus que de lui-même. J'ai obſervé qu'il l'étudioit en ſilence. Il ne vous en a donc pas encore entretenu?

LE GOUVERNEUR.

Non, mais je lui ſais bon gré de ſa réſerve, autant que de ſon attention. Elle m'annonce une ſympathie ſecrete avec le caractere qui l'a frappé. Vous me feriez plaiſir, Monſieur,

Monſieur, de me les amener tous les trois.

LE DIRECTEUR.

J'aime mieux vous les envoyer ; ma préſence les gêneroit peut-être. Vous en ſerez plus libre avec eux.

LE GOUVERNEUR.

Vous avez raiſon. Je vous ſerois également obligé de me faire venir Édouard auſſi-tôt qu'ils ſeront ſortis.

(Le Directeur ſort. Le Gouverneur le reconduit juſqu'à la porte.)

SCENE II.

LE GOUVERNEUR.

JE ne ſais comment expliquer ce myſtere. Il eſt naturel qu'Édouard ait du chagrin d'avoir quitté ſes parens. Un enfant d'une ſi grande eſpérance devoit leur être bien cher, & recevoir bien des marques de leur tendreſſe ! Mais que rien n'ait pu encore adoucir ſa douleur depuis dix jours, au milieu d'une jeuneſſe vive & ardente, occupée de tous les moyens de le diſtraire & de l'égayer ; qu'il refuſe de prendre tout autre aliment que du pain & de l'eau, voilà ce que je ne puis con-

cevoir. Le ſervice de la table ſe fait avec propreté, & ne peut lui cauſer aucun dégoût. D'ailleurs, il n'étoit pas accoutumé à une nourriture délicate. Son pere, en me l'envoyant, m'a écrit qu'il n'étoit pas riche, & qu'il étoit chargé d'une nombreuſe famille. Plus je fais des réflexions, & plus je m'y perds.

(*Il ſe promene pendant quelques momens en ſilence.*)

SCENE III.

LE GOUVERNEUR, EUGENE *son fils*, ROGER, THÉODORE.

EUGENE.

Me voici, mon papa, M. le Directeur vient de me dire que vous me demandiez avec Roger & Théodore.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mon fils. Je ſerois bien-aiſe d'avoir un petit moment d'entretien avec ces Meſſieurs, & avec toi.

ROGER & THÉODORE.

C'eſt beaucoup d'honneur pour nous.

EUGENE.

Pour moi auſſi, & du plaiſir encore.

Le Gouverneur (*à Roger & à Théodore.*)

Il m'eſt revenu que vous n'étiez guere ſatisfait du nouveau camarade qu'on vous a donné.

Roger.

S'il faut l'avouer, il n'eſt pas trop goguenard, ce Monſieur de.... Eh bien donc, comment ſe nomme-t-il à préſent ?

Théodore.

Il nous a parlé ſi peu, ſi peu, que je ne ſais plus comment il s'appelle.

Eugene.

Édouard de Bellecombe, Meſſieurs. Et je le crois encore meilleur à connoître que ſon nom.

ROGER.

Édouard, à la bonne heure. Édouard le Muet ?

EUGENE.

O mon papa ! pouvez-vous souffrir qu'on l'injurie ?

LE GOUVERNEUR.

M. Roger, qui vous a permis de distribuer des épithetes à vos camarades ?

ROGER.

Puisqu'il ne lâche pas trois mots en deux heures. Quand il nous viendroit de la lune, je n'en serois pas étonné. On ne doit pas y dire grand'chose. Elle a l'air si taciturne & si pâle ! Il ne démentiroit pas son pays.

LE GOUVERNEUR.

Son silence ou son teint doi-

vent-ils vous inſpirer de la haine ?

ROGER.

Je ne ſuis pas ſon ennemi, tant s'en faut, mais je ne ſaurois être ſon ami, puiſqu'il ne parle pas, & qu'il n'eſt pas amuſant.

THÉODORE.

On a bien aſſez de la longueur de la nuit pour ſe taire. Le jour n'eſt fait que pour rire, cauſer, & ſe divertir.

ROGER.

Faut-il que je m'ennuie, parce qu'il prend du plaiſir à s'ennuyer ?

EUGENE.

Ah ! ce n'eſt pas de l'ennui, c'eſt de la peine.

ROGER.

Eh bien, n'avons-nous pas cher-

ché à le consoler de notre mieux ? Bon ! plus nous lui faisions de singeries, plus il gagnoit de tristesse. Nous avons fini par le planter là dans nos récréations. Malheureusement nous le retrouvons à table ; & il y fait une mine à nous faire rentrer la faim dans l'estomac.

LE GOUVERNEUR.

Est-ce qu'il se sert d'une maniere dégoûtante ?

ROGER.

Il faudroit qu'il fût bien maladroit. Il ne mange que du pain, & ne boit que de l'eau.

THÉODORE.

Il fait le délicat, pour nous donner à croire qu'il avoit une table de Prince dans sa maison.

EUGENE.

Vous ne le connoiſſez guere, ſi vous croyez que c'eſt par orgueil. Je l'examinois l'autre jour, quand M. le Directeur vouloit lui ſervir d'un plat aſſez friand; & je voyois, quoiqu'il baiſsât la tête, de groſſes larmes qui rouloient dans ſes yeux.

LE GOUVERNEUR.

Que me dis-tu, mon fils?

ROGER.

Oui, il pleurniche quelquefois. Si Dom Quichotte revenoit au monde, il faudroit qu'ils ſe battiſſent enſemble, pour ſavoir à qui reſteroit le ſurnom de *Chevalier de la Triſte Figure*.

LE GOUVERNEUR.

Avez-vous le cœur de faire des plaiſanteries ſur ſon chagrin ?

ROGER.

C'eſt qu'il finiroit par nous le faire prendre. Il eſt fâcheux de voir faire une ſi mauvaiſe contenance dans un repas. Cela vous raſſaſie. Tenez, parlez-moi de Théodore. Nous nous donnerions de l'appétit à nous voir manger.

LE GOUVERNEUR.

Vous verriez donc, ſans regret, Édouard s'éloigner de votre table ?

ROGER.

Oh Monſieur ! d'un grand cœur, s'il ne devient pas un peu plus gai.

EUGENE.

Eh bien, mon papa, faites-le mettre à la mienne. Je ferai si content de l'avoir auprès de moi ! J'aurai bien soin de lui.

LE GOUVERNEUR.

Tu ne crains donc pas sa tristesse comme ces Messieurs ?

EUGENE.

Sûrement, je souffrirois de le voir chagrin ; mais je lui ferois tant d'amitiés ! Il ne seroit peut-être pas si malheureux, s'il voyoit qu'on est touché de sa peine.

LE GOUVERNEUR.

Aucun de vous ne sait-il d'ou vient cette mélancolie ?

THÉODORE.

Je n'ai pas ſongé à m'en informer.

ROGER.

A quoi bon vouloir apprendre des choſes qui nous attriſtent ?

LE GOUVERNEUR.

Et toi, mon fils, n'en es-tu pas mieux inſtruit ?

EUGENE.

Hélas ! non, mon papa. J'aurois bien deſiré ſavoir ſon ſecret, pour le ſoulager, s'il étoit en mon pouvoir. Trois fois je l'ai prié de me le dire ; mais je n'ai pas oſé le preſſer davantage, quand j'ai vu qu'il vouloit le garder dans ſon cœur. Sans doute qu'il ne me croit pas encore

aſſez ſon ami, pour m'en faire part. C'eſt à moi de les mériter par mes ſervices.

LE GOUVERNEUR.

Mais pourquoi ne m'en as-tu pas encore parlé ?

EUGENE.

C'eſt que vous auriez peut-être exigé qu'il ſuivît la maniere de vivre des autres ; & vous l'auriez réprimandé, s'il n'avoit pu vous obéir. Vous m'avez accordé la permiſſion de vivre avec les Éleves de l'École. Je n'irai point trahir mes camarades par des rapports. Quand il ſe paſſera quelque choſe qui ne mérite que des louanges, n'ayez pas peur, je ne vous le laiſſerai pas ignorer.

LE GOUVERNEUR (*en embraſſant ſon fils.*)

Je n'en attendois pas moins de toi, mon cher Eugene. Ta délicateſſe me ravit.

(*A Roger & à Théodore.*)

Je ſuis fâché, Meſſieurs, de ne pouvoir donner les mêmes éloges à votre conduite. J'aurois ſouhaité que vous euſſiez témoigné plus d'égards & d'intérêt au jeune Édouard, en le voyant dans la triſteſſe. Allez, retournez à vos amuſemens. Il ſeroit dommage de les interrompre. Si votre caractere vous préſerve de quelques peines, je crains bien qu'il ne vous empêche de goûter les plaiſirs les plus doux pour un cœur ſenſible & généreux.

SCENE IV.

LE GOUVERNEUR, EUGENE.

LE GOUVERNEUR.

C'EST toi qui es digne de les goûter, ô mon fils, ces plaisirs si purs & si touchants! Que j'aime à te voir cette douce compassion pour les peines des infortunés !

EUGENE.

Eh, mon papa, comment s'empêcher de plaindre ce pauvre Édouard! Sa pâleur, sa tristesse, tout annonce qu'il a dans le cœur un violent chagrin. Si jeune, & déja souffrir! Je le fuyois, comme les autres, dans

le commencement. Je le croyois dédaigneux & ſauvage. Mais quand j'ai vu ſa conſtance & ſa fermeté, ſa douceur & ſa politeſſe, je me ſuis ſenti entraîner vers lui. Peu-à-peu je lui ai donné toute mon amitié ; & je crois que je m'eſtimerois davantage, ſi je pouvois mériter la ſienne.

LE GOUVERNEUR.

Tu ſais pourtant qu'il s'eſt rendu coupable d'une déſobéiſſance marquée ?

EUGENE.

A table, vous voulez dire. Il eſt vrai que je n'y comprends rien. Mais peut-être croit-il qu'un guerrier doit s'accoutumer à une vie

dure. En tout cas, sa sobriété vaut mieux que la gourmandise des autres; & son exemple ne gâtera personne. Permettez-lui de continuer ce genre de vie, puisqu'il est de son goût. Il est d'ailleurs si exact à tous ses devoirs, si appliqué dans ses exercices! C'est lui qui est le plus avancé de toute notre classe dans la géographie, les mathématiques & le dessin.

LE GOUVERNEUR.

A la bonne heure. Mais une conduite qui blesse si ouvertement les regles, ne peut être excusée dans aucune circonstance, & pour aucun motif. Je vois que je serai forcé de le renvoyer à ses parens.

EUGENE.

O mon papa ! que dites-vous ? Pour une faute légere, & qui mérite peut-être plus d'éloges que de blâme, le chaſſer comme un enfant vicieux ! Vous me renverrez donc avec lui ?

LE GOUVERNEUR.

Comment, Eugene ? D'où pourroit naître un attachement ſi ſingulier ?

EUGENE.

Je ne ſaurois vous le dire ; mais vous le ſentirez vous-même, lorſque vous lui parlerez. Oui, je voudrois qu'il fût mon frere. Je n'aurois à craindre que de vous voir l'aimer bientôt plus que moi.

Le Gouverneur.

Il va ſe rendre ici. Je verrai s'il eſt digne d'inſpirer de ſi vifs ſentimens. Je ſouhaite, de tout mon cœur, que tu ne ſois pas trompé dans tes idées; & s'il en eſt ainſi, je te promets..... Mais on frappe; paſſe dans mon appartement juſqu'à ce que je t'appelle.

(Eugene ſort. Le Gouverneur ſe leve, & va ouvrir la porte. Édouard, après s'être incliné, ſe préſente avec une contenance noble & reſpectueuſe. Le Gouverneur s'aſſied. Édouard ſe tient debout devant lui.)

SCENE V.

LE GOUVERNEUR, ÉDOUARD.

LE GOUVERNEUR.

SAVEZ-VOUS, M. de Bellecombe, pourquoi j'ai desiré de vous entretenir ?

ÉDOUARD.

Oui, Monsieur ; je crains de l'avoir deviné.

LE GOUVERNEUR.

Il est donc vrai que vous semblez dédaigner la société de vos camarades, & que vous troublez leurs plaisirs par une humeur & une bizarrerie sans exemple à votre âge ?

ÉDOUARD.

J'oserai vous dire avec respect ; Monsieur, que ce ne sont là ni mes sentimens, ni mon intention.

LE GOUVERNEUR.

On a pris soin de vous instruire des regles du repas, auxquelles tous les Éleves doivent se conformer. Cependant vous ne vivez que de pain & d'eau.

ÉDOUARD.

Il est vrai, Monsieur, je ne desire rien davantage.

LE GOUVERNEUR.

M. le Directeur vous a fait des représentations ; & vous avez continué votre maniere de vivre ?

ÉDOUARD.

Oui, Monsieur.

LE GOUVERNEUR.

Croyez-vous en cela vous être bien conduit ?

ÉDOUARD.

Non pas à vos yeux, je l'avoue.

LE GOUVERNEUR.

Il vous eſt donc indifférent de vous comporter bien ou mal dans mon opinion ?

ÉDOUARD.

Auſſi peu que de recevoir vos louanges & vos reproches. Je ſens tous ceux que vous êtes en droit de me faire. Je m'en ſuis fait de plus vifs peut-être. Il ne m'a pas été poſſible d'y céder. Le Ciel m'eſt témoin cependant que je ne ſuis pas ſi coupable.

LE GOUVERNEUR.

Je veux croire que vous êtes per-

ſuadé de votre innocence au fond de votre cœur. Cette fermeté m'annonce même que vous avez de très-bonnes raiſons pour vous juſtifier. N'avez-vous rien à me dire?

ÉDOUARD.

Rien, Monſieur.

LE GOUVERNEUR.

Mais vous devez ſavoir que la déſobéiſſance eſt d'un mauvais exemple, même quand vos motifs l'excuſeroient dans votre eſprit.

ÉDOUARD.

J'ai eu l'honneur de vous le dire moi-même.

LE GOUVERNEUR.

Qu'on ne l'a tolérée que dans l'eſpoir de votre repentir.

ÉDOUARD.

Ah ! je n'en aurai jamais.

LE GOUVERNEUR.

Enfin, que vous avez encouru, par votre opiniâtreté, la plus grave punition.

ÉDOUARD.

Me voilà prêt à la ſubir.

LE GOUVERNEUR.

Et ne l'êtes-vous pas à changer ?

ÉDOUARD.

Il m'eſt impoſſible, Monſieur.

LE GOUVERNEUR.

Je vois avec regret qu'il m'eſt impoſſible à moi-même de vous garder un moment de plus dans cette École. Le Roi n'y veut point d'exemple de rébellion.

ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Que deviendrai-je donc, malheureux que je ſuis ? Voulez-vous que je ſois un fardeau pour ma famille, un objet de honte pour moi, & de mépris pour les autres ? O mon Dieu ! tu ſais ſi je l'ai mérité !

LE GOUVERNEUR (*attendri.*)

Si vous l'avez mérité ! quand vous ne me donnez aucune confiance. Édouard, pourriez-vous taire votre ſecret à votre pere ? Je remplis ici les fonctions d'un pere envers vous, & vous ne voulez pas remplir les devoirs d'un fils envers moi ?

ÉDOUARD.

Oh, ſi vous me prenez par ces

ſentimens, Monſieur le Gouverneur, vous êtes maître de tout ce que je ſuis. Je peux réſiſter à vos menaces, mais non pas à votre amitié. Oui, je vous ouvrirai mon cœur. Vous y verrez, comme Dieu même, ce que je ſouffre.

LE GOUVERNEUR.

Je viens donc enfin de me gagner un fils !

ÉDOUARD (*ſe précipitant dans ſes bras.*)

Vous voulez être mon ſecond pere ?

LE GOUVERNEUR.

Oui, mon cher Édouard, ne m'appellez plus que de ce nom,

ÉDOUARD (*lui prenant la main.*)

Eh bien, mon pere, j'en ai un autre qui eſt pauvre, ſi pauvre, qu'il ne vit que de pain & d'eau. Ma mere, qui ſe meurt, n'a pas une meilleure nourriture. Nous n'en connoiſſons point d'autre, cinq enfans que nous ſommes, depuis que nous avons pris le lait de maman. Et je pourrois me livrer à la gourmandiſe, lorſque mon pere, ma mere, mes freres & mes ſœurs n'ont pas toujours un morceau de pain à tremper de leurs larmes! Non, non, plutôt mourir de faim. Je ſuis de Bellecombe; & jamais de ce nom il n'y a eu un fils indigne de ſon pere.

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! perſonne ne s'eſt intéreſſé pour votre famille ?

ÉDOUARD.

Perſonne. Mon pere eſt pauvre, après avoir ſervi quinze ans avec honneur, après avoir conſumé la plus grande partie de ſon bien au ſervice, & le reſte à ſolliciter inutilement une penſion. Il eſt d'un ſang noble, & il nous voit tous manquer des premiers beſoins. La veille de mon départ, je lui entendois raconter l'hiſtoire du Comte Ugolino, renfermé dans une tour avec ſes enfans, pour y mourir de faim. Depuis ce moment, cette hiſtoire eſt toujours dans mon eſ

prit. Je crois entendre ſans ceſſe les cloches de mort qui ſonnent les funérailles de mon pere, de ma mere, de mes freres & de mes ſœurs. Et l'on veut que je me réjouiſſe, lorſque mon cœur eſt noyé dans les larmes! On veut que je mange un meilleur morceau que mon pere n'en a mangé depuis treize ans! Si j'étois aſſez lâche, je ne m'appellerois plus Édouard de Bellecombe. Tant que mon pere ſera malheureux, dans quelque coin de la terre que je ſois jetté, rien ne m'empêchera de ſupporter la même douleur que lui. Sur cette terre eſt le Ciel, & ſur ce Roi qui laiſſe mourir mon pere de faim, il regne un Dieu qui nous vengera.

LE GOUVERNEUR.

Que dites-vous, mon ami ? croyez que le Prince ignore votre ſituation ; qu'il l'auroit adoucie, s'il en étoit inſtruit. J'irai auprès de lui, je la lui ferai connoître, & comptez ſur ſa juſtice. Mon cher Édouard, pourquoi ne m'avoir pas confié d'abord votre ſecret ? vous auriez épargné dix jours de ſouffrances à votre famille.

ÉDOUARD.

Vous croyez donc que je l'aurai ſauvée, ſi jeune que je ſuis ?

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes aujourd'hui ſon ſalut ; & j'eſpere que vous ſerez ſa gloire dans l'âge de l'honneur. Généreux

enfant ! que ne ſuis-je véritablement votre pere !

É D O U A R D.

Oh ! c'eſt comme ſi vous l'étiez, par ma reconnoiſſance, & par mon amour. Regardez-moi ſeulement comme votre fils.

L E G O U V E R N E U R.

(*En lui ſerrant la main, & le regardant avec tendreſſe.*)

Mon fils Édouard !

É D O U A R D.

Oui, je le ſuis. Vous êtes le pere de toute ma famille. Graces à vous, elle pourra connoître la joie ſur la terre. Mais nous avons été ſi long-tems malheureux ! Je n'oſe eſpérer encore.....

LE GOUVERNEUR.

Eſpérer, mon fils ? ce ſeroit un affront pour moi d'en douter. J'y engage mon honneur & ma place. Quatre cens écus de penſion pour M. de Bellecombe, & cent écus pour vous. (*En allant vers ſon bureau.*) Édouard, en voici d'avance, au nom du Roi, le premier quartier.

ÉDOUARD (*l'arrêtant.*)

A moi ? à moi ? qu'en ai-je beſoin ? Envoyez tout à mon pere. Qu'il s'en ſerve pour mes freres & pour mes ſœurs.

LE GOUVERNEUR.

Il ſaura qu'il les tient de vous. Mon cher Édouard, vous ne vivrez donc plus de pain & d'eau ?

ÉDOUARD.

Puiſque mon pere n'y ſera plus réduit !

LE GOUVERNEUR.

Vous ſerez joyeux avec vos camarades ?

ÉDOUARD.

Puiſque mon pere ſera joyeux avec ſa femme & ſes enfans !

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, allez, courez leur écrire. Je vais m'habiller, & partir pour la Cour. Je verrai le Miniſtre ce matin même.

ÉDOUARD.

O Monſieur ! comment raſſembler toutes mes forces pour vous remercier ſelon mon cœur ?

LE GOUVERNEUR (*en ſouriant.*)

Monſieur ?.... Édouard, vous oubliez déja que vous êtes mon fils ?

ÉDOUARD (*ſe jettant à ſes genoux, & les embraſſant.*)

O mon pere ! mon pere ! pardonnez. Je ſuis ſi hors de moi.....

LE GOUVERNEUR

(*Le releve, le ſerre dans ſes bras, & le conduit doucement vers la porte.*)

Allez, allez, laiſſez-moi ſeul. J'ai beſoin, autant que vous, de me remettre un moment.

ÉDOUARD.

Je ſerai bientôt de retour avec ma lettre ; il faut que vous la voyiez. Mon pere, ne partez pas, je vous

prie, ſans que je vous aie encore embraſſé.

LE GOUVERNEUR.

Non, mon fils, je ne me refuſerai pas ce plaiſir à moi-même. Courez, je vous attends.

(*Édouard ſort avec précipitation.*)



SCENE VI.

LE GOUVERNEUR.

O jour le plus heureux de ma vie! quelle foule d'objets touchans viennent te graver pour jamais dans mon ſouvenir! Un brave militaire oublié, dont je vais faire payer les ſervices! Un enfant dont je puis

former un homme pour la gloire de mon pays ! mon fils que je trouve ſenſible à l'impreſſion ſecrete de la vertu, & digne de l'ami qu'avoit ſu choiſir ſon cœur. Mon Prince enfin, à qui je donne un trait d'héroïſme naiſſant à récompenſer, & une famille infortunée à ſecourir ! Oui, je le connois, il remplira la promeſſe que j'ai oſé faire en ſon nom. Je lui rendrois plutôt ce que je tiens de ſes bienfaits, ſi les beſoins de l'État ne lui permettoient pas de ſuivre les mouvemens de ſon ame juſte & bienfaiſante.

(*Il ſe promene à grands pas, & voit entrer le Directeur.*)

SCENE VII.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR.

LE GOUVERNEUR.

AH, Monſieur le Directeur, accourez, venez partager les ſentimens, les tranſports que j'éprouve.

LE DIRECTEUR.

Qu'eſt-ce donc, Monſieur? Vous êtes dans une auſſi grande agitation qu'Edouard. Il vient de paſſer devant moi, courant d'un air égaré de plaiſir. Il ne me voyoit pas; il n'étoit plus ſur la terre. Ses yeux rayonnoient d'une joie céleſte au

milieu de ses larmes. Je l'ai appellé, il étoit déja loin.

LE GOUVERNEUR.

J'aurois voulu que vous eussiez été témoin de la scene qui s'est passée entre nous deux. C'est un de ces momens qu'on ne retrouve jamais une seconde fois dans sa vie.

LE DIRECTEUR.

Votre espérance n'est donc pas trompée ? Vous l'avez emporté ? Vous savez son secret ?

LE DIRECTEUR.

Qu'il m'a fallu combattre pour l'obtenir ! Que j'avois de peine à le tourmenter, & qu'il me résistoit noblement ! Combien sa déso-

béiſſance doit l'honorer aux yeux de tous les hommes !

LE DIRECTEUR.

Je l'avois preſſenti, ſans pouvoir me l'expliquer à moi-même.

LE GOUVERNEUR.

Et qui l'auroit pu deviner, ce généreux excès de tendreſſe & de conſtance ? C'eſt pour ne pas vivre plus heureuſement que ſon pere, qu'il s'impoſoit de cruelles privations. C'eſt loin de ſes regards qu'il les ſupportoit, & ſans l'eſpoir qu'elles puſſent le ſoulager. Que penſez-vous d'un tel enfant ? Que penſez-vous d'un pere qui, dans le ſein du malheur, a ſu lui former une ame auſſi grande ?

Quelle douce jouiſſance pour un Prince d'avoir de pareilles vertus à récompenſer dans ſes États ! Monſieur le Directeur, je ſuis fier de l'emploi glorieux qu'il m'a confié, d'élever ſa jeune nobleſſe ; mais j'en ſais un qui flatteroit bien davantage mon ambition. Ce ſeroit de lui rendre compte de toutes les belles actions de ſes ſujets, & de les lui raconter en preſence de ſon fils. Je croirois élever ſon trône à une hauteur d'où il pourroit voir tous les gens de bien de ſon empire, & où tous les gens de bien pourroient le voir applaudir à leurs vertus, & les encourager. C'eſt ainſi que, ſans les indignes apothéoſes de la flatterie, un Prince

feroit vraiment un Dieu fur la terre.

LE DIRECTEUR.

Le nôtre eft digne que vous l'enflammiez par ce noble enthoufiafme en faveur d'une famille infortunée.

LE GOUVERNEUR.

Ce feroient les premiers malheureux, dignes de fes bienfaits, qu'il n'auroit pas fecourus. J'ai cru devoir en donner l'affurance au jeune Edouard. Qu'il m'en a témoigné une vive reconnoiffance ! Nous nous fommes donnés les noms de pere & de fils ; & je crois que nous en éprouvions les véritables fentimens. Mais il me femble l'en-

tendre revenir. Entrez dans cet appartement : vous y trouverez Eugene. Je ne tarderai pas à vous appeller l'un & l'autre.

(*Édouard s'avance en courant.*)

LE GOUVERNEUR.

Oui, c'est lui. Quelle expression touchante anime sa physionomie !

SCENE VIII.

LE GOUVERNEUR, ÉDOUARD.

ÉDOUARD (*se jettant dans les bras du Gouverneur.*)

MON pere, voici ma lettre. Voyez.

LE GOUVERNEUR.

Elle n'est pas cachetée, mon fils. Vous voulez donc que je la lise ?

ÉDOUARD.

Si je le veux ? Lisez, lisez. Elle est pleine de vous.

(*Le Gouverneur lit* :)

« Mon papa, maman, mes fre-
» res, mes sœurs, rassemblez-vous
» pour écouter cette lettre. Oh ! si
» je pouvois vous la porter, vous la
» lire moi-même ! Mais j'y suis ; je
» vous vois. Qu'avez-vous à pleurer ?
» Non, vous ne vivrez plus de pain,
» d'eau & de larmes. Il y a donc sur
» la terre des ames généreuses com-
» me dans le Ciel ! Vous ne vouliez
» pas le croire ; & voilà pourtant cel-

» le du Gouverneur de notre École
» qui en eſt une. Oui, mon papa,
» ſouffrez que je l'appelle mon pere,
» comme vous. Il eſt auſſi le vôtre;
» c'eſt notre ſauveur à tous. Il dit
» que le Roi va vous accorder une
» penſion de quinze cens livres pour
» nous élever. Tombez à genoux
» pour lui devant Dieu, comme j'y
» ſuis, comme j'y ſerai...... »

(Le Gouverneur s'interrompt, & il voit Édouard à genoux les yeux & les bras élevés vers le Ciel, & le viſage baigné d'un torrent de larmes. Il ſe baiſſe, & le releve.)

Que faites-vous, mon ami?

ÉDOUARD.

J'offre ma vie pour vous. Elle vous appartient.

LE GOUVERNEUR.

Non, mon cher Édouard, gardez-la pour la remplir d'actions honnêtes & vertueuses. La mienne commence à tourner vers son déclin; mais vous pouvez la prolonger, en faire la joie & la gloire.

ÉDOUARD (*avec feu.*)

Moi, mon pere? Ah! s'il étoit en mon pouvoir? Hatez-vous, parlez; dites par quel moyen.

LE GOUVERNEUR.

Par votre amitié pour mon fils. (*Il court vers la porte de l'appartement.*) Eugene, venez embrasser votre frere.

SCENE IX.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR, ÉDOUARD, EUGENE.

(Les deux enfans ſe jettent dans les bras l'un de l'autre.)

LE GOUVERNEUR.

ÉDOUARD, il eſt digne des ſentimens que je vous demande pour lui. Il vous aimoit avant moi.

ÉDOUARD.

J'ai bien vu qu'il étoit ſenſible à mes ſouffrances.

EUGENE.

Ah, tu n'en auras plus que je ne les partage, n'est-ce pas, Édouard? Me le promets-tu?

ÉDOUARD

(Lui prenant la main, & la présentant avec la sienne au Gouverneur.)

Et bien, Eugene, lions-nous ensemble dans les mains de notre pere. C'est entre nous à la vie & à la mort.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mes enfans, je reçois vos vœux, & je les consacre par ma bénédiction. Faites revivre ces jours brillans de notre histoire, où les guerriers s'unissoient par tous les

nœuds de l'honneur & de l'amitié. Que Gaſton & Bayard ſoient vos modeles ! Aimez-vous comme eux, ſervez, comme eux votre Roi, & mourez, s'il le faut, pour la patrie.

FIN.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST, Imprimeur du Roi, 1783.